

R O M A N P A S S I O N

HARLEQUIN

SOUS LES FEUX DE L'ORIENT

MADELEINE KER



MADELEINE KER

Sous les feux de l'Orient

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :

THE STREET OF THE FOUNTAIN

ROMAN PASSION

RESUME

La passion, Rose Johnson et Zoltan Stendhal la vivent chacun au quotidien. Une passion toute professionnelle pour leur métier d'archéologues. Mais après une première rencontre pour le moins mouvementée qui a failli coûter la vie à la jeune femme, ils se retrouvent à Istanbul, et Rose, fascinée, apprend que Zoltan a découvert une fabuleuse cité perdue, qu'il lui faut protéger des pillards et trafiquants en tous genres. Ensorcelée par cet homme au charme singulier — mélange déconcertant de gentleman et d'aventurier —, Rose se laisse prendre peu à peu au piège de la volupté... jusqu'au moment où, terrifiée, elle soupçonne Zoltan de n'être qu'un trafiquant sans scrupules.

1.

La neige tombait à gros flocons. De la grotte où elle s'était abritée, Rose voyait le paysage se recouvrir d'un linceul blanc. Sur cette terre désolée de l'extrême est de la Turquie semblait souffler un vent de mort.

La jeune femme frissonna et se pelotonna près du maigre feu qu'entretenait Azdhani. Pour la première fois, elle se rendait compte du danger qui la menaçait. Elle lança un regard inquiet au vieil homme.

— Combien de temps cela va-t-il durer ?

Azdhani tira quelques bouffées de sa pipe et haussa les épaules.

— Qui sait ? Un jour... Une semaine...

Une semaine ! Désemparée, Rose songea aux provisions qu'ils avaient emportées : jamais elles ne suffiraient ! En quittant le campement, ils ne pensaient pas s'absenter aussi longtemps, et en trois jours, ils avaient épuisé la moitié de leurs réserves.

— Croyez-vous qu'ils pourraient affronter la tempête ? demanda-t-elle en désignant les deux mulets qui, couchés sur le sol, attendaient patiemment.

— C'est trop dangereux. On ne voit rien à plus d'un mètre, dit son compagnon en secouant la tête.

— Un hélicoptère viendra peut-être nous chercher, suggéra-t-elle, anxieuse.

Mais pour tout commentaire, Azdhani pointa un doigt vers le ciel. De lourds nuages s'amoncelaient, obscurcissant les montagnes alentour. Par ce temps, une mission de sauvetage par hélicoptère était inenvisageable.

Imperturbable, le vieil homme continuait à fumer paisiblement sa pipe. L'odeur âcre du tabac turc réconfortait Rose. Après tout, pourquoi aurait-elle peur ? Azdhani, lui, semblait ne pas s'inquiéter, et elle pouvait se fier à son jugement. Poussant un long soupir, elle se leva et entreprit de faire du thé.

La nuit tombait et la tempête n'avait toujours pas diminué. Enveloppée dans son manteau rugueux, Rose buvait à petites gorgées le liquide brûlant. Elle se sentait mieux à présent.

Elle n'ignorait pas que ce genre d'expédition comportait des risques, mais elle n'avait pas hésité à la tenter. Après trois mois de fouilles sur le site archéologique d'Igdir, Rose avait commencé à se lasser du paysage monotone des tranchées. Aussi, quand le directeur des travaux, Selman Hristaki, avait parlé des ruines d'Ispir, la jeune archéologue s'était aussitôt portée volontaire.

Bien sûr, Ispir se trouvait à plusieurs kilomètres de leur campement, dans la région d'Agri, une zone aride et peu accueillante. Mais cela convenait parfaitement à Rose : là-bas elle serait sûre de trouver le calme et la solitude qu'elle recherchait. Oui, elle avait besoin d'être seule pour réfléchir et... oublier Barry.

Azdhani la tira de ses pensées. Accroupi près du feu, il commençait à préparer du riz en guise de dîner.

— Sommes-nous loin d'Ispir ? demanda-t-elle.

— Environ deux heures de marche. Si la neige cesse de tomber, nous repartirons demain matin, ajouta-t-il avant de retomber dans son silence coutumier.

D'ailleurs les mots n'auraient servi à rien. Les chances pour que le temps s'améliore étaient bien minces; tous deux Je savaient. Au début du mois de septembre, pourtant, rien n'avait laissé présager de telles intempéries. Le ciel était resté d'un bleu très pur. Et soudain, la tempête s'était abattue comme une bête tapie dans l'ombre, surgie de derrière les montagnes, là-bas, au-delà de la frontière russe. La veille, tandis qu'ils marchaient, Azdhani avait désigné les sombres crêtes et simplement dit : « Russie ». Quelque chose dans sa voix avait fait frémir Rose.

Le même sentiment d'inquiétude l'étreignit quand le vieil homme lui tendit sa part de nourriture. La ration était si maigre que le message était clair : il fallait prévoir un long séjour dans la grotte et économiser les provisions. La jeune femme mangea en silence, fixant le feu qui mourait lentement. La solitude... Le froid... Ces épreuves effaceraient-elles Barry de sa mémoire ? Immanquablement ses pensées la ramenaient vers lui.

Barry Morrison... L'homme le plus séduisant que Rose ait jamais connu. Avec ses cheveux blonds et ses yeux clairs, il ressemblait à un ange. Il possédait un charme irrésistible, presque envoûtant, qui fascinait toutes les amies de Rose. Barry était le garçon le plus convoité du collège et obtenir ses faveurs était un privilège. Mais pour Rose c'était beaucoup plus que cela. Elle vivait son premier amour et avait mis tous ses espoirs en Barry. Les huit mois qu'ils avaient passés ensemble avaient été une merveilleuse révélation. Elle évoluait en plein rêve, heureuse, et confiante en l'avenir. Comment se serait-elle doutée de la terrible réalité ? Barry ne l'aimait pas, ne Pavait jamais aimée.

Il l'avait quittée et elle n'avait pu y croire. C'était impossible! Il allait revenir, lui dire qu'il s'était trompé, qu'elle seule comptait... Mais il ne revint pas. Une aventure de passage, une conquête parmi tant d'autres, voilà ce qu'elle représentait pour lui...

La neige continuait à tomber, implacable, glaciale. Le cœur de Rose, lui aussi, était glacé. Rien ne parviendrait plus à le réchauffer. La tristesse et l'amertume seraient désormais ses compagnes.

Elle s'allongea, baissa les paupières et croisa frileusement les bras. Elle était lasse, si lasse... Et tandis que le sommeil s'emparait d'elle, une idée tournait sans relâche dans sa tête : Jamais, plus jamais elle n'aimerait...

Quand elle s'éveilla, très tôt le lendemain, elle grelottait. La matinée s'annonçait terne et froide. La neige avait envahi l'entrée de la grotte à peine éclairée par une faible lumière grisâtre.

Azdhani était déjà levé. Avec quelques brindilles sèches, il avait réussi à ranimer le feu. A présent, il préparait de quoi manger : des céréales... Bien peu appétissant, mais très nourrissant.

— Bonjour, Azdhani.

La jeune femme essaya de remettre un semblant d'ordre dans sa longue chevelure blonde et vint s'asseoir à côté de son compagnon.

— Bonjour, mademoiselle Johnson.

D regardait au-dehors.

— J'ai peur que nous soyons bloqués ici pendant plusieurs jours, déclara-t-il.

— Aurons-nous assez de nourriture pour tenir ? demanda Rose d'une voix anxieuse.

— Notre principal problème sera de trouver du bois. Quant à la nourriture...

D'un geste fataliste, il désigna les deux mulets. A l'idée de tuer et de manger ces pauvres bêtes, Rose eut un haut-le-cœur. Plutôt mourir de faim !

Elle se força à avaler le contenu de son bol. Ces aliments insipides lui apporteraient les calories nécessaires pour avoir chaud et rester en vie pendant encore quelques heures. Elle comprenait à présent pourquoi Selman Hristaki avait insisté pour qu'elle prenne un guide. Quelle inconsciente elle faisait ! Beaucoup souhaitaient l'accompagner et en particulier Tom Lewis, éminent archéologue, qui semblait éprouver plus que de l'amitié pour elle. Mais la jeune femme avait refusé, elle voulait partir seule.

— Néanmoins, lui avait expliqué Hristaki, vous devriez réfléchir...

Il avait parlé doucement comme si, durant ces trois mois de travail en commun, il avait deviné le désarroi de Rose.

— Vous vous perdriez facilement et, de plus, ces routes sont dangereuses. Les bandits arméniens sont réputés pour leur cruauté. Croyez-moi, Rose, il est indispensable qu'Azdhani vous accompagne.

Elle avait lancé un regard en direction du vieil homme. Il avait au moins soixante-dix ans ! Comment pourrait-il la

protéger en cas d'attaque ? Non, décidément, Hristaki avait inventé cette histoire de brigands ! Il s'inquiétait pour elle, et n'importe quel mensonge lui était bon pourvu qu'elle accepte la compagnie d'Azdhani.

La jeune femme avait souri et accepté.

Comme elle s'en félicitait à présent ! songea-t-elle en observant son compagnon. Elle lui était reconnaissante d'être là à fumer tranquillement sa pipe. Que serait-elle devenue sans lui ?

Repoussant cette idée, Rose décida de réagir. Elle fouilla dans son sac à dos et en tira un petit miroir. Puis elle appliqua consciencieusement de la crème sur ses lèvres gercées et sur ses joues. Même en ce moment de fatigue et d'inquiétude, elle était ravissante. L'ovale parfait du visage, le velouté des yeux noisette, les courbes régulières du nez et de la bouche évoquaient une beauté délicate, presque vulnérable.

Quand elle voulut se lever, ses jambes, qui commençaient à s'engourdir, se déroberent. Elle grimaça de douleur et Azdhani vint la soutenir. Il rabattit le capuchon du manteau sur sa tête et en resserra fermement les bords.

— Le froid est notre pire ennemi, déclara-t-il. Il nous faut lutter de toutes nos forces contre lui. Nous ne devons surtout pas rester immobiles sinon nous sommes perdus.

Il réfléchit quelques instants et soudain une lueur de triomphe passa dans ses yeux.

— Quand vous étiez à Istanbul, avez-vous déjà vu les enfants jouer à *kayici* ? demanda-t-il en souriant.

— Je ne crois pas, dit Rose, intriguée.

— Alors je vais vous apprendre. Ce jeu est très simple.

Il la fit asseoir près du feu et s'installa en face d'elle.

— Nous sommes des pêcheurs, expliqua-t-il, et tout en ramant, nous clamons sans cesse la même phrase : « Nous sommes des pêcheurs ! »

Il la regarda d'un air comique et Rose, passé le premier instant de surprise, éclata de rire. L'idée pouvait paraître absurde, mais en ce moment, elle était excellente. Le fou rire les saisit tous les deux ; ils se mirent à chanter à tue-tête :

— Nous sommes des pêcheurs ! Nous sommes des pêcheurs !

Leurs exclamations résonnaient joyeusement dans la grotte. Cette hilarité soudaine les réchauffait, le feu semblait plus chaud, les flammes plus brillantes. Rose avait tout oublié, le froid, l'angoisse... Des larmes de joie lui montaient aux yeux tandis que son corps reprenait vie... Subitement, elle prit conscience qu'Azdhani s'était tu. Elle leva la tête. Le vieil homme, pétrifié, fixait quelque chose derrière elle. Elle se retourna pour se trouver face au canon menaçant d'un fusil.

Une imposante silhouette barrait l'entrée de la grotte. L'intrus les dévisagea longuement, puis, sans lâcher son arme, secoua son manteau alourdi de neige. Lentement, il s'avança.

Terrorisée, Rose n'osait pas bouger. Elle n'avait jamais vu un regard aussi implacable, aussi glacial. Les yeux gris de l'inconnu la paralysaient. Selmán Hristaki avait donc dit la vérité ! Cet homme était certainement l'un des bandits qui écumaient la région...

Ignorant la jeune femme, il adressa quelques mots en turc à Azdhani. Le vieil homme balbutia une réponse, et Rose en profita pour détailler l'étranger à la dérobée. Il

était grand et sous ses vêtements de fourrure, on devinait une impressionnante carrure. Son visage, à demi dissimulé par une capuche, paraissait taillé dans la pierre. Tout en lui dénotait une nature sauvage et puissante, aussi redoutable que les montagnes qui les cernaient... Curieusement, ses bottes étaient de bonne qualité et le fusil, qu'il pointait toujours vers eux avec une tranquille assurance, était moderne et bien entretenu.

Le vieux guide s'étant tu, l'homme tourna son regard vers Rose.

— Ainsi, vous êtes archéologue ?

Le ton était brutal, et la voix profonde fit frémir la jeune femme.

— Oui, murmura-t-elle. Nous étions à la recherche des ruines d'Ispir quand nous...

— D'où venez-vous ? l'interrompit-il sèchement.

— D'Igdir. Je fais partie d'une mission internationale...

Soudain consciente d'être maltraitée, Rose voulut se lever.

Azdhani tenta vainement de la retenir par la manche. Trop tard ! Avec une violence inouïe, le canon de l'arme la frappa en pleine poitrine.

Le souffle coupé, elle roula à terre. Sa capuche glissa, libérant la masse de ses cheveux blonds...

— Une femme ! s'exclama l'homme qui pour la première fois sembla hésiter.

Mais aussitôt, comme pour souligner qu'il ne s'excusait pas, il arma son fusil.

— La prochaine fois je tirerai, dit-il tranquillement.

Étouffant de colère et de douleur, Rose ne put retenir ses larmes. Impassibles, les yeux gris la fixaient toujours.

— Si vous allez à Ispir, que faites-vous ici ? reprit-il.

— J'ai essayé de vous...

La souffrance l'arrêta. Réprimant une grimace, elle déclara avec véhémence :

— Nous avons été surpris par la tempête, et avons dû nous réfugier ici. Les ruines ne sont pas loin, mais...

— Vous espérez me faire croire un mensonge aussi puéril ? coupa-t-il durement.

— Ce n'est pas un mensonge ! protesta Rose. Nous ne faisons aucun mal. Pourquoi nous traitez-vous comme des criminels ?

— Des criminels... ou des fous, ajouta-t-il, une étrange lueur dans le regard.

Il les observa tour à tour puis, désignant leurs sacs :

— Vous, commanda-t-il à Azdhani, ouvrez-les.

— Ainsi, dit doucement Rose comme le vieillard se précipitait pour obéir, voilà ce que vous êtes : un voleur...

— Mademoiselle Johnson ! murmura le guide avec anxiété, l'exhortant à plus de prudence.

La voix de l'étranger résonna avec autorité :

— Taisez-vous tous les deux !

Pensivement, il examina les maigres biens qu'Azdhani déballait : nourriture, vêtements de rechange, appareil photo, et quelques ouvrages d'archéologie.

— Mes livres ne valent rien, dit la jeune femme, froidement. Mais vous pourrez sûrement tirer quelque chose de l'appareil.

Elle soutint son regard et crut y voir briller une lueur d'ironie amusée.

Tout à coup, il leva son fusil et le posa contre le mur. Malgré elle, Rose ne put retenir un soupir de soulagement.

— Des idiots, déclara l'inconnu, ôtant sa capuche. J'ai presque envie de vous croire.

La jeune femme dut admettre qu'il avait un visage fascinant. Sous une barbe de plusieurs jours, les traits étaient durs, mais bien dessinés. Les lignes de la bouche et du menton dénotaient une volonté peu commune. Il souriait, et ce pli moqueur sur ses lèvres soulignait l'éclat des yeux gris. Il était étonnamment séduisant.

D'un mouvement souple et puissant, il s'approcha du feu.

— Voulez-vous du thé, *effendi* ? lui proposa Azdhani.

L'étranger ne parut même pas l'entendre.

— Dis-moi vieillard, es-tu aussi idiot que tu en as l'air ?

— *Effendi* ?

Ramassant une carte qui traînait sur le sol, l'inconnu la déplia sous le nez du vieux guide.

— Montre-moi où nous sommes, commanda-t-il.

— Ici, *effendi*.

Un doigt desséché désignait un point près du mont Ararat.

— Selon vous, mademoiselle, cet homme a raison ? demanda-t-il en se tournant vers Rose.

— Pourquoi en douterais-je ? rétorqua-t-elle sèchement.

Il la regarda quelques instants avant de hausser les épaules et de lancer avec un soupir de lassitude :

— C'est bien ce que je pensais, vous êtes complètement inconscients.

De plus en plus irritée par son attitude dominatrice et méprisante, la jeune femme ne put retenir un mouvement de révolte.

— Je ne vous permets pas de nous insulter ! Et si vous ne croyez pas ce qu'on vous dit, renseignez-vous auprès du professeur Hristaki à Igdir, s'exclama-t-elle sur un ton de défi.

Un sourire moqueur éclaira fugitivement le visage de l'étranger.

— Je n'y manquerai pas. Et si vous avez menti, vous le regretterez.

Cette fois c'en était trop ! Pour qui se prenait-il ?

— Et vous ? Que faites-vous ici ? riposta-t-elle sans entendre le « Mademoiselle Johnson ! » craintif qu'Azdhani avait prononcé pour essayer de la calmer. Nous avons autant que vous le droit d'être ici ! La Turquie est un pays libre, n'est-ce pas ?

— En effet, murmura l'homme en approchant lentement ses mains du feu. Mais vous n'êtes plus en Turquie...

Rose et Azdhani se regardèrent, les yeux écarquillés de stupeur.

— Quoi ?

La jeune femme avait l'impression de rêver. En l'occurrence, il s'agissait plutôt d'un cauchemar...

— Vous avez franchi la frontière russe, expliqua tranquillement l'inconnu. Vous êtes en territoire soviétique, insista-t-il comme pour donner plus de poids à son incroyable affirmation.

— Mais... co... comment cela est-il possible ? bégaya Rose en dévisageant le vieux guide.

Celui-ci sembla chercher dans sa mémoire.

— Le passage du col, dit-il à voix basse. J'ai dû prendre le mauvais passage... Pourtant, j'étais certain...

— Eh bien, vous aviez tort, coupa l'étranger sans même lui adresser un regard.

Il s'était mis à préparer du thé. Ses gestes lents et sûrs, son impassibilité le rendaient encore plus menaçant.

— Nous ne savions pas, affirma Rose. C'est une terrible erreur, il faut nous croire !

— C'est vrai, renchérit Azdhani. Si *effendi* le permet, nous retournerons en Turquie dès que possible.

— Ce n'est pas si simple, déclara l'homme.

Rose observa l'inconnu et nota que ses cheveux noirs étaient coupés très court. « Un officier ! » se dit-elle. Cela expliquait son attitude autoritaire et ses manières brutales.

— Vous êtes sur le territoire d'Erevan, poursuivit-il. Erevan est une base militaire stratégique... la plus secrète

de la région, ajouta-t-il en se servant du thé.

Il souriait, comme s'il prenait plaisir à effrayer ses deux prisonniers.

Azdhani poussa un gémissement plaintif.

— *Effendi*, nous ne sommes pas des espions ! Nous ignorions l'existence de cette base.

Rose intervint. Ses mains tremblaient, mais elle essaya de paraître calme. Après tout, ils n'étaient pas coupables. Cet inconnu devait le comprendre.

— Vous n'engageriez pas des représailles contre deux innocents, n'est-ce pas ?

— Des représailles ? répéta-t-il en la fixant droit dans les yeux. Chère demoiselle, vous semblez considérer les Russes comme des monstres.

Un silence embarrassant s'installa.

— Je ne...

— Le temps est notre problème majeur, pour l'instant, l'interrompit-il calmement. La neige va tomber pendant plusieurs jours encore. Si vous restez ici, vous ne résisterez pas, conclut-il.

— Mais où pouvons-nous aller ? gémit le vieux guide. Il est impossible de traverser une telle tempête !

— Ne pourriez-vous pas appeler vos hommes pour qu'ils nous viennent en aide ? suggéra Rose en affrontant le regard de l'étranger.

— Mes hommes ? demanda-t-il d'un air surpris.

— Vos soldats, précisa-t-elle. Ne sont-ils pas tout près, à l'endroit que vous appelez Erevan ?

— Non, dit-il, laconique. Il n'est pas question d'alerter les autorités. Ce simple incident prendrait des proportions gigantesques. Vous comprenez ? On vous emmènerait pour vous interroger.

Ce mot fit l'effet d'une bombe sur Rose et Azdhani. Un frisson de terreur les parcourut.

— Bien sûr, poursuivit l'autre, on vous libérerait ensuite, mais votre capture provoquerait de graves remous diplomatiques. Non, conclut-il fermement en vidant le reste de son thé dans les flammes, il vaut mieux éviter les complications de ce genre.

Il les observa du coin de l'œil avant d'ajouter :

— Le plus sage serait de regagner la frontière turque aussi vite que possible.

— Mais...

— Dans le cas contraire, poursuivit-il d'un ton sévère, j'établirai un rapport, et vous passerez plusieurs semaines en prison. La justice est très lente dans ce pays...

Il les toisa froidement, guettant leur réaction. Azdhani parla le premier :

— L'officier a raison, mademoiselle Johnson, il faut le remercier de bien vouloir nous laisser partir.

La résignation du vieux guide révolta Rose, mais quand elle croisa son regard, elle y lut une telle frayeur que son cœur se serra. Elle se souvint alors que pour les Turcs, les soldats de l'Armée Rouge représentaient un véritable fléau. Les prisons russes avaient une terrible réputation.

— Eh bien, déclara-t-elle enfin d'un ton sec, nous nous remettons entre vos mains, monsieur...

Mais l'étranger ne daigna pas se présenter. D'un mouvement souple, il se leva.

— Nous partons immédiatement, annonça-t-il.

Posant son fusil sur l'épaule, il attendit qu'ils rassemblent leurs affaires et persuadent les mulets de se mettre en route. Il ne fit pas un geste pour les aider.

La jeune femme fulminait. Cet homme se comportait réellement en goujat ! Il redoutait les incidents diplomatiques ? Eh bien, il allait être servi ! Dès son retour à Igdir, Rose ne manquerait pas de raconter sa mésaventure aux autorités compétentes. Cet odieux individu comprendrait alors à qui il avait affaire !

Depuis combien de temps avançaient-ils dans la tempête et où se trouvaient-ils ? Rose n'aurait su le dire. La neige masquait les points de repère et un épais brouillard empêchait toute visibilité. Transie, la jeune femme se laissait guider en silence, priant pour que ce cauchemar cesse.

Quand enfin la neige tomba moins fort et que, un peu plus tard, Azdhani déclara : « Je saurai retrouver le chemin maintenant, *effendi*, merci beaucoup », Rose poussa un soupir de soulagement et se sentit presque revigorée.

— Bonne chance! lança l'étranger.

Puis se tournant vers Rose, il ajouta, ironique :

— Je vous conseille d'être prudente. Les loups qui rôdent dans cette région feraient un festin d'une aussi jolie brebis !

Les yeux étincelants de rage, elle rétorqua :

— Ne vous inquiétez pas pour moi, monsieur l'officier. Je survivrai très bien sans votre aide. On ne peut pas en dire autant de vous. Notre collaboration vous a sauvé d'un incident diplomatique embarrassant, n'est-ce pas ?

— Sans moi vous seriez morts, répondit-il calmement. Vous me devez la vie, que cela vous plaise ou non.

Ses yeux gris la fixaient avec une telle intensité qu'elle fut incapable de répondre. Déjà, l'inconnu s'éloignait. Rose, comme hypnotisée, suivit du regard la sombre silhouette qui bientôt, tel un mirage, disparut dans le brouillard.

« Quelle idiote ! se sermonna-t-elle. Tu l'as laissé avoir le dernier mot ! »

— Allons ! lança-t-elle à Azdhani. Il faut partir !

— Oui, mademoiselle Johnson, acquiesça-t-il.

Mais il ne bougea pas.

— C'est étrange, murmura-t-il. Il me semblait bien que nous avions pris la bonne direction.

— Eh bien, nous nous sommes trompés, dit-elle, impatiente.

Puis se radoucissant :

— Ne vous tracassez pas pour cela, Azdhani. Il était presque inévitable de se perdre dans cette tempête.

Le vieil homme hocha la tête, mais ne paraissait pas convaincu. Et tandis qu'ils traversaient le passage du col, Rose l'entendit répéter tout bas :

— Etrange. Très étrange...

2.

A leur arrivée au campement, l'accueil de Selman Hristaki fut des plus chaleureux. Il n'avait pas osé espérer qu'ils résisteraient à une telle tempête, et les voir là, vivants, lui semblait tenir du miracle.

Il les installa près d'un bon feu dans son bungalow, l'une des constructions permanentes du camp, et leur offrit du *raki*. L'eau de vie parfumée à l'anis réconforta les deux rescapés qui, peu à peu, sentirent une douce chaleur envahir leurs membres engourdis.

Quand ils racontèrent leur mésaventure, le professeur les écouta avec beaucoup de curiosité. Mais, à la fin du récit, son sourire s'était transformé en une moue dubitative.

— Il me paraît impossible que vous ayez pu passer la frontière russe, commenta-t-il. Vous l'auriez vue, elle est très clairement signalée.

Rose eut l'air si déconcertée que Selman ajouta rapidement :

— Mais bien sûr, par un temps pareil, tout est possible.

Azdhani, lui, ne fit pas preuve d'autant de délicatesse.

— Moi aussi, cela me semble incroyable, insista-t-il. Je reste convaincu que nous avons pris la bonne direction. D'ailleurs, il y a autre chose, deux détails...

— Quoi ? demanda Rose précipitamment.

— Cet homme... Il n'avait rien d'un Russe. Il ne portait pas l'uniforme de l'Armée Rouge. Et son arme était un fusil de chasse, pas de combat.

— Mais... il venait de la base militaire d'Erevan, rappela la jeune femme.

— Erevan ? répéta Selman en secouant la tête. Il n'y a pas de base militaire à Erevan, Rose.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait. De plus, si Erevan était réellement une base, cet homme ne vous aurait pas révélé un tel secret !

Rose resta d'abord muette de stupeur, mais l'étonnement fit bien vite place à la colère.

— Cet espèce d'abominable personnage nous a vraiment bernés! explosa-t-elle. Il avait raison de nous traiter d'idiots ! Comment avons-nous pu croire un mensonge aussi absurde ?

— Il s'agissait d'un cas de force majeure, soupira le vieux guide. Il possédait une arme, pas nous ; nous étions obligés de lui obéir.

— Azdhani a raison, déclara le professeur d'un ton apaisant. Allons, Rose, cette histoire vous fera au moins une bonne anecdote à raconter, ajouta-t-il en souriant.

— Etre menacé par un fusil... vous appelez cela une anecdote ? Il faut parler à la police...

— Comment voulez-vous qu'on retrouve cet homme par un temps pareil ? coupa Selman en lui posant doucement la main sur l'épaule. Croyez-moi, il vaut mieux vous reposer pour l'instant. Après une bonne nuit, cette aventure vous semblera plus comique que tragique. Votre sens de l'humour reprendra le dessus !

Le lendemain, Rose se réveilla d'aussi mauvaise humeur que la veille. Son sens de l'humour devait l'avoir définitivement quittée, car elle se sentait très en colère et aurait bien aimé avoir ce « Russe » en face d'elle pour lui dire ses quatre vérités !

La façon dont cet homme l'avait traitée la mettait hors d'elle. L'ironie glacée de ses yeux, son sourire dédaigneux et moqueur, son calme inébranlable, le ton de sa voix, si sûr, si tranquille, tout cela la révoltait rétrospectivement.

Pendant les jours qui suivirent, elle ne put s'empêcher de repenser à lui. Qui était-il donc ? L'opinion générale au campement faisait de lui un bandit arménien. Il serait tombé par hasard sur Rose et Azdhani et, voyant le maigre butin qu'il récolterait en les dépouillant, les aurait laissés partir. Un sursaut de pitié en quelque sorte ! Même le vieux guide était prêt à croire cette version des faits.

Rose, elle, n'était pas convaincue. L'étranger ne ressemblait en rien à un bandit. Il paraissait vraiment trop raffiné pour n'être qu'un simple brigand.

Et puis, il y avait le fameux mensonge...

— Pourquoi un voleur aurait-il raconté une telle histoire ? avait-elle demandé.

— Peut-être voulait-il vous effrayer pour vous faire fuir plus rapidement ? avait suggéré Tom Lewis.

— Mais oui ! s'était-elle exclamée. Voilà l'explication ! C'était un trafiquant de drogue... ou d'armes, et en restant là, nous le gênions certainement dans ses transactions !

La mine sceptique de Tom ne la fit pas changer d'avis. Elle alla faire sa déposition à la police de Tuzluca. Le

policier l'écouta avec l'excessive politesse que les Turcs témoignent souvent envers les étrangers. Mais elle s'aperçut qu'il ne croyait pas un mot de son histoire.

— Il y a beaucoup de chasseurs dans la région, avait-il déclaré. Des hommes rustres, mais pas dangereux. D'ailleurs, ne vous a-t-il pas sauvé la vie ?

— Mais il m'a presque tuée, il m'a violemment frappée !

Le policier décida de la croire sur parole et lui promit de donner suite à sa plainte. Rose ne fut pas dupe. Sa démarche n'avait servi à rien et elle se retrouvait au même point qu'avant. Enfin presque : elle sortit du bureau de police encore plus indignée que lorsqu'elle y était entrée !

L'hiver s'installait. D'ici peu, le camp serait levé. On avait nettoyé et catalogué les dernières découvertes et les galeries de fouilles seraient bientôt fermées jusqu'au prochain printemps.

Dans l'agitation qui précédait le départ, Rose n'avait pas eu une minute à elle. Il y avait tant de choses à régler pour clore un travail de plusieurs mois ! Curieusement, pourtant, même cette intense activité ne l'empêchait pas de penser au « Russe ». Pourquoi l'obsédait-il ainsi ? Elle se rendait compte avec un certain étonnement que depuis Barry Morrison, elle n'avait jamais été autant hantée par l'image d'un homme...

La veille du départ, elle se trouvait en compagnie de Tom Lewis devant le baraquement qui faisait office de cantine. Appuyés contre la façade, ils contemplaient en silence le soleil couchant. Tom fumait une cigarette et paraissait songeur.

— Où irez-vous ensuite, Rose ? demanda-t-il doucement.

— Je ne sais pas au juste, avoua-t-elle. Certainement en Europe. Je visiterai peut-être la Turquie d'abord.

— Vous n'avez donc aucune famille qui vous attend ?

La jeune femme secoua la tête.

— Seulement Freddy, mon frère. Il travaille à Chicago, dans un hôpital. Nous n'avons pas de parents, expliqua-t-elle.

Tom, visiblement troublé, alluma une autre cigarette. Rose le regarda d'un air gentiment réprobateur.

— Vous ne devriez pas fumer autant, dit-elle en souriant.

— Je sais, fit-il, distrait. Ecoutez, Rose, je ne voudrais pas paraître brutal, mais il nous reste si peu de temps...

Il hésita quelques instants avant de reprendre :

— Voilà. Je rentre en Australie. J'ai acheté une maison au bord de la mer, près de Bondi... Je souhaiterais que vous m'accompagniez.

Rose, gênée, détourna les yeux. Elle s'était attendue à ce moment. Durant ces trois mois de collaboration, Tom Lewis s'était attaché à elle. Intelligent, compétent dans son métier et même assez attirant, Tom possédait beaucoup de qualités. Et Rose, malgré sa douloureuse expérience avec Barry, lui avait accordé sa confiance.

— Oh, Tom, murmura-t-elle. C'est très gentil à vous, mais...

— Vous n'êtes pas obligée de me donner une réponse tout de suite, dit-il précipitamment. Je sais que quelque

chose vous fait souffrir. Quelque chose que vous ne pouvez oublier.

— Je... ne pensais pas que cela se voyait.

— Peut-être suis-je le seul à l'avoir remarqué.

Appuyant sa tête contre le mur, les yeux levés vers le ciel, il tira une longue bouffée de sa cigarette.

— Vous êtes venue ici pour oublier un cauchemar, n'est-ce pas ? demanda-t-il soudain.

— Il y a un peu de ça, avoua-t-elle, le regard perdu sur la ligne à présent presque sombre de l'horizon.

— Pourquoi avez-vous choisi Igdir ?

— Parce que l'archéologie me passionne. Et... pour trouver la solitude dont j'avais besoin.

— Et il a fallu qu'un Australien se place sur votre route ! s'exclama-t-il pour faire diversion.

— Oh, Tom, vous savez bien que je suis heureuse de vous avoir connu ! protesta-t-elle en souriant.

— Moi aussi, j'en suis heureux...

Il la regardait maintenant, et un fol espoir brillait dans ses yeux.

— Rose, venez avec moi. En Australie, vous trouverez la paix. Des kilomètres de mer bleue et de sable blanc... c'est un endroit magnifique. Vous y resterez aussi longtemps que vous le désirerez...

— Non, Tom, c'est impossible. Vous aviez raison, tout à l'heure, quelque chose ou plutôt... quelqu'un m'a blessée et... je ne l'ai pas encore oublié. Ce serait malhonnête de ma part de vous suivre alors que mon cœur est prisonnier

d'un souvenir. D'ailleurs, vous ne supporteriez pas cette situation, croyez-moi...

« Et qui sait ? se dit-elle, amère. Peut-être que vous aussi, Tom, vous m'abandonneriez un jour, comme Barry ? Jamais, plus jamais tu n'aimeras. Souviens-toi de cela, Rose. »

Un silence pesant s'installa. Puis Tom sourit tristement et déclara :

— Eh bien, j'espère que nous nous rencontrerons une nouvelle fois... dans d'autres circonstances.

— Peut-être. Je suis désolée, Tom.

Elle ne voulait pas le rendre malheureux, mais que faire d'autre ? Elle ne savait pas mentir et ne voulait surtout pas laisser Tom se bercer d'illusions.

Le professeur Hristaki vint les chercher pour le dîner et mit ainsi fin à leur tête-à-tête. Le repas fut aussi gai et aussi triste que peut l'être un repas d'adieux.

Le lendemain, l'équipe se sépara. Rose, debout sur le quai de la petite gare de Tuzluca, avait peine à retenir ses larmes. Elle monta dans son compartiment et, tandis que le train s'éloignait, elle vit disparaître peu à peu le groupe de ses amis. Elle se laissa tomber sur son siège et contempla le paysage qui défilait lentement. Les paroles de Selman résonnaient encore à ses oreilles : « Adieu, tendre Rose. Et surtout suivez mon conseil : oubliez cet homme qui a brisé votre cœur. Il vous reste tout à découvrir de l'amour. »

Elle ne le croyait pas, ne *pouvait* pas le croire...

Un nouvel épisode de son existence venait de s'achever. Elle laissait derrière elle Igdir, la région aride et sauvage d'Agri, le vent, le froid et... cet homme étrange aux yeux gris. Ce dangereux inconnu qui l'avait tellement

impressionnée, là-bas, dans la grotte cernée par la neige. Où était-il en ce moment ? Quelque part dans les montagnes, pointant son fusil sur une innocente victime et la paralysant de son regard de glace, tel un loup à l'affût ? « Qu'il aille au diable ! » songea-t-elle, furieuse.

Le surlendemain, Rose arrivait à Istanbul. Elle prit un taxi pour se rendre à son hôtel L'Oriental, un établissement très réputé, situé dans le centre de la cité. La jeune femme, sur les recommandations de Tom, y avait loué une chambre. Celle-ci était spacieuse, décorée dans un style ancien et disposant d'un confort appréciable après ce long voyage.

De larges baies vitrées laissaient entrer la pâle lumière de ce jour pluvieux d'octobre. Rose regarda au-dehors ; la place Taksim, l'une des plus belles du centre d'Istanbul, était encombrée par une circulation intense. La plupart des voitures dataient d'au moins une vingtaine d'années, et leur élégance désuète ajoutait une note de charme à ce décor magnifique. Le passage d'une rutilante Mercedes ou d'une Jaguar rappelait pourtant que les temps modernes n'avaient pas épargné l'ancienne cité. Ce curieux mélange de luxe et de pauvreté, d'abondance clinquante et de sobriété, donnait à l'ensemble un aspect étrange... Derrière les apparences se cachait une Turquie aux multiples facettes que Rose avait envie de découvrir.

Soudain, elle se sentit heureuse d'être là et se promit de profiter pleinement de son séjour. Pour cela, elle devait d'abord se reposer. Elle ôta ses chaussures et s'allongea sur le lit.

Ces trois mois à Igdir avaient été éprouvants, elle s'en rendait compte maintenant. Un travail intensif dans une région aussi peu accueillante... Rose venait de passer une sorte d'épreuve. Elle se l'était imposée pour aller jusqu'au

bout d'elle-même, tester son endurance physique et mentale, dépasser ses peurs et... oublier. Oui, elle avait voulu oublier Barry, mais à présent, elle savait qu'autre chose l'avait poussée à accomplir ce voyage. Quelque chose d'essentiel... Les montagnes d'Agri, les paysages arides et déserts, tout cela reflétait son âme. Une jeune femme seule, prisonnière du passé, et qui recherche l'étincelle nécessaire à la vie. Comme une terre stérile qui soudain se couvre de fleurs et de fruits, et renaît...

Non, Barry n'était pas seul responsable. Rose n'avait pas pensé qu'à lui pendant tout Ce temps. Elle s'était aussi posé des questions sur elle-même, sur son avenir... Désormais, tout serait différent. Elle avait changé, et ne poserait plus jamais le même regard sur le monde.

Le pire était certainement passé, songea-t-elle en soupirant. De toute façon, il fallait réagir. Elle se trouvait à Istanbul et s'en réjouissait. Cela constituait une bonne base de départ. Se reposer, ne plus nourrir de sombres pensées, vivre de vraies vacances... Tels seraient ses nouveaux objectifs.

La nuit tombait. Rose se leva et réprima une grimace de douleur. Son dos, ses épaules, les muscles de ses bras et de ses jambes étaient lourds, courbatus. Le repos s'imposait vraiment !

Elle se dirigea vers la salle de bains et contempla son reflet dans le miroir. Avec ses longs cheveux bruns, ses traits fins et réguliers, sa bouche pleine et bien dessinée, la jeune femme avait souvent attiré les regards masculins. Barry lui disait souvent qu'elle ressemblait à une Madone florentine... A cette pensée, elle fronça les sourcils, décida de se préparer et de descendre dîner. Quelques instants

plus tard, elle entra dans un petit restaurant, juste à côté de l'hôtel.

Elle s'installa à une table et commanda un repas léger. Personne ne sembla s'étonner de voir une jeune femme aussi ravissante dîner seule, et personne ne l'importuna. D'ailleurs, elle avait pris soin d'emporter un roman qu'elle parcourut tout en mangeant. Ainsi, chacun pouvait comprendre qu'elle n'était pas disposée à se laisser courtiser... En fait, Rose ne lisait pas. Elle pensait à la journée du lendemain. Par où commencerait-elle sa visite de la ville ? Elle traverserait la Corne d'Or. Là, elle pourrait admirer la magnifique Mosquée Bleue, la basilique Sainte-Sophie et, des terrasses de Topkapi, admirer l'Asie si proche. Cela semblait incroyable qu'un simple pont reliant deux parties d'une même cité vous fasse passer ainsi, comme par magie, de l'Orient à l'Occident...

Cette perspective, pourtant, ne réussit pas à réjouir la jeune femme. L'amertume, tenace, lui rongea le cœur. A vingt-quatre ans, était-elle déjà complètement désabusée ? se demanda-t-elle, effrayée par ses propres réactions. Dans un soupir, elle décida de remettre son introspection à plus tard, quand elle aurait enfin passé une bonne nuit, dans un vrai lit. Elle se sentait tellement fatiguée !

Elle paya la note, laissant un généreux pourboire, et regagna sa chambre, où elle se fit couler un bain chaud.

Quand elle se glissa dans l'eau chaude et parfumée, elle ne put réprimer un frisson de plaisir. Peu à peu, son corps se détendit. Elle ferma les yeux, savourant sans réserve cet instant précieux. Décidément, après la rude vie du campement, la civilisation lui semblait receler des trésors inestimables !

Cette nuit-là, Rose dormit d'un profond sommeil sans rêves.

Elle se réveilla très tôt le lendemain. Une belle journée s'annonçait ; la pluie avait cessé et les rayons du soleil illuminaient un ciel bleu éclatant.

La jeune femme se prépara rapidement et quitta l'hôtel alors que tout le monde dormait encore. La ville paraissait elle aussi somnoler... Le bus qui l'emmena jusqu'à la Mosquée Bleue était presque vide, et c'est dans le silence de cette matinée d'automne que Rose découvrit le magnifique monument. Elle visita aussi Sainte-Sophie, mais bientôt, son goût pour l'aventure l'éloigna des temples et des musées. Elle voulait voir l'authentique Istanbul, celle qu'on ne réservait pas aux touristes.

Elle s'engagea dans les ruelles de la vieille cité, et s'arrêta pour déjeuner dans une taverne populaire, se régaland d'un riz pilaf et de brochettes d'agneau. La salle, bondée et bruyante, était très colorée, vraiment pittoresque. Il s'en dégageait une animation chaleureuse qui réconforta la jeune femme. Pour la première fois depuis longtemps, elle commençait à se sentir un peu moins seule.

En début d'après-midi, elle se retrouva dans le quartier de *Sehzadebasi*, l'un des plus anciens de la ville. Les rues étroites et les maisons délabrées donnaient à l'ensemble un aspect étrange, presque irréel. Rose avait l'impression de se promener dans un autre monde, un monde fantastique et désolé.

Bientôt, elle atteignit une petite place qui débouchait sur une artère plus large, bordée de renforcements où des marchands avaient installé leurs échoppes. Rose s'était

mise à flâner lorsqu'une superbe voiture de sport gris métallisé, surprenante dans un tel décor, attira son attention. Elle observait le véhicule qui se garait un peu plus bas quand soudain son cœur bondit dans sa poitrine. Médusée, Rose fixait la haute silhouette qui venait de sortir du véhicule. Ces larges épaules, moulées dans un costume taillé à la perfection, ce profil aux lignes nettes, ces cheveux de jais... « Le Russe ! » La jeune femme en était sûre. Comment aurait-elle oublié un tel visage ? L'homme qui l'avait attaquée, menacée... ridiculisée, se trouvait là, à quelques mètres seulement !

Mais déjà, il s'éloignait de sa démarche souple et puissante.

Rose, affolée, parcourut des yeux les alentours à la recherche d'un policier. Il n'y en avait nulle part. Aussi, quand elle vit l'inconnu disparaître au coin d'une ruelle, elle n'hésita pas une seconde et se lança à sa poursuite...

Terrifiée à l'idée de ce qui lui arriverait si cet homme la surprenait, elle s'engagea dans la ruelle. Les battements de son cœur s'étaient accélérés, et elle sentait ses jambes flageoler. Elle leva les yeux et nota le nom de la rue : « La rue de la Fontaine ». « Un nom facile à retenir ! » se dit-elle pour se donner du courage.

Bientôt, elle aperçut de nouveau l'imposante silhouette et s'arrêta aussitôt, le souffle coupé. Il était en train d'acheter une gerbe de lis blancs à une vieille marchande et discutait avec elle. Pendant ce court intermède, la jeune femme put admirer la rue de la Fontaine. Elle était très belle, bordée d'arcades abritant diverses échoppes. Rose remarqua aussi une école de théologie islamique, un hôpital pour animaux et une fabrique de cercueils. « Curieuse association », songea-t-elle en souriant.

Mais lorsqu'elle vit l'inconnu repartir, son bouquet à la main, elle réagit aussitôt et se remit à le suivre, assez consternée d'y prendre un certain plaisir. « N'oublie pas, s'exhorta-t-elle, cet individu est certainement l'homme le plus dangereux que tu aies jamais rencontré ! »

Elle longeait maintenant un mur qui protégeait un immense jardin. De magnifiques arbres déployaient leur feuillage verdoyant, dissimulant une maison dont Rose distingua seulement le toit. Devant elle, l'inconnu venait de pousser le portail donnant accès à la demeure.

La jeune femme nota qu'elle se trouvait au numéro 37 de la rue de la Fontaine. Devait-elle se rendre au poste de police pour expliquer qu'un homme brun, grand, aux yeux gris, habitait à cette adresse, et que ce même individu l'avait agressée quinze jours plus tôt dans une grotte de la région d'Agri? Non. Personne ne croirait à son histoire. On la traiterait de folle, et elle s'attirerait certainement des ennuis.

Prenant une profonde inspiration, elle avança jusqu'au portail, lentement, sans faire de bruit. A travers les grilles, elle découvrit un jardin luxuriant et sauvage. Quelque part, un jasmin devait être encore en fleur, car son délicat parfum embaumait. Avec précaution, Rose poussa le vantail et s'engagea dans l'allée qui menait à la maison. Elle traversa le jardin et déboucha dans une cour intérieure bordée de jasmin. Celle-ci débouchait sur une arcade carrelée de bleu et de gris abritant une porte vitrée. La porte était entrouverte...

Jetant un coup d'œil à travers la vitre, Rose s'étonna de tant de beauté et de tranquillité. S'enhardissant, elle passa la tête par l'entrebâillement : un long corridor, recouvert d'un tapis persan, aboutissait à ce qui lui sembla être un salon. Un escalier, à gauche de la pièce, menait à l'étage.

La curiosité fut plus forte que la peur : retenant son souffle, la jeune femme entra. Elle parcourut la distance qui la séparait du salon, mais soudain le parquet grinça sous ses pieds et, terrifiée, elle s'arrêta net. Elle entendit des pas qui descendaient l'escalier et une voix qu'elle n'eut pas de mal à reconnaître.

— C'est toi, Elia ?

Rose, figée par la peur, ne savait quelle décision prendre. Se cacher ? S'enfuir ?

— Elia ? répéta la voix profonde au léger accent.

Inexorablement, les pas se rapprochaient et bientôt, une imposante silhouette s'encadra sur le seuil de la porte du salon. Les yeux gris s'arrêtèrent sur la jeune femme. L'homme, visiblement surpris, garda les mains immobiles sur la cravate de soie qu'il était en train de dénouer, et, l'espace d'un instant, sembla hésiter. Puis son visage reprit une expression imperturbable.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il poliment. Cherchez-vous quelqu'un ?

— Je...

Elle avait la gorge sèche et sa voix tremblait.

— Je ne voulais pas entrer, mais... j'ai vu le jardin... et j'ai senti le parfum du jasmin...

Elle s'interrompit, consciente de l'absurdité de sa réponse.

— Je suis désolée...

— Mais je vous en prie, dit-il calmement.

Pourquoi la dévisageait-il ainsi ? songea Rose, désespérée. Si seulement il la laissait partir sans plus

d'explications! Peut-être ne la reconnaîtrait-il pas ? Hélas, cet espoir fut bien vite anéanti.

— Ne nous sommes-nous pas déjà vus ? s'enquit-il d'un ton courtois, en la scrutant avec encore plus d'insistance.

— Non, répondit-elle précipitamment, priant pour qu'il abandonne cette hypothèse.

Mais soudain, une étincelle s'alluma dans les yeux gris.

— Mon Dieu ! Vous êtes la jeune archéologue !

D'instinct, Rose tenta de s'enfuir. Elle avait à peine parcouru trois mètres que, d'un mouvement vif et ferme, l'homme la rattrapait, lui agrippant les épaules.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle, en proie à une folle panique.

— Il faut que je vous parle.

Le ton était étrangement doux, mais rien n'aurait pu la raisonner. Rose se sentait prise au piège et n'avait qu'une idée : s'échapper. Se débattant comme une furie, elle essayait désespérément de se dégager.

— Calmez-vous, ordonna-t-il. Écoutez-moi ! Je vous ai cherchée partout après l'épisode de la grotte. Vous comprenez ? Je ne veux pas vous faire de mal.

— Non ! Non ! criait-elle, sans même entendre ce qu'il disait.

— Vous êtes vraiment incroyable ! hurla-t-il plus fort qu'elle en éclatant de rire.

Le ton ironique eut pour effet immédiat de calmer Rose. Interdite, elle dévisagea l'inconnu puis, dans un geste rageur, lui lança son sac en pleine poitrine. Nullement

impressionné, il parut encore plus amusé. D'une main, il enserra les poignets de la jeune femme et la força à rester immobile.

— Je vous en prie, calmez-vous, répéta-t-il. Je ne vous veux aucun mal.

Curieusement, Rose fut tentée de le croire. Quelque chose dans sa voix, dans ses yeux, avait changé, qui la rassura un peu. Toutefois, elle garda le silence.

— Vous me croyez ? demanda-t-il, comme s'il avait deviné ses pensées.

Elle baissa la tête pour ne pas affronter son regard.

— Bien, poursuivit-il, je vais vous lâcher. Vous me promettez de ne pas vous enfuir ?

— Oui, souffla-t-elle, honteuse du tour que prenait la conversation.

Elle avait l'impression d'être une enfant irresponsable à qui l'on venait d'infliger une punition. Il libéra ses poignets et elle leva les yeux vers lui. Son visage était impassible, mais Rose aurait juré que derrière ce masque se cachait un sourire moqueur.

— A présent, je serai heureux de vous offrir quelque chose à boire. Peut-être même pourrions-nous dîner ensemble ? Mais, tout d'abord, je vous dois des excuses.

— Des excuses !

Décidément, il ne cesserait pas de l'étonner ! Sa manière de parler, ses vêtements, son comportement, tout en lui faisait preuve d'une excellente éducation, d'un raffinement hors du commun. La jeune femme associait difficilement ce gentleman au « Russe » sauvage et

menaçant qui l'avait attaquée dans la grotte. Par quelle magie s'était-il ainsi transformé ?

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Vous n'êtes pas russe ?

— Pas vraiment, non...

Si ses yeux n'avaient pas pétillé de malice, elle aurait pu penser qu'il regrettait profondément son mensonge. Il se moquait encore d'elle et, une fois de plus, elle se sentait incapable de réagir !

Il s'approcha et la prit par le bras.

— Venez. Je suppose que vous apprécierez une tasse de thé. Ensuite, je vous donnerai toutes les explications que vous souhaitez, mademoiselle Johnson.

Rose se laissa guider jusqu'à son bureau.

3.

La pièce était d'une surprenante beauté. Tout un pan de mur était occupé par une immense bibliothèque. Des tapis de Hereke, un bureau de bois laqué, des meubles où trônaient des objets d'art en formaient le décor raffiné. Rose n'en croyait pas ses yeux. S'il s'agissait là du repère d'un bandit, celui-ci avait dû commettre des pillages extraordinairement fructueux ! A son grand étonnement, elle aperçut même un vase et une sculpture de bronze datant de la Rome antique.

Perplexe, elle se laissa tomber sur le siège que lui indiquait son hôte. Il décrocha le téléphone.

— Elia, veux-tu préparer du thé pour deux personnes ? Tu le serviras dans mon bureau, précisa-t-il avant de raccrocher.

Se renfonçant dans son fauteuil, il examina Rose quelques instants.

— Vous sentez-vous mieux, à présent ?

— Oui, merci, répondit-elle en essayant de rester calme. Qui êtes-vous ? reprit-elle aussitôt.

— Je m'appelle Zoltan Stendhal.

Une lueur amusée brillait dans ses yeux.

— Ma mère était hongroise et mon père français. Mais sa famille était d'origine allemande, c'est la raison de ce nom un peu particulier. Pourtant, il n'y a aucun Russe parmi mes ancêtres.

Rose préféra ne pas relever l'allusion.

— Et cette maison... vous appartient ?

— Bien sûr. Vous en doutez ?

— Non, mais je ne comprends pas pourquoi vous avez quitté ce luxe pour affronter une tempête au fin fond de la Turquie ! lança-t-elle en le défiant du regard.

— C'est une longue histoire, dit-il avec un sourire énigmatique.

Qu'allait-il encore inventer ? L'assurance de cet homme la troublait. Il y avait en lui une force invisible, un magnétisme auxquels elle ne pouvait échapper. Il souriait toujours, la fixant intensément, comme s'il cherchait à deviner ses plus intimes pensées.

— Peut-être ferais-je mieux de commencer par le début, poursuivit-il. Sachez que je suis archéologue, comme vous, mademoiselle Johnson, et que je connais très bien Selman Hristaki. Lui et moi sommes de vieux amis.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent de stupéfaction. Cette révélation dépassait toutes les autres !

— Selman a été très surpris d'apprendre que j'étais un officier russe. La réalité, mademoiselle, est beaucoup moins prestigieuse... Désolé de vous décevoir !

La porte s'ouvrit à ce moment-là et un jeune garçon entra, poussant devant lui une table roulante sur laquelle était disposé un magnifique service à thé. Zoltan congédia le domestique et fit lui-même le service. Rose en profita pour l'observer à la dérobée. Quelque chose sur son visage, une sorte de satisfaction, de conscience de son propre pouvoir, fit de nouveau douter la jeune femme. L'image du gentleman s'effaça pour laisser place à celle de l'homme

cruel, insolent, qu'elle avait connu dans les montagnes d'Agri.

— Je ne crois pas que vous soyez archéologue, déclara-t-elle fermement.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'un air faussement étonné en lui tendant une tasse de thé.

— D'abord, vous ne ressemblez pas à mes collègues. Et un archéologue n'aurait jamais menacé quelqu'un avec un fusil, répondit-elle prudemment. Vous n'allez tout de même pas prétendre que vous défendiez un fabuleux trésor de l'Antiquité ?

— Vous n'êtes pourtant pas loin de la vérité, dit-il calmement. Mais à quoi ressemblent donc les archéologues, ma chère collègue ? Y a-t-il un modèle standard ?

Ses yeux étincelaient. Rose frissonna. Elle n'arriverait donc jamais à soutenir le regard de cet homme ? Il est vrai que Zoltan Stendhal possédait une sorte d'aura sensuelle qui la troublait jusqu'au plus profond d'elle-même.

— Vous vivez dans un luxe auquel aucun archéologue ne peut prétendre, même après une vie entière de travail, déclara-t-elle en se ressaisissant.

Pour toute réponse, Zoltan se leva, sortit un épais livre de la bibliothèque et le lui tendit. La couverture représentait deux gigantesques chevaux sculptés dans la pierre, et au-dessus, un titre en lettres blanches annonçait : *L'Empire de Babylone*. Le nom de l'auteur fit sursauter Rose : Zoltan Stendhal.

Déconcertée, elle leva les yeux vers lui.

— Vous comprenez à présent d'où vient ma fortune ? sourit-il. Je suis un auteur assez célèbre, surtout dans le

milieu universitaire.

— En effet, j'ai lu ce livre au cours de mes études, mais je ne me souvenais pas de votre nom, avoua-t-elle, gênée.

— Eh bien, vous me croyez maintenant ?

Un peu honteuse, Rose se faisait toute petite sur son siège, espérant que son hôte ne lui tiendrait pas rigueur de son oubli.

Visiblement, il ne lui en voulait pas, et il continua à s'adresser à elle de la même voix polie et pleine d'attentions.

— Buvez votre thé, dit-il doucement.

Ensuite, il lui expliqua qu'il travaillait en collaboration avec l'université d'Istanbul, au département d'Histoire antique.

— Il y a quelques mois de cela, précisa-t-il en marchant de long en large dans la pièce, le monde de l'archéologie fut secoué par une découverte extraordinaire. Une cité perdue, probablement de l'époque sumérienne, venait d'être mise au jour... par des contrebandiers. Des objets rares, en or et en pierres précieuses, apparaissaient sur le marché noir. Des objets comme celui-ci.

Il lui présenta une bague en or, surmontée d'un lapis-lazuli serti d'émail. Rose examina le bijou, et une intense émotion, celle qu'elle ressentait toujours à la vue des merveilleux vestiges du passé, l'envahit.

— Vraisemblablement, poursuivit-il, cette bague appartient à un trésor royal. Hélas, les bandits l'avaient découvert avant nous, et étaient en train de le vendre sans se soucier de sa valeur historique. C'est une terrible perte pour l'humanité tout entière.

— Je comprends, murmura Rose en lui rendant l'anneau.

— Il nous fallait absolument retrouver cette cité, continua-t-il. Mais les brigands arméniens sont dangereux, et surtout très malins. Il n'est pas facile de les cerner. Aussi, le gouvernement turc, en collaboration avec d'autres pays, a-t-il organisé une opération spéciale pour traquer les contrebandiers. Et j'ai été désigné pour conduire les recherches sur le terrain.

— Pourquoi vous ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Parce que je connais bien la région, et aussi à cause de mon âge. Contrairement à la plupart de mes collègues, je suis assez jeune et résistant pour supporter les pénibles conditions de vie en montagne.

Involontairement, Rose lança un regard sur les épaules puissantes et bien modelées, puis détourna les yeux.

— De plus, ajouta-t-il, un sourire moqueur aux lèvres, je sais tenir un fusil, et je n'hésiterais pas à m'en servir, pour la bonne cause, bien sûr !

Malgré son peu d'assurance, la jeune femme s'efforça de répondre à sa plaisanterie par un sourire.

— Le jour de notre rencontre dans la grotte, mademoiselle, mon équipe et moi étions sur le point d'aboutir dans nos recherches. Nous savions que les bandits profiteraient de la tempête pour transporter une nouvelle cargaison d'objets. Nous étions extrêmement tendus, aux aguets. Plusieurs jours à marcher dans le froid, mangeant peu, veillant beaucoup, et prêts à un cruel affrontement... L'humeur n'était pas à la confiance. Aussi, quand j'ai entendu vos voix, je n'ai même pas tenu compte du fait que vous chantiez...

— Nous jouions à *kayici* pour tenter de nous réchauffer, expliqua-t-elle en rougissant.

— C'était une excellente idée, mais imaginez ma surprise : un vieillard et une jeune femme en train de s'amuser comme des enfants dans une grotte de la région d'Agri, au milieu d'une tempête : c'était bien la seule chose à laquelle je ne pouvais pas m'attendre!

— Nous devions paraître ridicules, dit-elle, gênée. En tout cas, vous nous avez vraiment effrayés !

— Vos vêtements auraient pu être ceux des bandits que nous traquions. Quand vous avez essayé de vous lever, j'ai cru que vous aviez l'intention de vous emparer d'un couteau. Dans ce genre de situation la consigne est : « Tire d'abord, pose les questions après. »

— Mais vous n'avez pas tiré.

— Je n'étais pas certain de votre culpabilité. D'ailleurs, après vous avoir bousculée, voyant votre magnifique chevelure, j'ai compris que j'avais eu raison d'hésiter.

— Après m'avoir bousculée ! répéta-t-elle, abasourdie. Je suis heureuse d'apprendre que vous regrettez votre geste !

Le souvenir de l'humiliation subie ravivait sa colère et ses doutes. Pourquoi croirait-elle cet homme ? Pourquoi devrait-elle écouter ses explications et se laisser convaincre ?

— Je suis réellement désolé, déclara-t-il doucement, mais je n'avais pas le choix. Il fallait que je vous effraie pour vous faire fuir et vous éloigner de cette zone dangereuse. Vous comprenez ?

— Et pour nous protéger, vous nous avez obligés à traverser la tempête ! lança-t-elle avec amertume.

— Il n'existait pas d'autre solution. De toute façon, vous ne pouviez rester dans cette grotte. A l'heure actuelle, vous seriez probablement morte.

— Si je comprends bien, je vous dois donc des remerciements !

— Je vous ai sauvé la vie, aux dépens de ma mission. J'ai dû abandonner mon poste pour vous ramener au bercail, lui rappela-t-il, une lueur d'ironie dans les yeux.

— Avez-vous retrouvé la cité perdue ? s'entendit-elle demander impulsivement.

Cette fois, un sourire de triomphe illumina le visage de Zoltan.

— Oui, quelques kilomètres au-delà d'Ispir, nous avons découvert des sépultures royales. L'été prochain, nous y établirons un camp de fouilles. La cité doit être enfouie assez profondément. En fait, il s'agit peut-être de la plus fabuleuse découverte depuis celle de Pergame.

— Vraiment ?

Rose hocha lentement la tête. Peu à peu, cette histoire formait un tout cohérent, vraisemblable. Mais la jeune femme demeurait réticente. Pourquoi se méfiait-elle tant de Zoltan ? A cause de son allure de gentleman ? Elle s'était toujours tenue à distance de ce genre d'homme. Un peu trop séduisant, un peu trop aimable...

— Vous pourrez bientôt vérifier mes dires dans les journaux, déclara-t-il, remarqua-t-il sa moue sceptique. Cet événement ne passera pas inaperçu.

— Je n’y manquerai pas, assura-t-elle sèchement. Je regrette, mais je n’arrive pas à associer l’archéologie à la violence ou au meurtre, même si c’est pour la bonne cause.

— Je ne vous ai pas convaincue, n’est-ce pas ? soupira-t-il.

Il haussa les épaules, plongea les mains dans les poches de son pantalon et se dirigea vers la fenêtre.

— Chère mademoiselle Johnson, l’archéologie peut toucher de près la violence parce que ce qui est beau et rare a besoin de protection. Protéger signifie parfois attaquer... Quand il s’agit de préserver un trésor inestimable, utile à l’humanité entière, je suis prêt à employer tous les moyens. Et si vous m’avez vu avec un fusil dans les mains, c’était uniquement pour cette raison. Je ne suis pas un assassin assoiffé de sang, seulement un homme passionné par son métier.

Il lui tournait toujours le dos, et l’émotion qui perçait dans sa voix fit frémir Rose. Elle parcourut la pièce des yeux. Tout ce qu’elle y vit — un vase égyptien, une statuette grecque, des rangées de livres sur les civilisations anciennes — confirmait que cet endroit avait été décoré par un connaisseur en matière d’antiquités.

— Je suppose que mes doutes à votre sujet ne sont pas fondés, murmura-t-elle, hésitante. Il faut m’excuser... Je partage votre avis : l’héritage culturel doit être sauvegardé, coûte que coûte.

— C’est un combat incessant, dit-il en hochant la tête. Voilà bientôt vingt ans que je lutte contre l’ignorance, l’indifférence, l’avidité. L’avidité est bien plus dangereuse que la violence, et je préfère mille fois affronter des bandits plutôt que de me heurter à des ombres qui se cachent derrière leur fortune. Combien d’objets normalement

destinés aux musées ont-ils ainsi été détournés ? Il est impossible de le dire.

D'un geste à la fois las et nerveux, il se passa une main dans les cheveux.

— Il y a aussi des entrepreneurs assez cupides pour vouloir construire un supermarché sur l'emplacement d'un terrain de fouilles. Ils seraient prêts à faire table rase du passé pour augmenter leur compte en banque...

Il s'arrêta soudain, conscient de son emportement.

— Mais je vous ennuie avec mes histoires.

— Pas du tout ! dit-elle vivement, fascinée par l'impression de puissance qui se dégageait de lui.

Il ne devait pas être facile de trouver un tel adversaire sur son chemin !

— Vivez-vous constamment en Turquie ? demanda-t-elle, désireuse d'en savoir plus.

— Seulement une partie de l'année. Je suis une sorte de nomade, plaisanta-t-il. Je participe à divers projets en Europe. Le travail sur le terrain, comme vous le savez, s'effectue à la belle saison. Pour exercer ce métier, il faut suivre la course du soleil. Je ne m'en plains pas ! ajouta-t-il en souriant.

Il s'approcha du bureau et s'assit en face de Rose.

— Si nous parlions de vous à présent ? J'ignore tout, ou presque, à votre sujet. Comment avez-vous découvert où j'habitais ?

— Par hasard... Je me promenais, quand je vous ai aperçu sortant de votre voiture. Je vous ai suivi, avoua-t-elle, et me voilà.

Il l'observa quelques instants avant de déclarer :

— Je suis heureux de vous avoir retrouvée, mademoiselle Johnson. J'ai essayé de vous joindre par téléphone à Igdir, mais vous étiez déjà partie. Sachez que je comptais vous rendre visite ce soir pour tout vous expliquer et vous présenter mes excuses.

Rose ne put réprimer un sursaut de surprise.

— Ce soir ! Mais... vous ne saviez même pas où j'étais !

— Hôtel L'Oriental, place Taksim, dit-il tranquillement. Un aimable Australien, du nom de Lewis, a accepté de me renseigner.

La jeune femme en resta bouche bée. Elle était donc condamnée à n'être qu'une marionnette entre les mains de cet homme ?

Devinant sa colère, il poursuivit d'un ton conciliant :

— J'imagine que vous m'en voulez beaucoup, et il est vrai que les apparences sont contre moi. Donnez-moi une chance de me racheter...

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-elle froidement.

— Dînons ensemble ce soir. Il reste encore certaines choses à éclaircir, et puis... nous avons au moins l'archéologie en commun.

— J'ai peur que ce ne soit pas possible.

Mais sa voix avait une nuance d'hésitation qui n'échappa pas à Zoltan.

— Pourquoi ?

Il semblait tellement certain qu'elle accepterait !

— J'ai... déjà un rendez-vous, mentit-elle.

— Vous ne connaissez personne à Istanbul. Votre ami, M. Lewis, m'a affirmé que vous étiez seule, sans protection...

— Je n'ai pas besoin de protection ! l'interrompit-elle avec force.

— Je n'en suis pas si sûr. Mais peu importe. Je me suis promis de vous offrir une meilleure impression de moi, et je tiens toujours mes promesses. Je passerai vous chercher à votre hôtel. Disons six heures et demie ?

Il ne manquait pas d'audace!

— Monsieur Stendhal..., commença-t-elle de son ton le plus digne.

— Je vous en prie, appelez-moi Zoltan ! Et surtout ne protestez plus, très chère Rose. Mon tempérament hongrois me fait parfois oublier la galanterie française héritée de mon père.

— Vous semblez croire qu'on ne peut rien vous refuser ! lança-t-elle, révoltée.

— Je désire vous faire découvrir Istanbul, Rose. J'aime cette ville, je sais tout d'elle. Je vous montrerai des endroits qu'aucun touriste ne verra jamais. Cela ne vous tente pas ?

Il avait parlé d'une voix chaude, presque sensuelle. Rose sentit ses joues s'empourprer et baissa la tête. Il devait être le diable en personne pour réussir à la troubler simplement en prononçant quelques mots ! Elle était comme ensorcelée, hypnotisée par le magnétisme de sa voix, de ses yeux, de... Mon Dieu ! Que lui arrivait-il ?

Jamais quiconque, pas même Barry, ne l'avait autant impressionnée !

Elle savait d'instinct que cette attirance était dangereuse. Elle n'avait pas assez d'expérience, ne s'était pas suffisamment prêtée au jeu de la séduction pour sortir gagnante de celui-là.

— Ma proposition est-elle si terrible ? dit Zoltan d'un ton gentiment amusé.

Il la trouvait certainement ridicule...

— J'ignore si vous avez l'intention de me courtiser, mais...

Un éclat de rire l'arrêta.

— Vous courtiser ? Cette expression est légèrement dépassée de nos jours, lança-t-il en riant de plus belle.

Furieuse contre elle-même, Rose serra les poings.

— Quelle que soit l'expression, reprit-elle, rageuse, je tenais à vous dire qu'il est inutile d'essayer.

— Vraiment ?

— Vraiment, répéta-t-elle avec fermeté. Sachez que... je suis fiancée.

Elle avait menti sans réfléchir et n'eut pas le temps de dissimuler sa main gauche. Zoltan avait déjà remarqué qu'elle ne portait aucune bague. Son regard gris passa de sa main à ses yeux.

— Vos relations avec ce jeune homme ne doivent pas être très passionnantes.

— Pourquoi dites-vous cela ? balbutia-t-elle en rougissant.

— En tout cas, votre futur mari n'est pas très attentionné : vous laissez partir seule pendant plusieurs mois sans même vous offrir une bague de fiançailles !

Désarçonnée, Rose ne sut que répondre.

— Vous n'avez pas besoin de vous justifier, reprit-il. Si vous ne voulez pas accepter mon invitation, dites simplement non, mais ne me faites pas croire que je vous effraie ! Vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas ?

Comment pouvait-elle se sentir en sécurité avec un homme qui changeait si facilement d'apparence ?

— Vous vous méfiez de moi.

Oh, pourquoi fallait-il qu'il devine ainsi ses pensées ?

— Oui, avoua-t-elle. Il y a quinze jours, vous me menaciez avec un fusil, aujourd'hui vous me parlez d'une fabuleuse découverte à... où est-ce exactement ?

— A Eminonu, indiqua-t-il, toujours souriant.

— Officier russe, archéologue... je me demande quel sera le prochain personnage, conclut-elle en lui lançant un regard plein de rancœur.

— Vous avez devant vous le *vrai* Zoltan Stendhal. Archéologue et... bandit à l'occasion, déclara-t-il d'un ton faussement solennel. Mais nous pourrions discuter de tout cela ce soir. Une simple soirée avec l'un de vos confrères ne saurait vous effrayer.

Rose se sentait étrangement émue, et cela suffisait à l'effrayer. Il n'y avait aucun doute : elle était irrésistiblement attirée par Zoltan. Depuis qu'elle l'avait rencontré, les événements s'étaient précipités, et tout se passait sans qu'elle ait le temps de prendre la moindre

décision. Face à ce regard gris, si envoûtant, sa volonté s'était envolée.

— Non, dit-elle dans un sursaut de révolte. Je ne tiens pas à passer la soirée avec vous !

— Très bien.

Ses yeux brillaient d'une lueur malicieuse.

— Pourtant, vous manquez d'une occasion unique de découvrir les endroits les plus secrets d'Istanbul, remarqua-t-il d'une voix à la fois douce et persuasive.

— Tant pis, lança-t-elle, jouant l'indifférence.

Elle ne céderait pas !

— Dommage... Vous ne rencontrerez pas Saraï Murât et vous n'entendrez pas la musique d'Ali Akbari...

— Qui sont ces gens ? demanda-t-elle, poussée par la curiosité.

— Accompagnez-moi ce soir et vous le saurez.

La jeune femme avait la fâcheuse impression qu'il se moquait encore d'elle. Sans savoir pourquoi — était-ce par bravade, pour se mesurer à armes égales avec lui ? — elle déclara rapidement :

— Eh bien, je viendrai.

— Parfait, approuva-t-il sans paraître le moins du monde étonné de ce revirement. A présent, permettez-moi de vous raccompagner à votre hôtel.

Elle le remercia à contrecœur, se rendant compte soudain de l'incohérence de sa propre conduite. Devenait-elle folle ? Elle avait tout simplement joué son jeu, tombant

dans le piège de la séduction. Mais il était trop tard pour s'adresser des reproches. A présent, les dés étaient jetés !

Un peu plus tard, plongée dans un bain chaud, Rose essaya de remettre de l'ordre dans ses pensées. La seule manière de faire face à cette situation extravagante était de garder l'esprit clair, et de savoir exactement quelle attitude adopter. Jusqu'à présent, elle n'y avait pas vraiment réussi. Elle qui connaissait, pour en avoir subi les conséquences, le dangereux pouvoir des hommes trop séduisants, venait tout bonnement d'accepter de sortir avec l'un des plus attirants qu'elle ait jamais rencontrés ! Peut-être même *le* plus attirant. Quelle ironie !

D'ailleurs, le but de Zoltan ne faisait aucun doute. Il voulait la séduire, l'attirer dans son lit. Et alors... Mon Dieu ! Elle devait être ensorcelée pour raisonner ainsi ! Jamais auparavant elle ne s'était souciée du comportement de ses soupirants. Confusément, elle sentait que cette fois, ce serait différent. Elle avait affaire à forte partie. Zoltan possédait une volonté de fer : ce qu'il désirait, il l'obtenait... elle en avait déjà eu la preuve.

« Qui pourrait dire ce qui se passera ce soir ? » songea-t-elle en soupirant.

Soudain, jetant un coup d'œil sur sa montre posée à côté d'elle, elle s'aperçut qu'elle était en retard et sortit précipitamment du bain. Il n'était plus temps de réfléchir ; maintenant, elle devait s'armer de tout son courage pour

affronter les heures à venir. « Tu verras bien ce qui arrivera », se dit-elle, fataliste.

Elle s'enveloppa dans une large serviette et se sécha les cheveux. Elle les brossa ensuite longuement, les laissant retomber sur ses épaules. Rose ne possédait pas une beauté classique, de celle qui rend célèbre une star, mais la finesse et la douceur de ses traits avaient un charme particulier. Tout en elle, le velouté de sa peau, la chaleur de son regard, la grâce naturelle de ses mouvements, était imprégné d'une profonde et délicate féminité.

Dans ses affaires elle ne trouva qu'une seule robe convenable pour ce genre de soirée. Un cadeau de son frère, se rappela-t-elle avec tendresse. Un décolleté profond révélait la naissance de ses seins ronds et fermes, et laissait ses épaules nues. La précieuse étoffe de soie moulait audacieusement son corps. Zoltan ne considérerait-il pas cette tenue comme une provocation ? Pour éviter tout malentendu, elle choisit de porter pudiquement l'écharpe de soie assortie à sa robe...

Devait-elle se maquiller ? Elle était parfaitement reposée, mais un peu pâle. Trois mois de fouilles archéologiques dans des tranchées ne favorisent pas le bronzage ! Une touche de rouge à lèvres, un peu de fard à joues lui éclaireraient le teint. Elle venait à peine de terminer quand le téléphone sonna. Le réceptionniste de l'hôtel lui annonça qu'un monsieur l'attendait.

— Dites-lui que je descends.

Elle attrapa son sac et alla rejoindre Zoltan.

Vêtu d'un costume noir à la coupe stricte et très élégante, il paraissait encore plus impressionnant et séduisant. « La beauté du diable », se dit Rose, tandis qu'il s'approchait d'elle. Il lui prit la main et y déposa un baiser

qui la fit étrangement frémir. Elle s'entendit prononcer un bonsoir timide et sentit le bras de Zoltan se glisser sous le sien. Déjà, il l'entraînait au-dehors.

— Vous êtes ravissante, murmura-t-il en se penchant tout près, si près qu'elle sentit le souffle sur sa joue.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle, tentant vainement de dissimuler son trouble.

— Dans le Jardin de Soliman le Magnifique, déclara-t-il simplement.

— On croirait le début d'un conte des *Mille et Une Nuits*, remarqua-t-elle en souriant.

— Vous verrez, l'endroit vous plaira.

Sa voix était chaude, profonde, pleine de promesses. Il ouvrit la portière de sa Maserati, et Rose s'installa sur le siège en cuir. Il vint ensuite s'asseoir à côté d'elle et démarra.

Dans l'espace restreint de la voiture, l'émotion de la jeune femme s'accrut. Il était trop proche d'elle ! Elle ne pouvait s'empêcher de l'observer à la dérobée : sourcils noirs bien dessinés, pommettes hautes, lèvres fermes et sensuelles... Les tempes étaient légèrement grisonnantes et de petites rides plissaient le coin de ses yeux... Quel âge pouvait-il avoir ?

— L'examen est concluant ? demanda-t-il soudain.

— D'où vient votre prénom ?

— Zoltan signifie Sultan en hongrois. Ma mère était très romantique.

— Cela vous va bien, assura-t-elle en souriant intérieurement. Le seul Sultan que j'ai connu était... un

tigre du Bengale, dans un cirque !

— Il y a une petite différence : moi, je suis en liberté, déclara-t-il en lui adressant un coup d'œil malicieux.

— Votre vie est plutôt... aventureuse, n'est-ce pas ?

— Vraiment ? Me voyez-vous comme un don Juan, un séducteur décadent ?

— Oh non ! se défendit-elle, rouge de confusion. Je voulais parler de votre métier. Vous voyagez beaucoup. J'ai lu vos livres à l'université...

— Tiens, vous vous en souvenez à présent ?

— Il y a si longtemps...

— Dites tout de suite que je suis vieux !

Oh, comment se sortirait-elle de cette discussion embarrassante ?

— Je...

— J'ai trente-sept ans. Et vous ?

— Vingt-quatre, murmura-t-elle.

Ils étaient sortis de la ville et longeaient une avenue bordée d'arbres. Loin devant, dans la nuit, se détachait un arc lumineux.

— Le Jardin de Soliman, annonça Zoltan.

4.

Le patron du Jardin de Soliman vint serrer la main de Zoltan, salua Rose et leur désigna une table à l'écart, sous une tonnelle. Ils traversèrent le patio où des dîneurs étaient déjà installés. La nuit était douce et parsemée d'étoiles. Un croissant de lune se reflétait dans l'eau d'une fontaine. L'air embaumait le jasmin et les mille parfums des bosquets en fleurs.

— Comme c'est joli ! s'exclama Rose, émerveillée.

— Ceci ne représente qu'une infime partie des charmes d'Istanbul, déclara Zoltan en souriant.

Les flammes d'un chandelier faisaient danser dans ses yeux des étincelles de diamant.

— Vous êtes belle, ma Rose, murmura-t-il. Cet endroit a été conçu pour vous. Une fleur parmi les fleurs... Il y a quelque chose d'oriental en vous... le parfum de l'ambre, de la myrrhe... Parlez-moi de vous, de votre famille.

— Je n'ai plus de parents, dit-elle d'une voix altérée.

— Je suis désolé, je n'aurais pas dû...

— J'avais quinze ans quand ils sont morts, poursuivit-elle, les yeux baissés. Un accident de voiture...

Soudain elle ressentait le besoin de se confier, de raconter cet horrible épisode, comme pour l'exorciser.

— Nous étions une famille heureuse, unie. Mon frère terminait ses études de médecine — il a huit ans de plus que moi — et c'est lui qui m'a annoncé que nous ne

reverrions plus nos parents... un matin... à onze heures et quart...

Sa voix se brisa.

— J'ai quitté l'école et j'ai suivi Freddy.

Elle se tut, ses lèvres tremblaient légèrement.

— N'en dites pas plus, Rose. Je sais ce qu'on ressent devant un tel malheur. Mais... comment avez-vous vécu ensuite ?

— Mon frère était interne à l'hôpital. Nous avons loué un petit appartement. Nous ne voulions pas être séparés. Nous avons lutté ensemble.

— Vous devez être très liés.

— Cet... événement nous a rapprochés. Auparavant, la différence d'âge nous éloignait plutôt.

Elle eut un faible sourire.

— Ma vie n'a rien de bien palpitant, vous voyez.

— Où est votre frère, à présent ?

— Il travaille dans un hôpital, à Chicago. Il est très occupé.

— Il vous manque ?

— Un peu, oui.

La perspicacité de Zoltan la gênait. Il comprenait trop de choses, comme s'il la connaissait depuis des années. Elle s'adossa à sa chaise, s'écartant ainsi du halo de lumière.

— Mais je manque à tous mes devoirs ! s'exclama-t-il. Vous avez certainement grand-faim. Puis-je vous conseiller pour le menu ?

— Très volontiers.

Il appela aussitôt le serveur et commanda des huîtres et du champagne. Il parlait en turc, maniant cette langue avec beaucoup d'habileté. Rose l'observait en se demandant s'il se rendait compte de l'effet qu'il produisait sur elle. Savait-il à quel point elle se sentait mise à nu, devinée par son regard, ses paroles ? Et que pensait-il d'elle ? Pourquoi s'intéressait-il à son passé, à sa vie ?

— Mon histoire doit vous paraître assez banale, n'est-ce pas ? dit-elle quand ils se retrouvèrent seuls.

— Je ne vous ai pas encore entendue prononcer mon prénom, déclara-t-il doucement.

Il lui prit la main et la caressa lentement.

— Je m'appelle Zoltan. Dites-le, Rose... Zoltan...

Il l'ensorcelait, ses paroles avaient valeur de commandement.

— Zoltan, murmura-t-elle.

Un frisson la parcourut et elle ferma les yeux, s'exhortant à se ressaisir.

— Très bien, sourit-il.

Il traça du bout des doigts le contour de sa main.

— Pourquoi tremblez-vous ?

— J'ai froid, dit-elle en se dégageant vivement.

— Pourtant la nuit est douce.

Mon Dieu, pourquoi insistait-il ? Rose se sentait tomber dans le piège de douceur et de charme que lui tendait Zoltan. Elle avait prévu qu'il tenterait de la séduire, mais elle ne s'était pas attendue à réagir ainsi.

A son grand soulagement, le serveur apporta les huîtres et le champagne.

— J'espère que vous les aimez, dit Zoltan.

Il servit le champagne, puis prépara des tranches de pain de seigle beurré, laissa tomber deux gouttes de citron sur une huître et la tendit à la jeune femme.

C'était délicieux.

— Etes-vous toujours aussi galant avec les femmes ? demanda-t-elle avant de goûter au savoureux vin pétillant.

— Seulement avec celles qui le méritent et... savent l'apprécier, répondit-il, une lueur taquine dans le regard.

Il souriait, mais Rose ne parvint pas à lui rendre son sourire. Pourquoi acceptait-elle de cet homme ce que jamais elle n'aurait accepté de quiconque ? Ce qu'il disait ou faisait frôlait souvent l'insolence et pourtant elle restait là à l'écouter, lui parler... Pourquoi ?

— A tous les bandits, dit-elle en levant son verre.

— A tous les bandits... sans qui nous ne serions pas ensemble ce soir, ajouta-t-il.

— Dirigerez-vous les travaux à Eminonu ? s'enquit-elle, préférant amener la conversation sur un sujet moins dangereux.

— Malheureusement non. Au printemps, je serai à Cambridge et un chantier m'attend cet été dans le sud de l'Espagne. On m'a proposé de partir pour le Mexique afin de travailler sur des ruines aztèques, mais j'ai refusé ; j'ai décidé de prendre des vacances.

— Ne risquez-vous pas de vous ennuyer ?

— J'espère que non. D'ailleurs, je suis en train d'écrire un livre et cela m'occupera pendant un mois ou deux.

— De quoi traite-t-il ?

— Une étude passionnante et nouvelle pour moi : la civilisation étrusque.

— Le plus mystérieux des peuples, remarqua-t-elle en souriant.

— Oui. Il y a encore beaucoup de choses à découvrir sur eux. Leur religion surtout comporte bien des points obscurs. On suppose qu'ils pratiquaient des sacrifices humains... un peuple cruel et fascinant.

— J'aimerais lire votre livre, bien qu'il ne présage rien de rassurant, tenta-t-elle de plaisanter.

— Je vous le montrerai avec plaisir.

Il plongea les yeux dans les siens.

— Dites-moi, Rose, qu'est-ce qui vous a amenée à l'archéologie ? Généralement, les jolies jeunes femmes ne sont pas attirées par des activités aussi sérieuses et aussi peu confortables.

— Eh bien, je suis l'exception à la règle : depuis l'âge de seize ans, je consacre mes vacances à des chantiers. Je ne peux imaginer ma vie sans l'archéologie.

Elle sourit, songeant à l'été qu'elle avait passé en Irlande. Elle se souvenait du bonheur qu'elle avait ressenti en mettant au jour sa première découverte... Cette joie, elle la retrouvait intacte, chaque fois qu'elle déterrait, touchait un des merveilleux vestiges du passé.

— Et puis j'ai quitté le collège et...

Subitement l'image de Barry s'imposa à elle.

— ... et me voilà, conclut-elle rapidement.

Zoltan l'observait avec attention.

— Vous possédez une qualité essentielle pour être une brillante archéologue : la passion.

— Je manque encore d'expérience, déclara-t-elle, gênée par l'intensité de son regard.

— Igdir était votre premier vrai chantier ?

— Oui.

— Pourquoi avoir choisi de commencer par une mission aussi difficile ?

— Selman Hristaki est très compétent, répondit-elle, de plus en plus mal à l'aise.

— Certes, mais ce n'est pas une raison suffisante. Les archéologues de talent ne manquent pas, et ils ne travaillent pas tous dans des régions aussi isolées. Recherchez-vous la solitude ?

Rose ne put se dérober.

— En partie, oui, admit-elle à contrecœur.

— Un chagrin d'amour ?

— Ça ne vous regarde pas ! lança-t-elle avec une pointe d'agressivité.

— Je comprends, dit-il comme si elle avait répondu à sa question.

— J'avais besoin de réfléchir, poursuivit-elle, tentant ainsi de devancer sa curiosité et de mettre fin à cet

interrogatoire. Cette explication vous suffit-elle ? J'aimerais que nous parlions d'autre chose.

— Si vous y tenez... mais je sais à présent pourquoi vous avez peur des hommes, remarqua-t-il en souriant.

— Je n'ai pas peur des hommes !

— Vraiment ?

Ses yeux brillaient d'une malice exaspérante.

— Je n'ai pas peur, répéta-t-elle. Et je vis très bien seule, je n'ai besoin de personne.

Une fois de plus, elle se trouvait sur la défensive. Zoltan la poussait dans ses derniers retranchements. Combien de temps encore parviendrait-elle à lui tenir tête?

— Ainsi, vous êtes insensible à l'amour ?

— Je n'ai pas dit cela, murmura-t-elle. Je dis seulement que...

Le sourire moqueur de Zoltan l'arrêta net.

— J'ai vécu une expérience malheureuse et je ne tiens pas à en parler, c'est tout.

Elle sentait sa colère monter. Il avait réussi à lui faire avouer ce qu'elle souhaitait cacher, oublier.

— Pourquoi m'avez-vous invitée ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Parce que vous êtes belle, dit-il doucement. Et puis, vous m'intriguez. Avouez que notre rencontre est peu banale... une jeune brebis perdue dans des montagnes sauvages...

— Ne vous moquez pas de moi !

Tout en la fixant, il remplit son verre de champagne et se pencha vers elle, puis, prenant un des lys rouges qui ornaient la table, il l'accrocha à son corsage. Lentement, il disposa les pétales en corolle, sans quitter la jeune femme du regard.

— Faisons une trêve, voulez-vous ?

Elle sentait le contact de ses doigts à travers la soie, et ce simple geste de galanterie ressemblait dangereusement à une caresse, douce, sensuelle. Une trêve ? Oh, non, il ne s'agissait pas de cela ! Zoltan venait bel et bien de lui déclarer la guerre et d'abattre ses premières défenses !

— D'accord pour la trêve, acquiesça-t-elle en s'efforçant de dissimuler son trouble.

A cet instant, des musiciens entrèrent dans le patio et s'installèrent près de la fontaine. Les lumières s'éteignirent presque aussitôt, et la jeune femme sursauta.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-elle.

— Ecoutez et regardez, dit simplement Zoltan.

Le Jardin de Soliman était silencieux à présent. Soudain le son d'un instrument à cordes s'éleva, d'abord à peine audible, puis de plus en plus intense. Peu à peu, le chant mélodieux d'une flûte accompagnée des élans sourds du tar emplit l'atmosphère. Le rythme était profond, régulier... Rose sentait son cœur battre à coups redoublés.

Mal à l'aise, elle regarda Zoltan. Il semblait envoûté, et Rose eut subitement conscience d'être elle aussi victime d'un sortilège. Une langueur insidieuse l'envahissait tandis que le sang dans ses veines suivait le tempo accéléré de cette mélodie ensorcelante. Les musiciens, penchés sur leurs instruments, s'en donnaient à cœur joie. Les sons tournaient, la musique s'emballait jusqu'à atteindre un

crescendo insoutenable. Rose n'en pouvait plus, tout chavirait autour d'elle, elle aurait voulu s'enfuir... mais, soudain, la musique s'arrêta.

Jaillissant de nulle part, dans ce silence stupéfiant, un cercle lumineux apparut au centre du patio. Il révéla la silhouette d'une femme allongée sur le sol. Un murmure d'admiration s'échappa de l'assistance. La musique reprit doucement, lentement...

Le souffle court, Rose chercha de nouveau Zoltan dans la pénombre. Elle saisit la main qu'il lui tendait, quelque peu rassurée...

La silhouette alanguie se mit en mouvement avec une grâce indicible. Elle semblait naître de la terre, telle une fleur sauvage. La femme était presque nue. Son corps généreux évoluait avec une maîtrise incomparable. Son visage sensuel, ses lèvres pleines étirées en un sourire étrange, ses yeux noirs sous les paupières lourdes, incarnaient le mystérieux appel de l'Orient, secret... voluptueux.

Rose croyait rêver, perdue dans un monde où elle ne reconnaissait rien. Elle n'avait conscience que d'une chose : sa main était blottie dans celle de Zoltan et il la caressait lentement.

La danseuse était tout à son art maintenant. Son corps épanoui ondulait, décrivant des courbes invraisemblables. Chaque geste, chacun de ses regards de braise étaient une promesse de délices vertigineuse. Comme la musique allait de plus en plus vite, elle s'abandonna totalement. Les yeux clos, le ventre frémissant, elle tendait les bras comme dans une étreinte.

Rose en fut horrifiée. Ce déchaînement de passion lui semblait indécent, et pourtant elle ne pouvait quitter des

yeux ce spectacle fascinant. Elle aurait voulu... non, elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Elle s'accrocha désespérément à la main de Zoltan, comme si cette vague de passion risquait de l'emporter. Subjugée, elle vit la danseuse s'approcher de leur table. La femme s'arrêta un instant devant Zoltan. Ses hanches et sa taille tournaient en une invitation lente. Elle était si près que Rose sentait son parfum lourd, entêtant... Et tout d'un coup, ce fut fini.

Les arabesques folles de ce corps envoûtant, la musique hypnotique, tout cela s'était évanoui. Les lumières revinrent, un tonnerre d'applaudissements retentit. Puis les conversations reprirent, on entendit de nouveau le bruit de la fontaine...

Dans un état second, Rose s'adossa à sa chaise et poussa un profond soupir sans se rendre compte que Zoltan n'avait pas lâché sa main.

— Rose ? dit-il en lui effleurant la joue. Vous sentez-vous bien ?

— Oui, je suis un peu lasse...

Que lui arrivait-il ? Jamais elle n'avait ressenti cela. La Turquie, l'atmosphère particulière de cet endroit, la présence de Zoltan, tout ressemblait à de la magie. Rose était sous le charme, comme sous l'emprise d'un vin fort ou d'une mystérieuse drogue...

— J'ai peut-être eu tort de vous inviter ici, déclara doucement Zoltan. Buvez, cela vous fera du bien.

Il lui tendit son verre de champagne et elle en but une gorgée. On leur servit des chiche-kebabs et du riz pilaf, mais la jeune femme ne goûta pas la saveur de ces mets délicieux : elle était absente, encore sous le choc de ce qu'elle venait de voir.

— La danse de Saraï vous a-t-elle plu ? demanda son compagnon.

Avait-il compris la raison de son trouble ?

— Pas vraiment. C'est un peu trop démonstratif à mon goût.

— Vous êtes à ce point choquée ?

— Je pense qu'aucune femme ne devrait se montrer ainsi, comme un objet de... de désir, avoua-t-elle en affrontant le regard impassible de Zoltan.

— Vous croyez que c'était le but de Saraï ?

— Il y a un certain art dans sa... performance, admit-elle. Mais à notre époque, les femmes ont acquis le droit au respect, à la dignité. La danse de Saraï était...

— Indécente, compléta-t-il calmement.

Rose devint rouge de confusion et se remit à manger en silence.

— La danse de Saraï peut vous sembler indécente, mais exprime en réalité la sensualité qui existe en chacun de nous.

— C'est dégoûtant ! s'exclama Rose, révoltée. Cette femme s'exhibait comme si...

Elle s'interrompit brusquement.

— Comme si ?

Elle le fusilla du regard, mais garda le silence.

— Comme si elle faisait l'amour ? insista-t-il.

— Oui.

— Toutes les danses ne sont-elles pas l'évocation poétique de l'acte d'amour, ma chère Rose ?

— Mais dans ce cas précis, Saraï représentait la femme asservie au désir de l'homme. L'homme et la femme ne sont-ils pas égaux ?

— Pas toujours. L'homme, dans ce domaine, doit être indiscutablement le maître.

— Ce que vous dites est dégradant, humiliant ! cria-t-elle presque, hors d'elle.

— L'amour n'a rien de dégradant, Rose. La danse de Saraï n'exprimait pas la servitude, mais la joie d'une femme qui est aimée... vraiment aimée d'un homme.

— Pourtant, cet amour la rend dépendante, rétorqua-t-elle en détournant son regard pour dissimuler le trouble que ces paroles suscitaient en elle.

— Oui. La plus douce des dépendances... l'amour est vital, essentiel. Je crois que lui seul compte vraiment dans une vie humaine.

— Je ne suis pas d'accord. Je pense qu'il existe des choses beaucoup plus importantes, monsieur Stendhal.

— Quoi, par exemple ?

— Une vocation professionnelle, l'art, la peinture, la musique.

— Tout cela n'est rien comparé à l'amour. Les plus grands de ce monde donneraient tout pour obtenir l'amour.

Sans lui, aucune œuvre artistique n'est possible, il est l'essence même de la vie.

— Ce n'est qu'un mot, un mot inventé par l'homme pour piéger la femme et la réduire à sa merci en exigeant

tout d'elle!

La voix de Rose était froide, et l'amertume se lisait dans son regard.

— Qu'exigerait-il, d'après vous ? demanda doucement Zoltan.

— Son corps pour le satisfaire, son adoration pour le flatter, sa soumission pour préserver son confort et finalement, termina-t-elle dans un souffle, sa souffrance pour assouvir sa cruauté.

— Celui qui vous a blessée ne vous a rien épargné...

Il y avait de la compassion dans ses yeux gris, et la jeune femme détourna la tête. Elle ne voulait surtout pas de sa pitié.

— Personne ne me blessera plus jamais, articula-t-elle à voix basse.

— Vous refusez d'accorder votre confiance à un autre homme, mais parviendrez-vous à vivre sans amour ?

— Je ne me pose pas ce genre de question.

Levant les yeux vers lui, elle s'aperçut qu'il souriait, d'un sourire gentiment amusé.

— Je ne compte pas vivre sans amour, reprit-elle, mais je choisirai de le vivre comme je l'entends.

Cette fois, Zoltan éclata de rire.

— Qu'y a-t-il de tellement comique ?

— Je me demande quelles conditions vous poserez à votre prochain fiancé, voilà tout.

Il s'adossa à sa chaise comme pour mieux examiner la jeune femme. Ses yeux brillaient, et Rose songea qu'il y

avait quelque chose de diabolique dans le comportement de cet homme. Curieusement, elle le trouva terriblement séduisant à cet instant. « Méfie-toi, se dit-elle, tu es en train de tomber dans le piège. »

— Je tiens à préserver ma liberté, dit-elle en guise de réponse.

— Ah ! La fameuse indépendance de la femme européenne ! Ici, en Turquie, ces notions n'existent pas.

— Les Turcs vivent comme au Moyen Age : leur épouse est leur esclave, elle n'a aucun droit...

— L'amour est un partage, Rose. On ne peut pas aimer quelqu'un si on ne consent pas à lui faire confiance, à abandonner un peu de soi. La liberté dont vous parlez n'est en fait que stérilité, méfiance, solitude. Un jour peut-être comprendrez-vous cela, Rose...

— Je pense que...

Il leva la main en signe d'apaisement et lui adressa son sourire le plus charmeur.

— Ne le dites surtout pas. D'ailleurs, il y a quelqu'un ici qui en sait beaucoup plus que nous sur ce sujet.

Rose se retourna et vit une femme vêtue d'une élégante robe noire s'approcher de leur table. Ses cheveux sombres étaient rassemblés en un superbe chignon. Elle avançait avec une grâce féline, et son visage avait une expression énigmatique que Rose n'eut pas de mal à reconnaître. Elle sursauta presque, mais dut se ressaisir : Zoltan faisait déjà les présentations.

— Rose, je vous présente Saraï Murât. Saraï, voilà Rose Johnson, une amie anglaise...

Saraï serra la main de Rose et embrassa Zoltan sur les joues.

— Enchantée, mademoiselle Johnson. Zoltan ! Je suis si heureuse de te revoir !

Sa voix était chaude, sensuelle.

— Enchantée, dit brièvement Rose.

— Te joindras-tu à nous pour le café ? proposa Zoltan en ignorant délibérément le regard de reproche que lui lançait sa compagne.

— Volontiers.

Elle sourit tandis qu'il lui présentait poliment une chaise, puis ses yeux de velours noir se posèrent sur Rose.

— Avez-vous apprécié le spectacle, mademoiselle Johnson ?

— Beaucoup, affirma la jeune femme sur un ton qui suggérait le contraire.

Mais Saraï fit mine de ne rien remarquer.

— J'en suis heureuse, dit-elle simplement. Les musiciens étaient bons, ce soir.

— Oui, acquiesça Zoltan. J'étais en train d'expliquer à Rose que nulle part ailleurs elle n'entendrait une musique aussi authentique, ni ne verrait une danseuse aussi belle.

— Oh, tu seras toujours aussi galant, Zoltan, le gronda-t-elle gentiment. J'ai toujours du mal à me souvenir que tu es à moitié français. Il est impossible, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Impossible, oui, approuva-t-elle sèchement.

— Ma mère et ma grand-mère étaient danseuses, expliqua Saraï en acceptant le verre de brandy que lui tendait un serveur. Vous voyez, c'est un art qui se lègue de génération en génération.

Elle sourit à Rose. Sa beauté était vraiment irrésistible !

— Et vous, mademoiselle, quel est votre métier ?

— Je suis archéologue. Mais je débute à peine.

— Zoltan et vous avez donc beaucoup de choses en commun ?

— Oui, admit-elle à contrecœur.

Elle n'en dit pas plus, bien décidée à ne pas faire les frais de la conversation. En regardant autour d'elle, elle s'aperçut très vite que leur table était l'objet d'une curiosité non dissimulée de la part des dîneurs. Saraï semblait subjuguier tous les hommes et l'envie se lisait dans les yeux des femmes. Rose songea avec dépit qu'elle devait paraître bien insignifiante à côté de cette beauté orientale si par-laite, si voluptueuse.

— Ma jeune collègue est une fervente adepte de l'indépendance féminine, nota Zoltan sur un ton légèrement moqueur. Elle refuse de se laisser emprisonner dans une relation sentimentale.

— C'est compréhensible, déclara Saraï d'un air grave. Seuls les fous désirent être amoureux.

Elle mima une expression pathétique avant d'ajouter :

— Les blessures du cœur, les passions, la jalousie, les tempêtes de l'amour... par Allah, seule une nature comme la mienne peut supporter tout cela !

— Vraiment ? la taquina Zoltan.

— Bon, je te l'accorde. Disons que je suis la deuxième à franchir la ligne d'arrivée... après toi.

— Tu es incorrigible ! s'exclama-t-il en éclatant de rire. Comment va ce danseur iranien dont tu étais tellement folle la dernière fois ?

— Il m'a trahie, soupira-t-elle. Il rêve entre d'autres bras. Ne faites jamais confiance à un danseur iranien, mademoiselle, dit-elle en tournant vers Rose ses yeux pleins d'une mélancolie un peu trop appuyée pour être sincère. Ah, quel dommage, il avait un corps d'athlète et le visage d'un Adonis.

Rose buvait son brandy en silence, l'air absent.

— Je ne peux pas croire que tu ne lui as pas trouvé un remplaçant ! s'exclama Zoltan.

— Je ne t'en ai pas encore parlé ? répliqua-t-elle avec malice.

— Non. Mais laisse-moi deviner. Un Grec ? Un milliardaire français ?

— Tu n'y es pas. C'est un comte, murmura-t-elle d'un ton mystérieux. Un comte belge. Et il est très riche ! Pas aussi jeune que l'iranien, ni aussi beau...

— Saraï ! la réprimanda gentiment Zoltan.

— Bon. Disons qu'il a le charme de la maturité, qui lui est tout particulier, conclut-elle en se retenant visiblement de rire.

Tout en parlant, elle effleura distraitement le magnifique collier de perles autour de son cou, attirant ainsi l'attention de ses hôtes sur ce bijou précieux. Elle leur lança un regard tellement comique que l'éclat de rire fut général.

— Ces perles sont superbes, remarqua Zoltan en se penchant pour mieux les examiner. Ce comte doit être follement amoureux de toi.

— C'est ce que je pense aussi. Et quand on parle du loup... Je dois vous laisser, mes amis.

Rose jeta un coup d'œil en direction du patio et aperçut un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu très élégamment. Il semblait hésiter et ses yeux étaient fixés avec admiration sur Saraï.

Avec une grâce exquise, la danseuse se leva de table.

— J'espère que nous nous reverrons, mademoiselle Johnson, dit-elle en souriant. Et méfiez-vous de ce Hongrois charmeur qui vous accompagne !

Elle se pencha pour embrasser Zoltan et lui chuchota à l'oreille :

— Au revoir, mon ange gardien.

Puis elle alla rejoindre son amant qui ne cherchait pas à dissimuler son adoration...

Zoltan observa la scène avec une expression à la fois ravie et attendrie.

— Parfois, je pense que Saraï a découvert le secret de l'éternelle jeunesse, dit-il en secouant la tête.

— Pourquoi vous a-t-elle appelé mon « ange gardien » ? demanda Rose, intriguée.

— Oh, c'est une complicité entre elle et moi. Un jour, je me suis occupé d'elle alors qu'elle était malade.

Visiblement, il ne souhaitait pas en dire plus.

— Parlez-moi de Saraï, insista Rose. Quand vous êtes-vous occupé d'elle ? Cette maladie était-elle grave ?

— Vous croyez que Saraï et moi avons eu une aventure ensemble, n'est-ce pas ?

— Elle est très séduisante, déclara-t-elle avec franchise. De quoi souffrait-elle ?

— Eh bien, malgré les apparences, la vie de Saraï n'a pas toujours été très gaie. Il y a trois ans, elle est même passée par une grave dépression nerveuse. Elle buvait énormément, perdant le contrôle de ses actes et faisait tout pour se détruire. Un homme était à l'origine de son désespoir. Saraï se trouvait au bord du suicide quand elle est venue me voir et m'a demandé de l'héberger pour quelque temps.

— Et vous avez accepté ?

— Elle avait besoin d'aide, et n'en trouvait nulle part. Je lui ai donné une chambre, je l'ai mise au lit, lui ai donné à manger et lui ai apporté la tendresse et la compréhension dont elle manquait tant.

— Ce n'est pas facile de s'occuper d'une personne dépressive, déclara Rose, pensive. Mon frère est médecin, et il m'a souvent parlé des difficultés qu'il rencontrait dans ce genre de cas. Je comprends à présent pourquoi Saraï vous regardait de cette manière.

— Comment me regardait-elle ?

— Elle vous dévorait des yeux !

Elle hésita un instant avant de poursuivre :

— Avez-vous eu... une aventure avec elle ?

— Votre question est très indiscreète, mademoiselle Johnson, remarqua-t-il en faisant mine d'être choqué.

Mais son regard brillait d'une lueur d'amusement et de tendresse.

— Non, il n'y a rien eu entre nous. Je l'ai accueillie pour l'aider, pas pour la séduire.

— Mais ensuite ? Après tout, Saraï est une très belle femme, et vous auriez pu être tenté...

— La tentation et le désir sont des choses bien différentes, Rose. Saraï et moi nous sommes connus ici même, il y a quelques années de cela. Notre entente a été presque immédiate et s'est ensuite transformée en une amitié solide. Il serait dommage de laisser l'attirance physique prendre le pas sur cette amitié.

— Vous admettez donc qu'il existe une attirance physique entre vous, dit aussitôt Rose.

— C'est inévitable entre un homme et une femme. Mais il y a un pas à franchir pour que l'attirance se transforme en désir et que ce désir devienne passion. Ce pas, nous ne l'avons pas franchi. Si vous aviez vu Saraï à l'époque où elle est venue chez moi, vous ne me poseriez pas ce genre de question. Elle était l'ombre d'elle-même, et le seul sentiment qu'elle inspirait était la pitié, l'envie de la protéger, de la sauver de cet enfer.

— Et vous y êtes arrivé. Cela relève du miracle !

— C'est vrai, acquiesça-t-il gravement.

Il la contempla un instant, l'air absent, comme perdu dans ses souvenirs, puis brusquement, il sourit.

— Oui, chaque fois que je vois Saraï danser ou que je l'entends rire, je me dis qu'un miracle s'est produit. Elle n'a

plus peur... vous avez dû vous en rendre compte !

Il éclata de rire, et Rose s'étonna une fois de plus de ce brusque changement d'expression.

— Un peu de brandy ? proposa-t-il.

— Non, merci. J'en ai déjà assez bu, décida-t-elle avec sagesse.

Elle devait se méfier du pouvoir que Zoltan exerçait sur elle. Elle ne se lassait pas de l'écouter, de le découvrir peu à peu. Et ce qu'elle découvrait lui plaisait terriblement. Zoltan était différent de tous les hommes qu'elle avait rencontrés. Toujours surprenant et fascinant, il venait de lui dévoiler une qualité rare chez un homme séduisant : la tendresse. Cette dernière révélation était certainement la plus dangereuse. Un danger contre lequel il était bien difficile de se protéger...

« Sauve-toi, Rose », lui murmura une petite voix. Rentre chez toi et oublie cet homme. »

— Il est tard. Je vais retourner à mon hôtel...

— Tard ? s'étonna Zoltan.

Son regard gris brillait irrésistiblement.

— La nuit commence à peine. Mais si vous le désirez, nous pouvons quitter cet endroit.

— Nous ne rentrons pas ? s'inquiéta-t-elle d'une voix faible.

Il eut un sourire plein de promesses.

— Non, Rose, la nuit nous attend.

5.

Le quai était sombre et silencieux quand Rose monta à bord du yacht.

— Mais... où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle une nouvelle fois. Ce bateau vous appartient ?

— Cela vous étonne ?

Ils avaient quitté Le Jardin de Soliman, dépassé le Bosphore et atteint les quais sans que Zoltan consente à donner la moindre indication sur leur destination. Tout le long du parcours, il avait gardé un silence mystérieux. Rose ne parvenait pas à croire qu'ils allaient naviguer à cette heure avancée de la nuit. C'était de la folie ! Mais quand elle entendit le bruit du moteur et vit la berge s'éloigner peu à peu, son cœur se mit à battre à coups redoublés.

— Où allons-nous ? répéta-t-elle en désespoir de cause.

— Prendre un bain, répliqua-t-il simplement.

Il se dirigea vers la cabine de pilotage en ajoutant :

— Le Bosphore n'est pas assez propre pour s'y baigner, alors nous allons sur la mer Noire, près d'Irva.

— Je ne vous crois pas !

— Ce n'est pas très loin, expliqua-t-il tranquillement, nous y serons dans une demi-heure environ.

L'espace de quelques secondes, elle demeura immobile, en se demandant si elle rêvait.

— Vous ne manquez pas d'audace, Zoltan ! s'exclama-t-elle. Je ne veux pas aller à Irva ! Ramenez-moi à terre !

— Pourquoi refusez-vous quelque chose avant même de savoir si vous l'apprécieriez ou non ? Détendez-vous. Ce que je vous propose n'est pas si terrible.

Son calme était exaspérant !

— Je ne veux pas y aller ! répéta-t-elle avec force.

Elle sentait la panique monter en elle et était incapable de la contrôler.

— Cette situation est intolérable ! Vous vous imaginez vraiment être le maître...

— Souhaitez-vous réellement retourner à Istanbul ? l'interrompit-il en la scrutant comme s'il voulait mesurer le degré de ses émotions.

— Je souhaite au moins que vous me demandiez mon avis, déclara-t-elle avec amertume. Je ne suis pas une esclave que l'on emmène contre son gré.

— Je pensais vous faire une agréable surprise.

— Etre en votre compagnie n'est qu'un enchaînement de surprises, rétorqua-t-elle froidement.

Quel malin plaisir prenait-il à provoquer en elle ce stupide affolement ?

— Etes-vous satisfait ? Votre « surprise » a-t-elle produit l'effet désiré sur votre proie ? lança-t-elle d'un air de défi.

— Je ne suis pas aussi cruel que vous semblez le croire. Il ne s'agit pas d'un traquenard, mais d'une simple promenade en bateau.

— Vous mentez, s'obstina-t-elle. Et vous ne songez qu'à dominer !

— Très bien, dit-il en haussant les épaules, réfléchissez et donnez-moi vos ordres : continuer ou rentrer.

Rose s'assit et garda le silence. Ses nerfs étaient tendus à l'extrême.

Si elle disait oui maintenant, cela représenterait une abdication pure et simple. En l'espace de quelques heures, Zoltan avait réussi à la troubler à un point qu'elle n'aurait jamais cru possible. Devant lui, elle perdait toute maîtrise d'elle-même. Zoltan la bouleversait. Il la galvanisait et la paralysait à la fois. Ce qu'elle ressentait était dangereusement proche de l'amour...

Un frisson la parcourut, et elle eut l'impression de se réveiller brutalement d'un rêve. Avait-elle envie d'aller plus loin dans cette aventure insensée ? « Oui, c'est ce que tu désires le plus au monde, s'avoua-t-elle. Mais peux-tu courir le risque d'être blessée une fois de plus ? Souviens-toi de Barry... »

— Vous pensez encore à votre ex-fiancé ?

La voix de Zoltan résonna comme si elle sortait de sa propre conscience.

— Dites-moi, Rose. L'aimez-vous toujours ?

Il la regardait tranquillement.

— Bien sûr que non ! se défendit-elle.

Ces simples mots lui firent mal. C'était la première fois qu'elle rejetait Barry, du moins à haute voix.

— Alors pourquoi vous torturer ainsi avec son souvenir ? Pourquoi entretenir votre souffrance ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle, vaincue.

— Vous êtes tellement occupée à vous apitoyer sur votre sort que vous n'êtes même plus capable d'analyser vos sentiments. Vous demandez qu'on vous laisse tranquille, mais c'est pour mieux vous punir.

— J'ai réfléchi, je veux rentrer. Tout de suite, dit-elle fermement.

— Vous êtes incorrigible, murmura-t-il en lui caressant la joue. Vous semblez si vulnérable quand vous vous mettez en colère. Mais vous ne l'êtes pas réellement ? Pas contre moi, n'est-ce pas ? Vous êtes furieuse contre vous-même parce que la tragédie que vous avez vécue vient de s'achever.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, méfiante.

— Le souvenir de votre fiancé s'est estompé. Il y a longtemps déjà que vous ne souffrez plus vraiment. Ce n'est plus qu'un fantôme. Il suffit que vous souffliez dessus pour qu'il disparaisse, et vous le savez.

Rose regarda l'eau qui brillait sous la lune et se mura dans un silence obstiné. Les minutes passèrent, puis lentement, un sourire, comme un faible acquiescement, se dessina sur ses lèvres.

— Vous marquez un point, murmura-t-elle. Mais cela ne signifie pas que je consens à vous accompagner en pleine mer.

— Je crois tout le contraire, souffla-t-il en se penchant pour lui poser un baiser sur le front.

Les lèvres douces, chaudes, laissèrent une marque brûlante sur sa peau. Une langueur étrange l'envahit. Elle ne protesta pas quand Zoltan s'activa aux commandes et mit le cap vers le large. Il avait raison, comme toujours. Elle n'aimait plus Barry. A présent, elle devait s'ouvrir au bonheur...

Elle sourit intérieurement et sentit, sans le voir, que Zoltan lui aussi souriait.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

— Oui, acquiesça-t-elle, heureuse de pouvoir répondre tout simplement « oui ».

— Bien. A présent, rien ne s'oppose à ce que nous fassions connaissance ?

— J'ai réfléchi, et finalement j'accepte de vous accompagner, dit-elle d'un ton faussement sérieux.

— Quelle audace ! s'exclama-t-il, tendrement moqueur.

— Je me tiendrai sur mes gardes, soyez-en sûr !

Ils atteignirent la mer Noire. Le spectacle était magnifique. Au loin, on apercevait la côte. Il n'y avait aucune lumière, mais la lueur de la lune suffisait à éclairer les rivages argentés...

— Sommes-nous encore loin ? demanda Rose.

— Nous arrivons. Regardez.

Elle rejoignit Zoltan à l'avant du bateau et, ensemble, ils regardèrent la côte s'approcher. Entre deux bras de terre, lovée comme un joyau dans un écrin, une petite baie apparut. Quand ils y pénétrèrent, Rose ne put retenir un soupir de bonheur. Sur la plage se trouvait une maison

entourée de palmiers, une de ces maisons dont on rêve et que l'on ne rencontre jamais. Tout était si beau, si paisible... un vrai paradis !

— Je viens souvent ici en automne, expliqua Zoltan.

— C'est merveilleux.

Le yacht glissait lentement vers le rivage sur une mer lisse et parsemée du reflet des étoiles, comme par des milliers de facettes de diamant.

A quelques mètres du bord, Zoltan jeta l'ancre. Seuls le murmure des flots, le chant de la brise effleurant les feuilles des palmiers, troublaient la douceur de la nuit.

— Regrettez-vous de m'avoir suivi ? s'enquit Zoltan en souriant.

— Non, mais cela ne change rien à mon opinion sur vous et sur vos méthodes.

— Un bain saurait-il calmer votre colère ? proposa-t-il, feignant d'être désolé.

— Je ne sais pas, mais on peut essayer...

Elle s'interrompit brusquement.

— Mais... je n'ai pas de maillot de bain.

— Est-ce vraiment un problème ? Nous sommes seuls, et il fait nuit...

— Mais vous, vous êtes là, et la lune est très claire ! s'exclama-t-elle, choquée de son audace.

— Ce n'est pas la première fois que je verrai un corps de femme, lui fit-il remarquer en souriant.

— Là n'est pas la question ! Il n'est pas question que je me baigne nue !

— Oh, Rose, vous êtes terriblement vieux jeu ! Avez-vous à ce point peur de la vie ?

— Comment ! lança-t-elle, furieuse.

Zoltan se rendit compte de sa gêne et reprit d'un ton plus doux :

— Ce sera comme vous voudrez, Rose, mais si vous comptez vous baigner tout habillée, il faudra bien faire sécher vos vêtements ensuite !

Tout en parlant, il avait ôté sa veste. Rose se détourna et s'éloigna. A cet instant, elle se haïssait, haïssait ses propres réactions. Oui, elle avait peur de la vie, peur des hommes... Si seulement Zoltan savait à quel point il l'attirait ! Mais elle ne pouvait accepter cette attirance, elle avait encore besoin de se défendre, de se protéger. Elle était trop jeune, trop inexpérimentée pour vivre à la manière de Zoltan ou de Saraï.

Soudain elle devina la présence de Zoltan derrière elle. Il posa les mains sur ses épaules d'un geste doux, rassurant.

— Que se passe-t-il de si douloureux dans cette petite tête ? murmura-t-il gentiment.

La jeune femme se raidit.

— Etre avec vous, commença-t-elle d'une voix brisée, est au-dessus de mes forces. Je ne sais pas où je suis, ni où je vais. La seule chose dont je sois sûre, c'est que tôt ou tard je serai perdante.

— Rose...

Lentement, il l'obligea à se retourner. Il était torse nu.

— Il ne s'agit pas d'une guerre. Il suffit d'avoir confiance et d'accepter de vivre. La vie n'est pas faite pour les gens faibles, et l'amour non plus. Vos rêves d'indépendance ne sont que l'expression de vos peurs : ils partent de rien et n'arriveront jamais à rien.». Si un jour un homme vous permet d'entretenir ce genre de rêves dites-vous bien que jamais il ne sera capable de vous aimer comme une femme doit être aimée.

— Taisez-vous !

— Juste un mot encore, insista-t-il. Vous vous imaginez être de glace, mais vous êtes faite de chair et de sang. Un jour, il vous faudra accepter la féminité qui est en vous...

Lentement, il inclina la tête vers elle et prit ses lèvres.

Quand il la lâcha, Rose, stupéfaite, resta immobile. Il s'éloigna et entreprit de se déshabiller entièrement. Encore sous le choc de ce baiser inattendu, elle n'avait plus conscience de rien honnis de la présence magnétique, envoûtante de Zoltan. Elle ne pouvait détacher le regard de son corps superbe. Il ressemblait à un dieu de la mer, fier, puissant, admirablement sculpté.

— Vous venez ? lança-t-il.

Elle perçut une pointe d'ironie dans sa voix. Elle avait dû lui paraître stupide à l'observer ainsi, comme une gamine qui n'a jamais vu d'homme de sa vie !

Elle détourna les yeux et entendit le claquement de l'eau quand il plongeait. Elle regarda de nouveau dans sa direction et l'aperçut, déjà loin du bateau, nageant avec souplesse et assurance.

Après une seconde d'hésitation, elle se décida. Elle ôta ses sandales, fit glisser sa robe et enleva ses sous-

vêtements. La brise sur sa peau la fit frissonner. Elle noua tant bien que mal sa longue chevelure en un chignon de fortune et s'avança lentement jusqu'au bord du yacht.

Prudemment, elle toucha l'eau du bout du pied et le retira vivement : l'eau était plus froide qu'elle ne l'avait imaginé. Réprimant les frissons qui l'assaillaient, elle s'immergea peu à peu et, le premier choc passé, ce fut délicieux. Elle nagea, heureuse de sentir qu'elle se détendait progressivement.

— Zoltan !

Elle le chercha des yeux et finit par le repérer, qui nageait dans sa direction.

— Elle est bonne ! lança-t-il en souriant.

— Très !

Sans même s'en apercevoir, elle alla à sa rencontre, souriante elle aussi. Les cheveux de Zoltan, rejetés en arrière, dégageaient les lignes nettes de son visage.

— Vous êtes belle, Rose, murmura-t-il d'une voix chaude.

Il lui caressa la joue et soudain, comme si un courant profond, invisible, les poussait l'un vers l'autre, Rose se retrouva dans ses bras.

— Rose, douce Rose, souffla-t-il en l'enlaçant plus étroitement. Comme ce nom vous va bien...

Elle ferma les yeux tandis que la bouche de Zoltan lui effleurait la joue, la tempe... les lèvres, en une caresse si subtile qu'elle ferma les paupières pour mieux la goûter.

Rose eut soudain le sentiment tout à la fois exaltant et inquiétant de découvrir un monde nouveau... Au prix d'un

grand effort, elle s'écarta et dit d'un ton qui se voulait détaché :

— Vous êtes passé maître en matière de galanterie, monsieur Stendhal.

La remarque sonnait faux et elle le savait. Zoltan la regarda, d'un regard amusé où brillait une lueur qui lui donna presque le vertige, mais heureusement, il ne fit aucune réflexion et desserra son étreinte.

— Avez-vous amené beaucoup de femmes ici pour les séduire ? ne put-elle s'empêcher de lui demander.

— Je n'ai pas fait vœu de chasteté, Rose, répondit-il d'un ton railleur. J'aime les femmes.

— Et les femmes vous aiment, remarqua-t-elle avec amertume.

— Vraiment ? Et vous ?

Rose regretta d'avoir posé des questions aussi personnelles.

— Une fois de plus, répondit-elle prudemment, vous essayez de tourner la situation à votre avantage.

D'un mouvement rapide et souple, il se rapprocha d'elle et ils se retrouvèrent face à face.

— Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement, Rose. Vous avez abordé le sujet, maintenant, il faut aller jusqu'au bout. Pourquoi vous intéressez-vous tant au nombre de mes conquêtes ?

— Simple curiosité, mentit-elle en essayant d'affronter son regard.

Mais elle ne put soutenir l'éclat de ses yeux gris et baissa la tête.

— Vous me voyez vraiment comme un monstre traquant les femmes et les obligeant à se plier à mes désirs ?

— Je n'ai pas dit cela, commença-t-elle pour se laisser le temps de réfléchir. Je... je pense que nombre de femmes doivent être sensibles à votre personnalité et à votre charme...

Il s'approcha encore plus près et lui souleva le menton, la forçant à le regarder. Ses yeux la transpercèrent comme une flamme brûlante, dévastatrice. Elle avait l'impression qu'il lisait en elle, découvrant ses plus intimes secrets, la dépouillant de son âme.

— Et vous, vous damneriez un ange, murmura-t-il. Vous êtes belle, Rose, aussi pure que l'aube naissante...

Elle sentit la main glisser le long de son dos, de sa taille, et les battements de son cœur s'accéléchèrent.

— Vos yeux sont de velours, votre peau est aussi douce que de la soie... Je vous désire, Rose...

Il captura sa bouche en un baiser lent et profond. Rose, protégeant ses dernières défenses, demeura d'abord immobile, passive. Et puis, une étincelle brûlante de désir jaillit tout au fond d'elle-même, grandit, la consuma. Avant même de s'en apercevoir, elle lui rendit son baiser et noua ses bras autour du cou de Zoltan.

Effrayée par ses propres sensations, elle tenta faiblement de se dégager.

— Non, implora-t-elle.

Mais Zoltan refusa de l'entendre, et son étreinte se fit impérieuse, presque violente.

Progressivement, le baiser de Zoltan se transforma ; d'agressif il devint doux et persuasif. Ses mains glissèrent de sa taille à ses reins tandis que sa bouche effleurait la sienne, glissait sur sa joue, au creux du cou... Elle l'appela dans un murmure et ne reconnut pas sa propre voix. Elle se sentait légère, émerveillée, fluide... Zoltan la retenait toujours, mais elle ne songeait plus à s'échapper... Elle ne voulait plus résister. La capitulation était trop douce, elle voulait à présent prolonger ce moment à l'infini, laisser se dérouler la spirale du désir, s'abandonner tout entière à la découverte...

Perdue dans son rêve, elle entendit Zoltan pousser un soupir étouffé. Il s'écarta légèrement et un grand froid la saisit. Elle battit des paupières, leva les yeux vers lui, encore grisée de plaisir... puis brusquement, elle revint à la réalité.

Ils avaient dérivé et se trouvaient presque sur la plage. Pour Rose, le choc fut brutal, déchirant. Qu'avait-elle fait ? Comment avait-elle pu ? Elle se mit à trembler, comme sous l'emprise d'une violente fièvre.

— Mon Dieu, Rose, que se passe-t-il ? s'inquiéta Zoltan.

— J'ai froid, dit-elle faiblement.

— Venez. Il y a du raki à la maison et nous pourrons faire du feu.

— Et nos vêtements...? protesta-t-elle encore.

— Ne vous inquiétez pas, vous trouverez tout ce qu'il faut à l'intérieur, la rassura-t-il en souriant.

Le contact du sable et la douceur de l'air la réconfortèrent. Zoltan marchait à côté d'elle et elle ne put

s'empêcher de l'observer à la dérobée. Il était superbe sous les rayons de lune, d'une beauté sauvage, indomptée.

Il surprit son regard et sourit d'un air taquin.

— Vous apprenez vite. Il y a une heure à peine, vous n'auriez pas osé me détailler ainsi.

Tout en parlant, il parcourait des yeux le corps nu de la jeune femme.

— J'étais loin de la vérité en disant que vous êtes belle, Rose, reprit-il d'une voix pleine d'admiration. Votre charme dépasse tout ce que j'avais pu imaginer. Et vous êtes ravissante quand vous rougissez...

— Vous me trouvez ridicule, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il lui offrit sa main pour l'aider à gravir les marches du perron.

— Rose, vous me choquez ! s'exclama-t-il en riant. Non, je vous trouve... délicieusement naïve !

Un peu plus tard, Rose sortait de la luxueuse salle de bains, les cheveux coiffés, et enveloppée dans un peignoir en éponge trois fois trop grand pour elle. Elle se dirigea vers le salon et découvrit la pièce avec émerveillement. Le sol en marbre était recouvert de tapis somptueux. Quelques meubles anciens — des splendeurs ! — ajoutaient à l'impression de luxueuse sobriété qui se dégageait de la maison.

Zoltan n'avait pas allumé les lampes, mais la clarté de la lune et la lueur du feu dispensaient une lumière douce, dorée, propice à la détente.

Rose s'installa dans un fauteuil, près de l'âtre, et pendant que Zoltan posait le pare-feu devant l'âtre, elle jeta un coup d'œil vers les baies vitrées. Au loin, elle apercevait le yacht se détachant comme un îlot blanc sur la masse sombre de la mer. Le spectacle était féerique...

— Vous vous plaisez ici ? lui demanda Zoltan avec douceur.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Votre fortune semble considérable, ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

— Certains caprices sont à ma portée, déclara-t-il en souriant.

Rose répondit à son sourire. Il était si séduisant que parfois, elle avait envie de tout accepter de lui, avec sérénité et douceur. Parfois elle oubliait presque ce qui se cachait derrière ces yeux gris tellement irrésistibles : une nature impétueuse, volontaire... dangereuse pour une jeune femme aussi inexpérimentée qu'elle.

Le feu crépitait à présent, diffusant une agréable chaleur. Zoltan se leva et alla chercher une bouteille et deux verres.

— Raki ? proposa-t-il.

Rose acquiesça, et il versa un peu de liqueur dans chaque verre. Il lui en tendit un et leva le sien.

— A vous, Rose !

Elle trinqua, puis but une gorgée du délicieux alcool anisé. Une agréable sensation l'envahit et elle s'installa plus confortablement dans le fauteuil en poussant un soupir de satisfaction.

Zoltan se dirigea vers la baie vitrée. Il resta un moment silencieux, à contempler la nuit.

— Etait-ce votre première expérience de ce genre ? demanda-t-il soudain.

Rose, prise au dépourvu, ne put réprimer un frisson.

— Oui, avoua-t-elle enfin dans un murmure.

— Je m'en doutais.

— Vraiment ? Ai-je été aussi maladroite que cela ? lança-t-elle avec une pointe d'amertume.

Il haussa les épaules.

— Maladroite ? répéta-t-il. Oh, non. Pas plus qu'un rossignol essayant ses premières notes. Ici, on raconte que la lune est une lampe autour de laquelle se réunissent les rossignols, pour apprendre la musique.

Il lui fit face et lui adressa un bref sourire avant de boire une gorgée de raki.

— A dire vrai, reprit-il, je vous trouve fascinante, Rose. Vous m'intriguez.

— Moi ! s'exclama-t-elle, ébahie. Pourtant vous avez dû rencontrer de très belles femmes dans votre vie.

Il hocha lentement la tête.

— Je vous trouve fascinante tout simplement pour ce que vous êtes. Est-ce si extraordinaire que cela ?

Il la regardait et elle crut discerner de la tendresse dans ses yeux. Et si Zoltan disait vrai ? Oh, elle désirait tellement le croire !

— Depuis que je vous ai vue, reprit-il doucement, ce jour-là, dans la grotte, je n'ai cessé de penser à vous. L'image de votre beauté me poursuivait partout.

— Vous ne m’avez même pas reconnue quand je me suis introduite chez vous !

— Vous étiez différente de la jeune femme traquée et perdue que j’avais rencontrée deux semaines auparavant.

Pensivement, il but une gorgée de raki.

— Cette mission a été une rude épreuve. Dans les moments les plus durs, je me remémorais votre visage et tout me semblait moins cruel. Vous me réconfortiez quand j’avais froid ou peur, vous me sauviez quand j’étais en danger...

Il s’interrompit et lui adressa un bref sourire.

— Combien de fois ai-je regretté de vous avoir menti, de vous avoir laissée partir sans tout vous expliquer ! Vous aviez certainement une piètre opinion de moi...

— J’avoue que je ne vous portais pas dans mon cœur.

Ses yeux brillaient de malice, à présent. Elle se sentit tout à fait détendue.

— J’ai dû vous paraître aussi délicat que l’homme de Cro-Magnon ! plaisanta-t-il.

— Vous n’avez rien d’un homme de l’époque préhistorique, affirma-t-elle en riant. En fait, je crois bien n’avoir jamais rencontré quelqu’un d’aussi complexe, d’aussi sophistiqué que vous.

Elle appuya la tête sur le dossier du fauteuil, et poursuivit, comme si elle se parlait à elle-même :

— Comment un Français en est-il arrivé à tomber amoureux d’une Hongroise ?

L’instant de surprise passé, Zoltan sourit, puis une ombre de tristesse passa dans ses yeux.

— Pendant la guerre, ma mère et sa famille s'étaient réfugiées à Londres, pour échapper à l'invasion allemande. Son père avait été tué, en tant que résistant. Après la guerre, elle a eu l'occasion de se rendre à Paris pour un week-end, avec des amis. Mon père l'a aperçue, à la fenêtre d'un train en gare du Nord, il est monté dans le train... et voilà.

— Comme c'est romantique ! s'exclama Rose, émerveillée.

— Ils ne se comprenaient pas, leur pays, leur langue les séparaient, mais ils sont tout de suite tombés amoureux l'un de l'autre. Ils se sont mariés une semaine après, et je suis né un an plus tard, en Normandie. Ma sœur est arrivée deux ans après.

— Vous avez une sœur ?

— Elle mène à Paris une vie heureuse, entourée de son mari et de ses enfants.

— Et vos parents ?

— Ma mère est morte quand j'étais enfant.

Ses yeux s'adoucirent, comme empreints d'une tristesse lointaine, atténuée par le temps.

— Mon père a disparu dans un naufrage, il y a deux ans de cela. Il est mort comme il le souhaitait : en mer. Depuis le décès de sa femme, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Bien sûr, il s'occupait de nous, mais au fond il ne désirait qu'une chose : la rejoindre.

Pensive, Rose but une gorgée de *raki*. Zoltan venait de lui révéler une part de lui-même, peut-être la plus importante. Il s'était confié à elle ! Il avait parlé tendrement, avec les mots du cœur... Et l'attirance qu'elle éprouvait pour lui s'en trouvait redoublée, justifiée.

— Le jour va bientôt se lever, déclara-t-il en s'asseyant dans un fauteuil, tout près d'elle. J'ai invité quelques amis à déjeuner, demain. Saraï sera là, et aussi Andréas Jacobi, un de mes collaborateurs. Viendrez-vous ?

— Oui, répondit-elle sans hésiter. Parlez-moi de votre enfance.

— Mon enfance ? Eh bien, je me battais avec ma sœur, je grimpais aux arbres, j'avais un chien... quoi d'autre ?

— Etiez-vous heureux ?

— Absolument heureux... jusqu'à la mort de ma mère.

Il changea volontairement de sujet.

— Et vous ? Etiez-vous une adorable petite fille avec de longues tresses ?

— Et des genoux égratignés ? compléta-t-elle. Oui, j'étais une enfant heureuse. Je suivais mon frère comme son ombre : il était plus grand que moi et je voulais participer au monde des « grands ». Je crois que je l'exaspérais un peu, surtout quand il était avec ses amis, conclut-elle en riant.

— Et après la mort de vos parents ? s'enquit-il doucement.

— Rien n'a plus été pareil. C'était comme la fin du monde, souffla-t-elle.

Pendant la conversation, elle s'était laissée glisser sur le sol et avait posé la tête sur les genoux de Zoltan. D lui caressa doucement les cheveux, et Rose ferma les yeux pour mieux savourer la douceur de ce contact.

— Freddy fut ensuite l'être le plus important de mon existence. Jusqu'à ce qu'il parte pour Chicago... et que je rencontre Barry.

— Barry ?

— Il était blond et très beau, murmura-t-elle. Avec lui, j'ai cru retrouver la joie de vivre. Nous nous sommes fiancés, nous devons nous marier...

— Et alors ? l'interrompit-il d'une voix sèche.

— Alors, il est tombé amoureux d'une Américaine, rencontrée chez des amis. Au début je ne parvenais pas à y croire. Et puis, il a bien fallu me rendre à l'évidence : mon bonheur venait de s'écrouler, comme un château de cartes...

Dans le silence soudain très lourd, Rose perçut l'extrême tension de Zoltan. Surprise, elle leva les yeux vers lui.

— Je n'aime pas vous imaginer dans les bras d'un autre, répondit-il à sa question informulée.

— C'était il y a longtemps, dit-elle d'un ton apaisant. Il n'y a plus aucun homme dans ma vie.

— Faux !

Il se pencha et prit ses lèvres, dans un baiser sauvage, possessif.

— Vous êtes avec moi.

Rose noua les bras autour de son cou, et il la souleva pour l'attirer sur ses genoux.

— Zoltan...

— Chut ! murmura-t-il, comme s'il parlait à une enfant en train de s'endormir.

Il la tenait étroitement enlacée contre lui. Son peignoir s'était entrouvert, et Rose sentait la peau de son torse contre sa joue... une peau douce, chaude. Instinctivement, elle glissa une main sur sa poitrine et leva son visage vers le sien, lui offrant ses lèvres.

Il l'embrassa de nouveau, mais cette fois ce fut un baiser tendre, d'une extrême lenteur. Le cœur de la jeune femme battait à se rompre. Son corps était envahi de sensations délicieuses... Quand Zoltan abandonna ses lèvres, elle resta contre lui, un long moment, silencieuse et comblée. Elle aurait voulu que cela dure une éternité...

— Nous avons un visiteur, murmura-t-il. Regardez.

Elle tourna la tête et vit par la baie vitrée les couleurs rosées annonciatrices de l'aube. Une lumière diffuse, comme une brume dorée, se répandait dans la pièce, imprimant à l'atmosphère quelque chose de magique... d'irréel.

Rose vivait l'instant le plus précieux de sa vie, elle le savait. Aussi sûrement que le soleil allait se lever sur la mer, Rose savait qu'elle venait de tomber amoureuse de Zoltan...

6.

« Le coup de foudre ». Cette expression lui avait toujours paru insensée, mais maintenant, elle en comprenait la portée. Oui, ce qu'elle ressentait ressemblait bien à l'effet de la foudre. Une flamme se consumait en elle, la consumait tout entière et donnait à ses yeux un éclat nouveau, l'éclat du bonheur. Assise à sa coiffeuse, Rose s'émerveillait de sa métamorphose... vingt-quatre heures ! Elle allait devoir attendre vingt-quatre heures avant de retrouver Zoltan, qui l'avait raccompagnée le matin même à l'hôtel. Pourquoi ne pas en profiter pour continuer sa visite d'Istanbul ?

De nombreux touristes visitaient la ville par cette belle journée d'automne. Des gens qui étaient de passage, qui repartiraient. Et elle ? Était-elle de passage ? Que devait-elle faire ? Prendre le premier avion pour n'importe quelle direction, et disparaître, tout simplement ?

« Oh, Rose, pourquoi es-tu si lâche ? » se réprimanda-t-elle. « Parce que Zoltan est trop fort, répondit une petite voix intérieure. Il peut tout obtenir de moi, il peut me détruire, m'abandonner... » Elle secoua la tête pour chasser ces pensées.

« Au diable tes peurs ! Au diable les promesses que tu t'étais faites ! » décida-t-elle fermement. Elle ne voulait pas renoncer, pas maintenant. Elle avait vu trop de choses dans les yeux de Zoltan, dans son sourire. Bien sûr, il était difficile de croire qu'un tel homme — archéologue de renom, brillant écrivain, ayant un succès certain auprès des femmes — s'intéresse à une jeune fille comme elle.

Pourtant, elle souhaitait désespérément y croire ! Il la désirait, elle en était certaine. Peut-être qu'un jour ce désir se transformerait en un sentiment plus profond, plus... Oui, il fallait que ce soit ainsi car ce qu'elle ressentait représentait plus que du désir ! Beaucoup plus...

L'apéritif, servi dans le parc somptueux qui entourait la maison, permit à Zoltan de se comporter en hôte parfait. Rose, un peu nerveuse en arrivant, s'était très vite détendue. Elle avait retrouvé avec plaisir Saraï accompagnée de son amant — toujours éperdu d'adoration —, et fait la connaissance d'Andréas, un archéologue américain qui travaillait à l'université d'Istanbul. D'emblée, elle l'avait trouvé sympathique...

Lorsque vint le moment de passer à table, Zoltan invita ses amis à le suivre dans la salle à manger. Le déjeuner était composé de mets typiquement turcs, tous délicieux et délicatement présentés. Zoltan plaça les convives, et Rose se trouva en face de lui, à l'une des extrémités de la longue table. Elle avait l'impression qu'il lui confiait ainsi le rôle d'hôtesse et se sentait à la fois honorée et anxieuse. Serait-elle à la hauteur de cette tâche ?

Le repas se déroula dans une ambiance amicale et joyeuse, chacun, sur les conseils de Zoltan, ayant à cœur de déguster les succulentes spécialités d'Elia, le cuisinier. Quand les desserts doux et sucrés furent servis, accompagnés de café turc, fort et brûlant, Xavier, l'amant de Saraï, évoqua un « projet » auquel Zoltan était associé.

— De quoi s'agit-il ? interrogea Rose.

— Certaines universités turques et américaines se sont associées pour présenter une exposition archéologique à New York, expliqua-t-il. Pour mon malheur, je suis chargé de tout organiser, en ce qui concerne la Turquie.

— N'êtes-vous pas heureux qu'on vous ait désigné ? s'étonna-t-elle. C'est pourtant un grand honneur de travailler à un projet de cette importance.

— Comme tous les « grands honneurs », répliqua-t-il en souriant, celui-ci prend souvent l'aspect d'une punition. Il y a tant à faire ! Je ne sais pas comment je m'en serais sorti sans l'aide d'Andréas.

— Vous exagérez ! protesta celui-ci d'une voix mal assurée.

Il paraissait tellement gêné par le compliment de Zoltan, que Rose ne put s'empêcher, une fois de plus, d'éprouver de la sympathie pour lui.

— J'ai seulement le mérite de savoir envelopper les objets de grande valeur, avant l'exportation, expliqua-t-il.

— De quel genre d'objets s'agit-il ? s'enquit la jeune femme.

— Des statues d'Assyrie, une magnifique collection d'armes en bronze, des bijoux... mais, selon moi, les vases sumériens sont le plus bel atout de cette exposition. L'inconvénient est qu'ils sont terriblement fragiles. Nous ne prendrons jamais assez de précautions... le chemin est long jusqu'à New York.

— Où se trouvent tous ces trésors, pour l'instant ? demanda Xavier.

— A l'abri, intervint laconiquement Zoltan.

— Juste sous vos pieds, indiqua Andréas aussitôt après, sans voir le regard de reproche que lui lançait Zoltan.

Xavier inspecta le tapis, sans comprendre. Devant son air incrédule, Andréas éclata de rire et poursuivit ses explications :

— Nous cherchions un lieu sûr pour entreposer ces objets. L'idée m'est alors venue d'utiliser la cave de notre hôte. Comme beaucoup de maisons turques, celle-ci possède un sous-sol assez vaste. Nous l'avons inspecté, il était propre, peu humide et difficilement accessible, bref, l'endroit idéal.

— Ainsi, nous marchons sur une mine d'or, remarqua Saraï.

— Pas exactement, objecta Zoltan d'un ton sec. Ces objets n'ont pas à proprement parler de valeur marchande. Ce sont des trésors uniquement d'un point de vue archéologique... des trésors inestimables.

— Il a raison, renchérit Andréas. Quelques-unes des plus fabuleuses découvertes de ces dernières années se trouvent réunies ici même. Je pourrais peut-être vous les montrer...

— Il n'en est pas question, dit Zoltan.

— Oh, s'il vous plaît, Zoltan, supplia Saraï, je serais si heureuse de les admirer !

— Ne soyez pas si intransigent, insista Andréas. Il n'y a rien à craindre, nous sommes entre amis.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, rétorqua Zoltan d'une voix calme, mais ferme.

— J'aimerais beaucoup les voir, moi aussi, intervint Rose. Après tout, à Igdir j'ai...

— J'ai dit que ce n'était pas possible, coupa-t-il.

Il souriait, mais ses paroles avaient retenti comme un avertissement. Il fixa la jeune femme droit dans les yeux, et celle-ci, qui s'était levée, jugea plus prudent de se rasseoir.

Un silence pesant s'installa.

— Ces objets sont très précieux, poursuivit-il avec plus d'amabilité. J'en suis personnellement responsable et je ne veux prendre aucun risque.

— Bien sûr, bien sûr, acquiesça Xavier d'un ton conciliant. Nous comprenons.

L'atmosphère se détendit un peu et les sourires réapparurent sur les visages.

— Eh bien, proposa Zoltan, si nous cessions de parler travail et allions déguster un autre café au salon ? Peut-être Saraï acceptera-t-elle de nous dire la bonne aventure ?

— Vous lisez l'avenir ? demanda Rose à la danseuse, tandis que tous se levaient.

— Oui, je sais tirer le tarot. Mais, évidemment, ce que je prédis n'a rien de sérieux, affirma-t-elle d'un air moqueur.

— Je ne suis pas d'accord, intervint Zoltan. Saraï a parfois vu juste. J'en suis témoin.

— Qui sait ? Peut-être ai-je des dons de magicienne ?

Visiblement, la remarque de son ami l'avait flattée. Zoltan ouvrit le tiroir d'un buffet et en sortit un jeu qu'il lui tendit. Elle battit les cartes, coupa, puis regarda les convives d'un air interrogateur.

— Qui veut connaître son destin ? lança-t-elle. Vous, Andréas ?

— Non, merci. Je préfère ne pas savoir.

— Vous, mon cher ? proposa-t-elle en s'adressant à Xavier.

— Grands dieux, non ! Je suis trop superstitieux pour jouer à ces jeux-là !

— A vous, Zoltan, je ne le propose pas, déclara-t-elle, les yeux pétillants de malice. Le démon qui est en vous prendrait un malin plaisir à brouiller les cartes. Il ne reste que vous, conclut-elle en se tournant vers Rose.

— Ce sera avec plaisir, dit Rose en venant s'asseoir en face d'elle. Que dois-je faire ?

Tandis qu'elle disposait les cartes sur la table, selon les instructions de Saraï, Rose sentit que Zoltan l'observait en souriant — sourire énigmatique et charmeur qui n'appartenait qu'à lui et qu'il n'adressait qu'à elle, comme un message secret.

— Maintenant, chère Rose, demanda Saraï quand les cartes furent disposées, voulez-vous que je vous parie de votre passé, ou que je vous prédise l'avenir ?

— Je n'ai rien à apprendre de mon passé. Je choisis l'avenir, décida-t-elle.

— Très bien.

Saraï avait pris un ton et une attitude solennels, contrastant énormément avec son comportement habituel. Rose ne put réprimer un frisson. Et si Saraï possédait réellement des dons de magicienne ?

— Choisissez une carte, murmura-t-elle.

Rose hésita, puis elle tira lentement une carte du paquet, sans quitter Zoltan des yeux.

— Retournez-la.

Attentifs, les autres invités suivaient la scène en silence.

— La lune, annonça-t-elle calmement.

Elle considéra la carte un moment, sans rien dire.

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea Rose avec anxiété.

— C'est une étrange carte, répondit Saraï. Elle annonce parfois des choses sans les préciser.

— Soyez plus claire, ordonna Zoltan.

Saraï soupira.

— Déception, mensonge, malhonnêteté, énuméra-t-elle d'un ton monocorde. Une mauvaise phase vient de débuter dans votre vie, une phase dangereuse. Quelqu'un prétend être ce qu'il n'est pas. Cette personne vous trahira, vous détruira en vous entraînant dans un piège. Vous courez un grand péril.

— Un péril ? répéta Rose d'une voix sans timbre. Quel genre de péril ?

— Cette personne malfaisante est peut-être encore inconnue de vous. Les cartes disent seulement qu'il faut vous méfier des apparences, conclut-elle en plongeant son regard sombre dans celui de la jeune femme.

Rose frémit comme sous l'effet d'un froid glacial. Ses mains tremblaient légèrement, et Saraï s'en aperçut.

— Je n'ai réussi qu'à vous effrayer ! s'exclama-t-elle d'un air de profond regret. Quelle sottise je fais ! Oubliez tout cela, Rose. Ce n'est qu'un jeu.

— Une personne malfaisante, murmura Andréas. Qui cela peut-il être ?

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas insister, intervint Zoltan en souriant gentiment à Rose.

Il tentait de la rassurer et la jeune femme, reconnaissante, lui rendit son sourire. Mais son malaise ne se dissipa pas pour autant. Elle ressentait quelque chose d'indéfinissable, une espèce de pressentiment.

Bientôt, la conversation roula sur d'autres sujets et Rose commença à se détendre. Cependant, elle remarqua à un moment dans les yeux d'Andréas une étrange lueur d'inquiétude, et ce simple fait réussit à ranimer toutes ses craintes.

Plus tard, elle sortit sous la véranda. Un peu d'air lui ferait certainement du bien. Soudain, elle s'aperçut qu'Andréas l'avait suivie. Il s'approcha d'elle et s'accouda à la balustrade.

— J'aime l'automne, déclara-t-il doucement. C'est une saison paisible.

Rose acquiesça. Le jeune homme parut hésiter, lança un regard en direction du salon où Zoltan et Saraï discutaient, puis il se retourna.

— Rose..., commença-t-il d'une voix mal assurée. J'aurais voulu vous parler de quelque chose.

— Mais je vous en prie, dit-elle aimablement.

— Je crois que vous n'appréciez pas ce que j'ai à vous dire, tergiversa-t-il encore. Je ne devrais pas me mêler

de ce qui ne me regarde pas...

Il avait l'air à la fois terriblement gêné et mû par une farouche détermination. Qu'avait-il donc de si grave à révéler ? Rose sentit son cœur battre plus fort dans sa poitrine.

— De quoi s'agit-il ?

Andréas poussa un profond soupir.

— Eh bien, quand Saraï vous a tiré les cartes, tout à l'heure, j'ai pensé que... il fallait que je vous prévienne, au risque de perdre votre sympathie. Vous êtes si douce, si innocente... Je ne veux pas qu'on vous fasse du mal.

— Qui pourrait me faire du mal ? demanda-t-elle en l'interrogeant du regard. Zoltan ?

— Oui, souffla-t-il, visiblement désolé. Je connais Zoltan. C'est un brillant archéologue, un grand écrivain. C'est un honneur pour moi de travailler en collaboration avec lui...

— Mais ? coupa-t-elle en essayant de refréner la colère qui montait en elle.

— Il a beaucoup plus d'expérience que vous... dans le domaine de l'amour. Beaucoup trop...

— Je comprends, dit-elle à voix basse.

Il y avait de la compassion dans les yeux d'Andréas.

— Zoltan est très attirant, poursuivit-il. Les femmes le trouvent irrésistible... et lui, s'amuse de leurs sentiments, en parfait don Juan.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela ? interrogea-t-elle avec froideur.

— Parce que je vous ai vue le regarder. Je sais que vous tenez à lui et que vous courez à votre perte.

La jeune femme détourna la tête.

— Il n'est pas ce qu'il paraît être, Rose. Croyez-moi, il peut être très dangereux.

Il parlait avec gentillesse et Rose percevait la sincérité de ses paroles. Elle s'appuya sur la balustrade et ferma les yeux, tentant désespérément de refouler l'amertume et l'angoisse qui l'étreignaient. En toute bonne foi, Andréas venait de briser les fondations de son bonheur, et son cœur n'était que tristesse et désolation.

Pourquoi ne lui disait-elle pas qu'il se trompait, que ce qu'il racontait n'avait aucun sens ? Pourquoi était-elle restée là à l'écouter au lieu de lui tourner le dos et de partir ? A cause de son évidente sincérité ? Ou parce que ses paroles faisaient irrésistiblement écho à ses propres doutes ? Oui, depuis qu'elle connaissait Zoltan, elle s'était souvent demandé s'il était digne de confiance. Le cœur serré, elle se rappela leur première rencontre dans les montagnes d'Agri, là où tout avait commencé... avec tant de violence.

Andréas posa doucement la main sur son bras.

— Je suis désolé, Rose. Peut-être ai-je été un peu brusque.

— Ne soyez pas désolé. Je suppose que vous aviez de bonnes raisons pour agir ainsi.

— Je tenais seulement à vous mettre en garde...

— Me mettre en garde contre quoi ? se révolta-t-elle.

Elle s'obstinait désespérément à repousser les insinuations d'Andréas, à les nier.

— Quel est donc ce danger qui me menace ? demanda-t-elle, comme si elle le défiait de répondre.

— Professionnellement, Zoltan est un archéologue reconnu et respecté. Dans sa vie privée, en revanche, il ne mérite pas la moindre confiance. Il ne sait pas aimer. Il prend ce qu'il désire, s'en sert et l'abandonne, sans aucun scrupule. Pour lui, la séduction est un jeu. Un jeu facile et cruel... Combien de jeunes filles ont eu le cœur brisé par...

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle, submergée par le désespoir.

Elle ferma les yeux et se boucha les oreilles.

— Je vous en prie, taisez-vous!

Le cœur battant, elle resta un moment ainsi, fermée à tout, tentant en vain de refouler sa douleur. Puis, lentement, elle ouvrit les yeux, laissa retomber ses mains et regarda Andréas.

— Excusez-moi.

Elle avait à peine articulé ces mots que Zoltan les rejoignait dans la véranda.

— Des confidences ? interrogea-t-il en s'approchant de Rose et en lui prenant le bras.

— Nous admirions le jardin...

Elle ne put réprimer un frisson quand elle croisa son regard. Non, ce n'était pas possible ! Andréas se trompait. Zoltan ne *pouvait* pas être cruel ! Elle désirait de toutes ses forces lui faire confiance.

Elle défia Andréas des yeux et se serra contre Zoltan, comme une enfant apeurée.

— Mais vous tremblez ! remarqua-t-il. Etes-vous malade ?

— J'ai un peu froid, souffla-t-elle d'une voix faible.

— Rentrons. Elia va allumer un feu, vous vous installerez devant la cheminée.

Il se retourna vers Andréas.

— Je vais raccompagner Saraï et Xavier. Andréas, voulez-vous que je vous dépose en même temps ?

— Ce sera parfait, accepta le jeune homme.

Il jeta un coup d'œil hésitant sur Rose, lui adressa un sourire plein de compassion, puis hocha la tête.

Le feu crépitait à présent, et le salon s'emplissait d'une douce chaleur. Rose, installée devant la cheminée, commençait à se sentir mieux.

Les invités s'apprêtèrent à partir et vinrent lui dire au revoir. Quand ils furent sortis, Zoltan s'approcha de la jeune femme.

— Tout va bien ? demanda-t-il doucement.

Elle leva la tête et, une fois de plus, se sentit transportée par la beauté magnétique de cet homme.

— Tout va bien, répondit-elle en souriant.

Satisfait, il hocha la tête.

— Je reconduis nos amis chez eux, à présent. Acceptez-vous de m'attendre ici ? J'aimerais être un peu seul avec vous.

Il se pencha et déposa un baiser sur ses lèvres.

Elle ne protesta pas, ne bougea pas, elle consentait à tout, pourvu qu'ils restent ensemble... pourvu qu'il l'aime.

— Je serai de retour dans une demi-heure, l'entendit-elle promettre.

« Oh, Zoltan, ne partez pas ! Ne me quittez pas ! Je ne pourrais pas le supporter ! » suppliait-elle intérieurement.

Inconscient du tourment qui la tenaillait, Zoltan lui caressa tendrement la joue, se détourna et s'en alla.

Elle entendit sa voiture qui s'éloignait, et se sourit à elle-même, d'un sourire amer. Qu'allait-elle faire maintenant ? Attendre. Attendre et ressasser sa peine ?

Les paroles d'Andréas résonnaient à ses oreilles : « Zoltan n'est pas ce qu'il paraît être. » Mais pourquoi le croirait-elle ? Andréas avait peut-être agi par jalousie envers Zoltan ? Elle aurait dû le gifler pour son insolence ! décida-t-elle avec fureur. Mais aussitôt, sa colère retomba pour laisser place au doute. Le visage d'Andréas, si prévenant, si innocent, la hantait.

Elle plongea son regard dans les flammes, suivant d'un air absent leurs arabesques chatoyantes. Seule une certitude l'étreignait tout entière : elle aimait Zoltan. Oui, aussi sûrement que ce feu crépitait et réchauffait son corps, elle aimait cet homme... comme jamais elle n'avait aimé.

Instinctivement elle savait que nul autre ne parviendrait plus à l'émouvoir. Ce qu'elle ressentait était unique, merveilleux. Zoltan l'avait révélée à elle-même, lui faisant connaître ce qu'elle ne soupçonnait même pas. Elle se trouvait, grâce à lui, au départ d'une nouvelle vie, d'un

nouveau chemin à parcourir, et au bout de ce chemin, elle en était sûre, il ne pouvait y avoir que le bonheur.

Subitement, elle eut une envie folle de se retrouver dans ses bras. Tout lui semblait possible, ses craintes s'étaient envolées. Mais Zoltan ne serait pas de retour avant un moment. Que faire pour occuper cette attente devenue insupportable ?

La jeune femme se leva et parcourut la pièce des yeux, à la recherche d'un livre ou d'une revue. Son regard s'arrêta sur un objet brillant, posé sur une table basse. Les clés de Zoltan.

Elle les fit tourner entre ses doigts. Une idée venait de surgir dans son esprit : elle se rappelait la discussion pendant le déjeuner, à propos de l'exposition archéologique. Zoltan ne lui en voudrait pas si elle allait admirer ces merveilleux objets. Son interdiction ne la concernait sûrement pas.

Prenant son sac au passage, elle emprunta le long couloir du rez-de-chaussée et trouva très vite l'issue qui menait au sous-sol : c'était une lourde porte blindée et la clé qui l'ouvrait s'avéra, elle aussi, facilement reconnaissable.

Le cœur battant, Rose déverrouilla la serrure et pénétra dans la cave. Elle appuya sur un interrupteur et un néon s'alluma, révélant une imposante collection de statuettes et de céramiques alignées sur une immense table basse.

Rose ferma la porte derrière elle et s'avança pour admirer l'extraordinaire collection de statues grecques et de vases superbement restaurés. De grandes boîtes capitonnées contenaient des bijoux : pendentifs, bagues et bracelets de cuivre, d'argent ou d'or.

La jeune femme marchait lentement autour de la table, désireuse de tout voir. Son regard fut un instant attiré par une tête en terre cuite. Elle continua à avancer, puis soudain, fronça les sourcils et se retourna pour mieux observer la sculpture. C'était une tête de guerrier, typique de l'époque babylonienne, en terre cuite, rose vif. Le casque et la barbe du guerrier étaient finement peints, avec des lignes en spirale très détaillées.

Mais quelque chose intriguait Rose. Elle fixa d'un œil exercé le tracé des lignes peintes, pt un pressentiment l'envahit. Elle s'approcha davantage, et ses doutes ne firent que s'accroître. Stupéfaite, et étrangement mal à l'aise, elle dut bien se rendre à l'évidence : cette sculpture était un faux !

Pourtant cela semblait impossible ! Espérant s'être trompée, elle examina encore l'œuvre d'art, toucha avec précaution l'argile pour en évaluer l'ancienneté, mais rien n'infirmait sa conviction : il s'agissait bel et bien d'une imitation. Rose venait de passer trois mois à déterrer des objets de la même époque, et son jugement en la matière était fiable.

« Mon Dieu ! songea-t-elle, affolée, il faut absolument que je prévienne Zoltan... »

Subitement, un frisson la parcourut. Elle se rendait compte de l'absurdité de la situation. Comment Zoltan, éminent archéologue, avait-il pu se laisser mystifier ? La réponse s'imposait : Zoltan savait que cette tête de guerrier n'était qu'une imitation ! Était-ce pour cette raison qu'il avait refusé de montrer ces objets ? Avait-il eu peur que la jeune femme ne s'aperçoive de la supercherie ? Au comble de la confusion, Rose ne savait plus que penser.

Lentement, elle prit la sculpture dans ses mains et la fit tourner entre ses doigts. L'illusion était absolument

parfaite. Andréas n'y avait certainement vu que du feu, et les Américains s'y seraient trompés aussi. Mais pourquoi ce stratagème ? Pourquoi Zoltan avait-il décidé d'introduire un faux au milieu de la prestigieuse exposition de New York ?

Soudain, son cœur bondit dans sa poitrine. Qu'adviendrait-il d'elle si Zoltan la surprenait ici ? Prise de panique, elle se dépêcha de replacer l'objet sur son présentoir, mais ses doigts tremblaient, et la tête en argile lui glissa des mains, tombant avec un bruit mat sur la table.

Horriifiée, la jeune femme se mordit les lèvres et, avec précaution, elle souleva l'objet. Retenant son souffle, priant pour qu'il n'y ait pas trop de dégâts, elle l'examina. Une fêlure, juste sous le menton du guerrier, formait un demi-cercle sur le cou. Avec beaucoup de chance — vraiment beaucoup ! — personne ne s'en apercevrait, songea-t-elle pour calmer sa peur.

Mais un autre détail attira son attention. Le socle, à la base du cou, était scellé, chose rare dans ce genre de sculpture. La tête en argile, vue de dessous, ressemblait ainsi à un boîtier. Une sorte de cachette.

Mue par un pressentiment, Rose cala l'objet contre elle et passa un ongle dans la fêlure accidentelle. Avec un bruit net, la tête se détacha aussitôt du cou, dévoilant un espace creux à l'intérieur.

La jeune femme reposa le socle sur la table, glissa une main dans la tête d'argile et, incrédule, en sortit un petit sachet rempli d'une fine poudre blanche... Un rapide examen lui permit de constater que la statue contenait au moins une dizaine de ces sachets. Ce ne pouvait être que de l'héroïne — ce poison qui distillait l'illusion du bonheur et... la mort.

Abasourdie, Rose contemplait avec horreur sa dangereuse découverte.

— Oh, Zoltan ! Non ! murmura-t-elle d'une voix brisée.

7.

Immobile, Rose mesura toute l'horreur de cette situation. Elle tenait entre ses mains la fin de son bonheur, elle le savait. Son cœur se serra et une tristesse immense l'envahit. Jamais elle n'aurait cru pouvoir souffrir autant. Au fond d'elle-même, quelque chose venait de se briser, détruisant tout espoir.

Les minutes passèrent, lentes, pesantes. Puis, d'un geste décidé, la jeune femme essuya ses larmes. A présent, elle ne pleurerait plus. Elle se souvenait des paroles de son frère à propos de la drogue :

« Les gens qui en font le commerce sont les pires criminels que la terre ait portés, avait-il dit d'un ton amer. Ils sont responsables de la souffrance et de la mort de centaines de jeunes innocents... »

Mon Dieu ! Comme elle avait été naïve ! Elle s'était laissé impressionner par l'apparence de Zoltan, par son charme et son intelligence. Elle était tombée dans le piège, et maintenant, il lui faudrait se dégager de son emprise fatale...

Au fond, songea-t-elle tristement, que savait-elle de lui ? Rien. Zoltan l'avait dupée depuis le début. N'avait-elle pas cru à son mensonge lors de leur première rencontre ? Maintenant...

Ce mot lui fit affreusement mal. *Maintenant* correspondait au désespoir, à la fin d'un beau rêve. Jamais plus elle ne ferait confiance à Zoltan. Mais comment renoncer au seul homme qu'elle ait

vraiment aimé ? Aurait-elle la force de partir, sans en savoir plus ? Non. Elle ne le pourrait pas. D'ailleurs, il fallait qu'elle ait une certitude. Peut-être cette poudre n'était-elle pas de la drogue ? Elle devait en avoir le cœur net ! Ne sachant comment procéder, elle eut l'idée d'emporter un peu de poudre pour la faire analyser. Elle en versa sur un morceau de papier qu'elle plia soigneusement et enfouit dans son sac. Ensuite, elle referma le sachet et le remplaça avec les autres, à l'intérieur de la tête en argile. Mais il restait encore à réparer les dégâts. La jeune femme pensa à utiliser le vernis à ongles transparent qu'elle avait avec elle. Elle enduisit les bords de la cassure et recolla les deux morceaux, puis attendit que le vernis sèche, tout en guettant fébrilement le moindre bruit. Si Zoltan survenait, ce serait horrible !

« Oh, mon Dieu, songea-t-elle désespérément, faites que tout cela ne soit qu'un mauvais rêve ! »

Son collage de fortune semblait tenir, mais la fêlure était encore visible. Des yeux, Rose fit le tour de la pièce et se rendit compte que de la poussière d'argile s'était déposée autour de quelques objets. Elle en récupéra, l'appliqua soigneusement sur l'endroit réparé et renouvela plusieurs fois l'opération jusqu'à le dissimuler complètement. L'illusion était parfaite : même en regardant de très près, on ne s'apercevait de rien.

Le cœur battant, la jeune femme reposa délicatement la sculpture sur son socle et vérifia ensuite que tout était en ordre. Puis, rapidement, elle sortit de la pièce. Elle éteignit la lumière, referma la porte d'une main tremblante et refit le chemin en sens inverse jusqu'au salon.

La nuit était tombée, seul le feu dans la cheminée diffusait une lumière vacillante. Rose remit les clés de Zoltan sur la petite table, dans l'exakte position où elle les

avait trouvées. Puis elle s'approcha de l'âtre et resta là, immobile, à essayer de recouvrer son calme.

L'échantillon de poudre était en sécurité dans son sac. Elle en demanderait dès que possible l'analyse à un chimiste. Alors elle saurait. De ce verdict dépendait son avenir. Elle s'efforça de ne plus y penser, tant l'idée de connaître la vérité lui faisait peur. Demain, oui, demain elle y penserait...

Elle se laissa lentement tomber dans un fauteuil et ferma les yeux. Si seulement elle pouvait revenir en arrière, ne jamais être descendue dans cette cave !

Poussant un profond soupir de désespoir, Rose se demanda comment elle supporterait cette épreuve. Elle n'avait personne vers qui se tourner, à qui se confier. Soudain l'image de son frère surgit dans son esprit, comme toujours quand elle se sentait perdue. Oui, dès ce soir elle téléphonerait à Freddy et lui raconterait tout. Lui, saurait la conseiller...

Elle sursauta en entendant vrombir un moteur de voiture ! Zoltan serait bientôt là. Il ne devait se douter de rien, se répéta-t-elle fébrilement.

— Rose ?

— Oh, Zoltan, dit-elle dans un souffle.

— Que se passe-t-il, chérie ? Pourquoi êtes-vous assise dans le noir ?

— N'allumez pas, supplia-t-elle.

Il ne fallait pas qu'il la voie : il lirait aussitôt la vérité dans ses yeux. A la lueur des flammes, elle distingua sa silhouette qui s'approchait d'elle. Il s'assit à côté d'elle et l'enlaça affectueusement. Comme par magie, sa seule

présence, douce, rassurante lui fit tout oublier et elle s'abandonna contre lui, sans crainte.

— Vous tremblez encore, remarqua-t-il, inquiet. Vous avez peut-être attrapé froid ?

— Ce n'est rien, murmura-t-elle. Cela va passer.

— Ce soir vous irez vous coucher après avoir bu un grog et avalé deux aspirines, décréta-t-il. Je pense que vous feriez mieux de dormir ici.

— Ce n'est pas la peine, dit-elle précipitamment. Je vous assure que je ne suis pas malade. Je suis juste un peu fatiguée... toujours à la même période..., improvisa-t-elle.

— Oh, fit-il en hochant la tête, je comprends. Mais, jurez-moi qu'il ne s'agit que de cela.

— Il n'y a rien d'autre, croyez-moi.

— Je vous croirais même si vous affirmiez pouvoir me décrocher la lune, déclara-t-il tendrement. Je suis désolé pour tout à l'heure, poursuivit-il, j'ai été brutal avec vous quand il s'est agi des objets de l'exposition.

— Oh, ne vous inquiétez pas... j'avais déjà oublié ! mentit-elle avec un petit rire nerveux.

— Je ne voulais pas vous blesser, insista-t-il. J'avais de bonnes raisons pour refuser de montrer cette collection. Vous me pardonnez ?

— Vous savez bien que oui, murmura-t-elle tout en songeant, avec un pincement au cœur, au petit bout de papier qu'elle avait caché dans son sac.

Zoltan lui caressa les cheveux avec douceur et elle ferma les yeux, émue.

— De quoi parliez-vous avec Andréas, sous la véranda ? demanda-t-il soudain.

— Du temps, de la beauté du jardin, répondit-elle d'une voix peu assurée.

— Vous paraissiez si sérieux, nota-t-il. Et puis, vous trembliez déjà.

— J'ai... été assez secouée toute la journée, expliqua-t-elle, confuse. Peut-être est-ce vous qui me faites cet effet ?

— Peut-être, répéta-t-il d'un ton légèrement amusé. Puis-je vous dire quel effet vous me faites, vous ?

— Zoltan...

— Rose, il y a tant de choses que j'aimerais vous dire, vous montrer. Savez-vous à quel point je vous désire...?

Une note rauque dans sa voix habituellement si chaude, si douce, fit frissonner la jeune femme. Elle avait depuis un moment, posé sa main sur le bras de Zoltan et, à cet instant, elle resserra son étreinte.

— Mais pour combien de temps ? s'inquiéta-t-elle, cherchant à déchiffrer la vérité dans les yeux gris de son compagnon.

— Oui, l'interrompit-il gentiment, tout est arrivé si vite qu'on n'ose à peine y croire. Auriez-vous pensé lors de notre première rencontre dans la grotte que nous en serions là aujourd'hui ?

Il effleura d'un doigt ses lèvres.

— Parfois, je me demande si vous êtes bien réelle, Rose.

Etait-il sincère ? S'il ressentait pour elle plus qu'un simple désir, alors tout serait différent de ce qu'elle avait

connu jusqu'alors. Zoltan n'était pas un collégien, comme Barry. Si cet homme aimait vraiment, ce serait d'un amour indestructible... et la jeune femme aurait d'autant plus de mal à fuir. Pourtant, s'il était coupable, elle serait obligée de partir. Elle ne pourrait pas rester en gardant son terrible secret. Avec lui, elle le sentait, il n'y avait pas de juste milieu, elle devait l'aimer absolument... ou pas du tout.

— Pourquoi êtes-vous triste, Rose ? Ne puis-je pas vous aider?

— Serrez-moi fort, murmura-t-elle d'une voix brisée.

Elle s'abandonna à la chaleur de son étreinte, respirant avec délice le parfum musqué de sa peau. Lentement, comme dans un rêve, elle leva les yeux vers lui et se perdit dans les profondeurs de son regard.

— J'ai besoin de vous, Rose, avoua-t-il dans un murmure passionné. J'ai tant besoin de vous.

— Zoltan... J'ai si peu d'expérience... Ne soyez pas impatient avec moi...

— Impatient ? Je ne suis pas impatient. Je suis fou de vous, Rose. Je veux votre cœur, votre âme, je vous veux toute, dit-il fiévreusement.

Il lui embrassa le front, les paupières...

— Zoltan, est-ce la première fois que vous faites une telle déclaration à une femme ? lui demanda-t-elle en s'écartant pour le regarder. Avez-vous déjà ressenti cela ?

— Pourquoi cette question ? s'étonna-t-il en lui caressant tendrement la joue. Ne pouvez-vous lire la réponse dans votre propre cœur ? Ces choses n'arrivent qu'une fois dans une vie. Pourquoi êtes-vous si inquiète, Rose ? Il faut me faire confiance.

— J'ai peur de vous, Zoltan, avoua-t-elle dans un souffle.

— C'est l'amour qui vous effraie, comme il m'effraie moi aussi, la rassura-t-il en souriant.

Il l'attira contre lui et s'empara de sa bouche en un baiser profond, passionnément tendre. Et les lèvres de la jeune femme s'épanouirent comme une fleur sous l'ardeur du soleil. Conquise, Rose se laissa emporter par les vagues du désir. Répondant avec passion au baiser de Zoltan, elle voulait se fondre en lui, atteindre une harmonie totale... oublier ses angoisses, ses peurs; vivre cet instant avec toute la force de son amour.

Quand Zoltan s'écarta d'elle, Rose, posant la tête sur son torse, se blottit contre lui. Dans un même élan, ils se laissèrent glisser sur le sol, étroitement enlacés...

Leurs lèvres s'unirent de nouveau. Dans un soupir de plaisir Rose laissa courir ses doigts sur le corps de Zoltan en une caresse tout à la fois timide et voluptueuse. Et tandis que Zoltan lui déboutonnait son chemisier, lui effleurait la gorge, les seins, le ventre, elle sentait sa raison l'abandonner. Dans un mouvement irrésistible, elle plaqua son corps contre le sien, prête à s'offrir totalement. Son cœur débordait d'amour ; dans son esprit les pensées tournaient en un tourbillon fou, contradictoire. Elle voulait dire à Zoltan qu'elle l'adorait, qu'elle lui appartenait et... qu'elle avait peur. Qu'il devait être tendre, patient... Qu'elle l'aimait, lui faisait confiance, même si...

Soudain, comme s'il avait pu lire en elle, Zoltan se fit plus doux. A présent, il couvrait son visage, son cou, sa poitrine de baisers légers et subtils... Il lui témoignait tant de délicatesse qu'elle se sentait plus que désirée : aimée...

— Rose, murmura-t-il tendrement. Je vous désire tant ! Si vous saviez avec quelle impatience j'ai attendu ce moment.

Il resserra son étreinte en un geste fougueux, presque désespéré.

— Depuis des semaines, je ne pense qu'à vous, dit-il d'une voix rauque. Rien n'a plus d'importance que vous. Dites-moi que vous ressentez la même chose.

— Zoltan...

— Dites-le-moi ! Je veux savoir. Pourquoi me tourmenter ainsi, Rose ?

Fiévreusement, il l'embrassa au creux du cou, et elle frissonna sous cette ardeur.

— Oh, Zoltan, ne comprenez-vous pas ce que j'éprouve ? murmura-t-elle.

Lentement, il leva la tête. Un instant, leurs regards se perdirent l'un dans l'autre en un aveu passionné, puis leurs lèvres s'unirent, scellant cet aveu.

Mais, insidieux, tenace, le doute réapparut à ce moment dans l'esprit de Rose et, avec un frisson incontrôlable, elle s'écarta de Zoltan.

— Que se passe-t-il ?

L'air inquiet, il caressait sa chevelure.

— Je... je ne me sens pas bien, dit-elle d'une voix faible. Je suis désolée... je voudrais rentrer chez moi...

— Passez la nuit ici, suggéra-t-il, l'air inquiet. Je vous ferai préparer une chambre et j'appellerai le médecin...

— Ce n'est pas la peine, l'interrompit-elle en se forçant à sourire. J'ai seulement besoin de repos. Demain, j'irai beaucoup mieux.

— Pauvre Rose, murmura-t-il en la prenant dans ses bras.

Elle se haïssait de lui mentir. Elle refoula avec peine les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, priant pour qu'il se souvienne de ces mots, plus tard, quand le pire serait arrivé.

Qu'il se souvienne, et lui pardonne.

— C'est moi qui dois m'excuser, dit-il doucement. Vous êtes fatiguée, je ne me montre pas très raisonnable.

Il se leva et l'aida à en faire autant.

— Je vous raccompagne à votre hôtel.

— Je suis désolée...

— Ne le dites plus, ou je me fâche, plaisanta-t-il gentiment avant de poser un baiser sur ses lèvres.

Il lui tendit son sac, l'aida à enfiler sa veste, puis, l'enlaçant tendrement, il la guida jusqu'à sa voiture.

A présent seule dans sa chambre d'hôtel, Rose se sentait totalement désespérée. Comment avait-elle pu mentir ainsi à Zoltan ? Jamais elle ne se pardonnerait de l'avoir trahi.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Compte tenu du décalage horaire, le matin se levait à peine à Chicago. Impulsivement elle décrocha le combiné du téléphone et

demanda à la standardiste de composer le numéro de Freddy. Quelques instants plus tard, elle entendit la voix de son frère, encore engourdie de sommeil.

— Freddy ! C'est moi.

— Rose ? D'où appelles-tu ?

— D'Istanbul. Comment vas-tu, grand frère ?

— Moi ? Bien... Je vais bien.

Un bâillement sonore apprit à la jeune femme que Freddy n'était pas encore totalement réveillé.

— Je suis contente de t'entendre, dit-il enfin d'une voix tout à fait claire. Comment s'est passé ce chantier à... à...

— Igdir. Oh, c'était parfait. Nous avons fait des découvertes intéressantes.

— Alors, maintenant que c'est fini, tu pourrais peut-être venir à Chicago. Nous visiterions la région ensemble. Qu'en dis-tu ?

— Ça me tente beaucoup, mais je suis retenue ici pour l'instant...

— Un homme ? coupa-t-il d'un ton moqueur.

— Oui.

— Il te plaît ?

— Je l'aime.

Les mots lui étaient venus simplement. A l'autre bout du fil, Rose entendit un sifflement admiratif.

— Magnifique ! s'exclama Freddy. Qui est-il ? Quel est son nom ?

— Je te raconterai tout, c'est promis. Pour le moment, j'ai besoin d'un conseil, grand frère.

— Quel genre de conseil ? Tu veux peut-être mon avis de médecin sur la conception des bébés ?

— Oh, Freddy, sois sérieux ! Je t'assure que c'est très important...

Sa voix se brisa, et un silence de quelques secondes s'ensuivit.

— Allez, raconte, lui dit Freddy, d'une voix inquiète.

— C'est au sujet d'un ami... d'un bon ami. J'ai la preuve qu'il pourrait être impliqué dans une affaire de trafic de drogue...

— La preuve ? l'interrompit-il vivement.

— J'ai trouvé des sachets remplis de poudre blanche dans... sa valise, improvisa-t-elle. Je n'y connais rien, mais cela ressemble-t-il aux drogues que tu as eu l'occasion de voir ?

— Héroïne, dit-il simplement. D'où appelles-tu exactement ?

— De mon hôtel... L'Oriental, place Taxim.

— Est-ce que cet... ami est dans les parages ?

— Non, mais...

— Alors tu vas faire exactement ce que je vais te dire : primo, ne parler de cette question à personne. Secundo, aller au poste de police le plus proche et leur raconter tout ce que tu sais.

— Mais, Freddy...

— Tertio : rester sous la protection de la police tant que le trafiquant n'aura pas été arrêté.

— Freddy, je ne peux pas !

— Bon sang, Rose ! Un homme qui vend de l'héroïne est prêt à tout ! Imagines-tu ce qu'il te fera s'il se doute seulement que tu as découvert la drogue ?

Un frisson d'horreur secoua la jeune femme.

— Mais je ne suis même pas sûre que cette poudre soit réellement de la drogue, rétorqua-t-elle faiblement.

— As-tu perdu la tête ? explosa Freddy. Les gens ne transportent pas du talc dans des sachets. Rose, mais de l'héroïne, de la morphine ou de la cocaïne... Trois poisons qui valent leur pesant d'or. Ce trafic met en jeu des millions de dollars, et des gens très puissants ! Alors, je t'en prie, va au commissariat... et restes-y !

— Freddy, je ne suis pas en danger.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer cela ?

— Je le sais. J'ai prélevé un peu de cette poudre...

— Tu as fait *quoi* ?

— Je voulais la faire analyser par un chimiste. Pour être sûre...

— Tu es complètement folle ! Te rends-tu compte que tu es en Turquie et que tu risques la prison ? Crois-moi, les prisons turques sont terribles ; dans ce pays on n'aime pas du tout les trafiquants de drogue !

— Que pouvais-je faire d'autre ? se défendit-elle.

— Combien de poudre as-tu emporté ?

— Environ la moitié d'une cuillère à café.

— Tu n’as pas besoin d’un chimiste. Mets la poudre dans un verre d’eau : si elle se dissout totalement, c’est de l’héroïne, sinon c’est du talc, ou autre chose. Peux-tu le faire ?

— Oui, dit-elle faiblement, ne quitte pas.

Le cœur battant, elle exécuta les directives de son frère et, horrifiée, vit la poudre se mélanger à l’eau, se dissoudre, disparaître. Elle resta quelques instants les yeux rivés à ce liquide incolore qui, à lui seul, symbolisait la fin de tout espoir de bonheur. Puis elle reprit le combiné et déclara d’une voix presque inaudible :

— La poudre s’est dissoute.

— Evidemment, soupira Freddy. Qu’est-ce que ça aurait pu être d’autre que de l’héroïne ? Maintenant jette l’eau, lave le verre et fais disparaître tout ce qui a eu un rapport avec cette poudre. Compris ?

— Oui.

— Et va le plus vite possible voir la police.

— Oh, Freddy...

— Cet ami trafiquant de drogue, est-il l’homme que tu aimes ? Est-ce lui, Rose ?

— Oui, avoua-t-elle, le cœur serré.

La voix de son frère se fit plus douce, plus compréhensive.

— Petite sœur, il va falloir que tu ailles contre ton amour. Ta vie est en jeu, et celle de centaines de personnes à travers le monde.

Rose ferma les yeux. En proie à une indicible douleur, elle ne parvenait pas à articuler un seul mot.

— Tu m'écoutes ?

— Oui...

— Finalement, il vaut mieux que tu ne te déplaces pas. Appelle la police et dis-leur de venir te chercher. Je te rappellerai dans un quart d'heure. Si tu n'as pas fait ce que je te demande, c'est moi qui préviendrai les autorités, tu as bien compris?

— J'ai compris, Freddy.

— Très bien. Je suis désolé, petite sœur. Je sais que cela doit être très dur pour toi, mais il *faut* le faire. Je te rappelle dans un quart d'heure. Et je suis avec toi, ne l'oublie pas, Rose.

— A tout à l'heure, Freddy, murmura-t-elle, la voix brisée, avant de raccrocher.

Trop angoissée pour pleurer, Rose se laissa tomber sur le lit et revit comme sur un écran de cinéma les plus beaux épisodes de sa relation avec Zoltan.

Elle était encore plongée dans sa rêverie, quand la sonnerie du téléphone retentit. De nouveau, la réalité l'assaillait, cruelle, brutale. Qu'allait-elle dire à Freddy ? Elle n'avait pas fait ce qu'il avait demandé... D allait alerter les autorités...

D'une main tremblante, elle décrocha l'appareil.

— Freddy ?

— As-tu appelé la police ?

Le visage de Zoltan se dessina dans l'esprit de la jeune femme. Il était beau. Il souriait.

— Oui, répondit-elle fermement. Ils viennent me chercher dans quelques minutes, et ils vont arrêter

mon... ami.

— Dieu soit loué ! lança son frère avec un soupir de soulagement. Je suis fier de toi. Appelle-moi demain matin, d'accord ?

— D'accord, dit-elle d'une voix sans timbre.

— Je vais contacter un ami avocat, il te joindra dès que possible. A quel poste de police seras-tu ?

— Je... au commissariat central d'Istanbul, improvisa-t-elle.

— Parfait. Alors, à demain, Rose. Et prends bien soin de toi.

— Toi aussi, Freddy.

Lentement, elle reposa le combiné. Elle avait menti à son frère, et curieusement, elle n'en ressentait aucune culpabilité. Oui, elle avait dû mentir. Pour lui, pour Zoltan, pour lui accorder un petit peu de répit.

Rose s'allongea sur le lit, ferma les yeux. Demain, elle appellerait la police. Elle ne pouvait pas le faire maintenant. Non, elle ne le pouvait pas...

8.

Un horrible cauchemar réveilla Rose en sursaut. Le cœur battant, elle ouvrit les yeux et, ébahie, découvrit Zoltan allongé à côté d'elle et qui lui caressait doucement le visage...

— Ce n'est que moi, la rassura-t-il. Vous devriez fermer votre porte à clé quand vous dormez dans un hôtel.

— Que... que faites-vous ici ?

— J'ai frappé, mais vous n'avez pas entendu, expliqua-t-il en l'embrassant. Bonjour, Rose. Comment vous sentez-vous ce matin ?

Elle lança un regard étonné autour d'elle. Le soleil entrait à flots par la fenêtre, et du dehors s'élevait la rumeur de la ville en pleine activité.

— Je vais bien, répondit-elle tandis que les événements de la veille lui revenaient en mémoire. Elle considéra Zoltan d'un air à la fois sombre et craintif. Savait-il qu'elle avait découvert l'héroïne ?

— Oui, vous semblez bien mieux qu'hier. J'ai pensé que cela vous ferait plaisir, dit-il en désignant un magnifique bouquet de roses rouges disposé dans un vase à côté de son lit.

Touchée, elle murmura :

— Merci, Zoltan. Elles sont très belles.

De nouveau, elle s'interrogea. Était-il au courant ? Non, il ne l'était pas. Tout en lui disait le contraire. Son sourire,

sa façon de la regarder...

— Il faut m’excuser pour hier soir, dit-elle, gênée.

— Vous étiez fatiguée, ce n’est pas votre faute.

Il la dévisagea avec une évidente admiration.

— Comme vous êtes belle quand vous dormez, Rose. Vous ressemblez à une enfant, innocente et pure. Et cela vous rend encore plus désirable.

Il lui avait pris la main, et le contact des doigts sur les siens, ajouté à ces mots qu’il prononçait d’une voix chaude, sensuelle, la troublait terriblement. Incapable de parler, elle le regardait, comme hypnotisée.

— Que ferons-nous aujourd’hui ? demanda-t-il gaiement. Commandez et vous serez obéie. Je suis à vos ordres.

— Ne parlez pas ainsi ! Vous ne serez jamais l’esclave de quiconque, rétorqua-t-elle, révoltée à cette idée.

Non ! Zoltan n’était pas fait pour être emprisonné. Il devait rester libre.

— Vous avez raison, admit-il en souriant. J’ai davantage l’habitude de commander que de me soumettre. Cependant, une part de moi-même a besoin d’une maîtresse absolue.

— Quelle est cette part ? interrogea-t-elle, se prenant au jeu de la séduction.

— Mon cœur, chuchota-t-il.

Lentement, il lui caressa le bras, remontant jusqu’à l’épaule et la nuque. Rose sentit son corps vibrer tout entier et, vivement, elle s’écarta, consciente d’un danger qu’elle courait.

— Pourquoi me fuyez-vous ? Je ne vous ferai jamais de mal, Rose, vous le savez.

— Jamais ?

Elle le fixa intensément.

— Même si je vous fais quelque chose de terrible ? reprit-elle en baissant la tête.

— Je vous imagine difficilement en cruelle tortionnaire, dit-il en éclatant de rire.

Il l'attira contre lui et l'embrassa tendrement.

— Que se passe-t-il ? Avez-vous fait des cauchemars qui vous ont effrayée ?

— Oui, souffla-t-elle. J'ai rêvé d'horribles choses.

— Vous ressemblez à une enfant parfois, murmura-t-il en la berçant contre son épaule. Il vous manque quelqu'un pour veiller sur vous.

— Mais non !

Elle avait réagi un peu trop violemment, et se rendait compte qu'elle perdait son sang-froid. Zoltan se montrait si doux, si compréhensif... Et elle... elle lui mentait, le trahissait.

— Vous êtes si tendue, ma chérie. Que se passe-t-il ? Avez-vous peur de moi ?

— Non, se défendit-elle faiblement.

Il l'enlaça plus étroitement encore et s'empara de ses lèvres en un long baiser, plein d'amour. Puis, prenant son visage en coupe dans ses mains, il plongea son regard dans le sien et demanda :

— Alors qu'y a-t-il ? Etes-vous lassée de moi ?

— Je ne...

D'un nouveau baiser, il la fit taire. A chaque fois que Zoltan l'avait embrassée, la jeune femme s'était embrasée. Mais ce baiser-là fut bien différent. Rose eut l'impression de pénétrer dans un monde inconnu, dont Zoltan seul possédait la clé. Il l'emménait à la découverte de son désir pour elle, de son amour pour elle... et elle le suivait, heureuse, comblée. Plus rien ne devait exister que les lèvres de Zoltan sur les siennes, que ses mains dans ses cheveux, que les battements de son cœur à l'unisson du sien...

Aussi, quand il s'écarta, Rose crut-elle réellement, l'espace d'un instant, que tout allait s'écrouler autour d'elle.

Les yeux gris, brillants comme des étincelles d'or, la regardaient.

— Quelque chose vous tourmente, Rose. Je l'ai senti dans votre baiser, et je le vois dans vos yeux.

Oh, pourquoi fallait-il qu'il soit si proche d'elle, au point de comprendre, de deviner ses moindres sentiments ? Arriverait-elle à renoncer à cette intimité ? Et surtout, comment parviendrait-elle à trahir Zoltan, à le livrer à une justice impartiale, impitoyable, sans se haïr, se mépriser elle-même, à jamais ?

Rose vivait le moment le plus terrible de sa vie. Elle devait choisir : garder cet amour ou le perdre. Elle aurait préféré mourir que de faire ce choix.

— Mon Dieu ! Mais vous tremblez ! Pour l'amour du ciel, dites-moi ce qui vous arrive. Rose!

Il l'avait saisie aux épaules et la secouait.

— Je ne peux pas ! Laissez-moi seule, je vous en prie !

— Vous me cachez quelque chose. Y a-t-il quelqu'un d'autre dans votre vie ?

— Oh non, murmura-t-elle.

Elle trouva le courage de lui sourire.

— Non, Zoltan, il n'y a personne d'autre. J'ai seulement besoin de rester seule pendant un moment, juste un moment. Pouvez-vous comprendre cela ?

— J'aimerais vous aider. Pourquoi ne vous confiez-vous pas à moi ? demanda-t-il d'une voix pleine d'amertume.

— Ce sont mes problèmes, Zoltan. Il m'appartient de les résoudre.

Elle lui mentait une fois de plus.

— Partez, Zoltan. Je vous en prie.

— Bien. Puisque vous le désirez tant, dit-il d'un ton sec.

Il se leva, sortit une carte de visite de sa poche.

— Voici mon numéro de téléphone, déclara-t-il en lui tendant la carte. Je serai chez moi toute la journée. Promettez-moi au moins de m'appeler si vous avez besoin de parler à quelqu'un.

— Je vous le promets.

— Je passerai vous voir ce soir, annonça-t-il en se dirigeant vers la porte.

Il la regardait avec tant de détermination qu'elle n'osa pas protester. De toute façon, cela n'aurait servi à rien, elle le savait.

— Au fait, ajouta-t-il encore, j'étais venu, ce matin, pour vous annoncer que j'avais terminé mon livre sur la civilisation étrusque.

— Oh, Zoltan, comme je suis heureuse pour vous ! Je suis sûre qu'il obtiendra un grand succès auprès du public. Vous le méritez.

Oui, il le méritait vraiment, songea-t-elle avec une pointe de tristesse. Comment était-il possible qu'un homme aussi talentueux que lui soit impliqué dans une sordide affaire de drogue ?

— Merci, murmura-t-il. Prenez soin de vous, Rose. A ce soir.

La porte se referma derrière lui.

Rose s'allongea, incapable de bouger tant sa douleur était grande, une douleur presque physique, intolérable. Elle resta immobile pendant un moment qui lui parut une éternité, s'interdisant de pleurer. Plus tard, quand elle aurait accompli son terrible devoir, elle pleurerait...

Comme un automate, Rose se leva et se dirigea vers la salle de bains. Elle se lava et s'habilla tout en se répétant qu'elle devait faire maintenant, sans plus attendre, ce qu'elle avait à faire. Si elle hésitait, cette tâche lui paraîtrait insurmontable, trop affreuse. Chaque minute qui passait augmentait sa torture.

Elle se fit monter un café et le but à gorgées lentes, les yeux fixés sur le combiné du téléphone. Il fallait qu'elle le décroche et qu'elle appelle la police. Son cœur manqua un battement quand elle posa une main tremblante sur le récepteur. Un moment d'hésitation encore. Mais, finalement, la pensée que cette drogue dévastatrice

détruisait des centaines de jeunes victimes l'emporta sur ses réticences.

Elle décrocha, composa le numéro du commissariat et, d'une voix blanche, demanda à parler à un inspecteur. Il y eut un temps d'attente : l'employé cherchait quelqu'un parlant anglais. Puis un homme s'exprimant parfaitement dans cette langue répondit à Rose.

— Inspecteur Yasir Kasim à l'appareil.

— J'ai une information à vous donner, dit-elle dans un souffle.

— Je vous écoute.

— C'est au sujet d'un trafic de drogue. De l'héroïne qui doit être transportée vers les Etats-Unis.

— Vous avez plus de détails ?

— La drogue est cachée dans une statue représentant un guerrier de l'époque babylonienne. L'homme chez qui se trouve cette statue s'appelle... Zoltan Stendhal.

Rose ferma les yeux, essayant de refouler la douleur intolérable qui peu à peu montait en elle.

— Racontez-moi toute l'histoire, ordonna le policier.

Machinalement, comme sous l'emprise d'un état second, la jeune femme s'exécuta.

— Et où se trouve la sculpture, maintenant ? demanda-t-il lorsqu'elle eut terminé.

— Elle est toujours chez lui, 37, rue de la Fontaine.

— Avez-vous une idée de la quantité de drogue qui s'y trouve ?

— Je ne sais pas... il y avait peut-être une dizaine de sachets.

— Bien.

Rose entendit qu'il s'adressait rapidement en turc à une autre personne.

— Il est indispensable que nous vous rencontrions, madame, reprit-il. Quel est votre nom ?

— Avez-vous envoyé quelqu'un pour l'arrêter ? demanda-t-elle, anxieuse.

— A l'instant, oui. Mais je vous le répète, madame, il faut absolument que vous veniez faire une déposition au commissariat. Vous êtes notre seul témoin. Quel est votre nom et où êtes-vous ?

— Je...

Sa voix se brisa dans sa gorge. Elle avait trahi Zoltan, elle venait de le livrer à la police.

— Madame, répondez. Vous êtes peut-être en danger. Les trafiquants de drogue sont des criminels !

Saisie de panique, Rose raccrocha précipitamment. Oh, Zoltan ! Qu'allaient-ils faire de lui ? L'enfermer dans une de ces horribles prisons turques ! Rose connaissait leur réputation. Non ! Ce n'était pas possible, elle ne pouvait pas laisser faire cela !

Sans plus réfléchir, elle décrocha de nouveau le combiné et composa le numéro de Zoltan. Son cœur battait à se rompre tandis qu'elle entendait sonner à l'autre bout du fil. Puis on décrocha et la chaude voix de Zoltan lui parvint :

— Zoltan Stendhal à l'appareil.

— Zoltan, c'est moi.

— Rose ? Que se passe-t-il ?

— La police va venir vous chercher. Il faut vous enfuir, vite !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Zoltan, vous vous souvenez, hier, quand vous êtes allé raccompagner vos amis ?

— Oui.

— J'ai... j'ai pris vos clés et je suis descendue à la cave pour voir les objets de l'exposition...

Elle s'arrêta pour prendre une profonde inspiration.

— Continuez.

La voix de Zoltan était sèche, impatiente.

— J'ai voulu regarder de plus près la tête de guerrier babylonien et... je l'ai cassée. J'ai trouvé la drogue qui était à l'intérieur, conclut-elle dans un murmure.

— Je vois, dit-il simplement.

— Oh, Zoltan, j'ai appelé la police. Je *devais* le faire ! Ils ont envoyé quelqu'un pour vous arrêter. Il faut vous enfuir!

— Vous avez dit à la police où se trouvait la drogue ?

Il y eut un long silence, lourd, angoissant. Puis Zoltan poussa un profond soupir.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous me prévenez maintenant ? demanda-t-il avec une surprenante tranquillité.

— Je ne supporte pas l'idée qu'on vous fasse du mal, Zoltan. Je... je vous aime.

— Et pourtant vous m'avez trahi.

— Je n'avais pas le choix ! cria-t-elle dans un sanglot. Vendre de la drogue est un crime abominable...

— Rose, l'interrompit-il fermement, attendez-moi, je vous rejoins tout de suite.

— Non ! hurla-t-elle, soudain effrayée.

Elle raccrocha vivement. Affolée, elle ne songeait plus qu'à fuir. Elle attrapa son sac de voyage, y mit pêle-mêle quelques vêtements et sortit de la chambre sans même prendre la peine de refermer la porte. Elle traversa l'hôtel en courant et se retrouva dans la rue, au milieu des passants affairés. Il fallait qu'elle s'en aille, mais où irait-elle ? Qui voudrait l'aider ? Maintenant elle aussi s'était mise hors la loi : elle avait refusé de donner son nom à la police et avait averti Zoltan. Elle était la complice d'un trafiquant de drogue.

Rose marchait, sans but, désespérée, quand tout à coup, elle se souvint d'Andréas Jacobi. Le jeune homme l'avait mise en garde contre Zoltan. Lui la comprendrait et saurait l'aider, il lui dirait où trouver refuge.

Il y avait une cabine téléphonique, un peu plus loin dans la rue. Rose y consulta l'annuaire. Elle chercha les coordonnées de l'université. Avec un peu de chance. Andréas y serait.

Elle composa le numéro, obtint la standardiste de la faculté, et demanda à parler à M. Jacobi. Elle attendit, priant de toutes ses forces pour qu'Andréas soit là.

Quand la voix du jeune homme retentit à l'autre bout du fil, elle poussa un soupir de soulagement.

— Andréas ? C'est Rose Johnson. Nous nous sommes rencontrés chez Zoltan Stendhal, vous vous souvenez ?

— Bien sûr. Comment allez-vous ?

— Eh bien... assez mal. Il s'est passé quelque chose d'horrible.

Il l'écouta en silence tandis qu'elle lui racontait toute l'histoire en détail.

— Pouvez-vous m'aider ? conclut-elle, la main crispée sur le combiné.

Un temps s'écoula avant qu'Andréas ne reprenne la parole.

— Tout cela est abominable, Rose. Je n'arrive pas à y croire. Vous dites que la police est en ce moment même au domicile de Zoltan ?

— Oui.

— Et qu'il avait l'intention de vous rejoindre ?

— Oui. Que dois-je faire, Andréas ? J'ai peur.

— Il faut vous enfuir, Rose.

Il paraissait soudain très inquiet.

— Vous ne connaissez pas Zoltan, ajouta-t-il. C'est un homme extrêmement dangereux. Votre vie est en jeu.

Un frisson d'horreur la parcourut et elle ferma les yeux, en proie à une terreur incontrôlable.

— Rose! Etes-vous toujours là ?

— Oui.

— D'où téléphonez-vous ?

— D'une cabine.

— Pouvez-vous me rejoindre ? Je ferai de mon mieux pour vous protéger, jusqu'à ce qu'on arrête Zoltan.

— Oh, merci, Andréas ! dit-elle d'une voix brisée par l'émotion. Quelle direction dois-je prendre ?

— Sur la place Taxim, il y a un bus, le numéro 42, qui vous conduira à l'université. Je vous attendrai devant la fontaine, à l'entrée de la faculté. Mais surtout, Rose, à partir de maintenant ne parlez plus à personne, ne dites à personne où vous allez, c'est votre seule chance de vous en sortir. Compris ?

— Compris.

— Je vais aller chercher ma voiture. Je vous emmènerai dans un endroit que Zoltan ne connaît pas et où vous serez en sécurité. Ça ira, Rose ?

— Oui, ne vous inquiétez pas, je me sens mieux maintenant. A tout de suite, Andréas. Et merci encore.

— Soyez prudente. Je vous attends.

Rose raccrocha et poussa la porte vitrée de la cabine. Mais soudain, elle se figea : une voiture de sport gris métallisé se garait devant L'Oriental. Zoltan en sortit et se dirigea vers le hall d'entrée. La jeune femme se cacha du mieux qu'elle put, et s'aperçut que Zoltan ne l'avait pas vue.

Quand il eut disparu à l'intérieur de l'hôtel, Rose quitta précipitamment son abri et se mêla à la foule des passants. Sur la place, un bus 42 était sur le point de partir. Affolée à l'idée de le rater, elle se mit à courir. Finalement, le chauffeur, qui avait commencé à démarrer, accepta de lui ouvrir les portes. Elle monta dans le bus bondé, paya sa

place, puis, avec un soupir de soulagement, vit la place Taxim disparaître. Elle était sauvée !

Vingt minutes plus tard, la jeune femme arrivait à destination. Elle n'avait plus peur, mais elle se sentait complètement vide. Elle venait de tout perdre d'un coup — le bonheur, l'amour et le respect d'elle-même. Désormais, sa vie n'aurait plus de sens. Cet horrible épisode la marquerait à jamais.

Le plus insoutenable était d'imaginer Zoltan en criminel. Qu'est-ce qui avait poussé cet homme si talentueux, si respectable, à devenir un odieux trafiquant de drogue ? Pourquoi avait-il mis son intelligence, ses capacités au service du mal ? Par cupidité ?

Cela semblait tellement monstrueux de faire le commerce de la drogue, de mettre en danger des jeunes innocents, de répandre la destruction, simplement par amour de l'argent ! La magnifique maison de Zoltan, sa voiture, son yacht, ses vêtements, tout cela, il l'avait acquis en torturant, en assassinant ! Un monstre, voilà ce qu'il était. Rose avait aimé un monstre !

Leur première rencontre dans la grotte lui revint en mémoire. Tout s'expliquait à présent. La présence de Zoltan dans la région d'Agri n'était pas due à une quelconque chasse aux contrebandiers, mais à son abominable trafic. Il était certainement en pleine transaction et avait inventé toute cette histoire pour se débarrasser de Rose. Oui, depuis le début, elle l'avait gêné. Depuis le début, tout n'était que mensonge, une infâme comédie...

Perdue dans ses sombres pensées, la jeune femme avançait comme un automate vers le lieu du rendez-vous

avec Andréas. Soudain, un visage familier et souriant la rappela à la réalité.

— Andréas ! Grâce à Dieu, vous êtes là! dit-elle en lui tendant chaleureusement la main.

— Personne ne vous a suivie ? demanda-t-il, anxieux.

Il était étrangement pâle, et un tic nerveux que Rose n'avait pas remarqué auparavant le faisait cligner des yeux.

— Non. Mais Zoltan arrivait juste à mon hôtel quand je m'apprêtais à sortir de la cabine téléphonique...

— Il vous a vue ? l'interrompit-il en l'agrippant par le bras.

— Non, j'ai attendu qu'il entre dans l'hôtel pour quitter la cabine. J'ai tout de suite trouvé un bus.

— Vous êtes sûre qu'il n'a pas pu vous apercevoir ? insista-t-il.

— Absolument sûre.

— Bien, dit-il simplement en resserrant son étreinte et en entraînant Rose avec une brusquerie inattendue. Venez. Je n'ai pas du tout envie de rencontrer Zoltan. Il est très malin, et il a pu vous remarquer à votre insu. Partons d'ici.

— Cette histoire est si horrible, gémit la jeune femme. Zoltan, un trafiquant de drogue ! Cela semble tout simplement inimaginable!

— Je n'arrive pas à y croire, moi non plus. Pourtant, je vous l'avais bien dit : cet homme est passé maître dans l'art de la dissimulation. Ma voiture est là, annonça-t-il en désignant un modeste véhicule.

Il ouvrit le coffre et y rangea le sac de voyage de Rose. Ensuite ils s'installèrent et Andréas démarra.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Dans un endroit sûr, répondit-il, laconique.

Pendant un moment, tous deux gardèrent le silence. Andréas avait emprunté des petites rues, derrière l'université, et regardait constamment dans le rétroviseur. Il paraissait très agité, et Rose n'osait pas le distraire. Pourtant, elle avait tellement besoin de parler, de se sentir moins seule ! Comme quelqu'un qui a besoin de raconter un cauchemar pour mieux l'oublier. Bientôt, elle n'y tint plus, et des larmes coulèrent sur ses joues.

— Mon Dieu, c'est si horrible, sanglota-t-elle. Je n'ai jamais...

— Avez-vous dit à quelqu'un que vous veniez me rejoindre ? l'interrompit-il.

— Non, répondit-elle d'une voix brisée. Je n'avais personne à qui me confier, excepté... oh, mon Dieu !

— Quoi ?

— Freddy ! Mon frère... je lui ai expliqué ce qui est arrivé...

— Où est-il ?

— A Chicago. Je lui ai promis de le rappeler aujourd'hui. Il doit être terriblement inquiet !

— Ce n'est pas le moment d'y penser, déclara Andréas en tournant à un carrefour.

Sa voix était étrange, différente. Son habituelle douceur avait disparu.

— Mais il faut que je lui téléphone ! insista Rose. Ne pouvons-nous nous arrêter à une cabine...

— Nous n'avons pas le temps, coupa-t-il sèchement.

— Mais il le faut ! répéta-t-elle en le regardant, les yeux agrandis par l'étonnement et l'angoisse. Si je ne l'appelle pas, il...

— Taisez-vous !

Le ton était brutal, dur.

— Vous avez fait assez de bêtises comme ça ! reprit-il durement.

— Je... je ne comprends pas, bredouilla-t-elle, complètement désespérée.

— Vous n'avez pas à comprendre, dit-il avec brutalité. Restez tranquille et taisez-vous !

Un horrible malaise s'empara de Rose. Quelque chose ne tournait pas rond... Quoi exactement, elle l'ignorait, mais elle se sentait en danger...

Un énorme camion roulait au pas devant eux, et Andréas dut ralentir. Visiblement contrarié par cette perte de temps, il étouffa des jurons que la jeune femme n'aurait jamais imaginé entendre dans sa bouche. Cela ne fit qu'accroître sa peur, et une irrépressible envie de fuir la saisit. Sans réfléchir une seconde de plus, elle actionna la poignée de sa portière et l'ouvrit.

— Bon sang ! s'exclama Andréas, furieux, tout en attirant violemment Rose à l'intérieur et en refermant la portière.

Il avait perdu un instant le contrôle de son véhicule, et la voiture fit une embardée sur le bas-côté de la route.

— Essayez encore une fois de me faire faux bond, et je vous assure que vous le regretterez !

Tout en la menaçant, il avait glissé une main dans la poche intérieure de sa veste. Rose, les yeux écarquillés d'horreur, le vit pointer sur elle le canon d'une arme automatique.

— Andréas !

— Taisez-vous ! Ceci n'est pas un jouet... et je n'hésiterai pas à m'en servir. Je vous tuerai même avec plaisir, affirma-t-il d'une voix froide et cruelle.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle, complètement affolée. Que... que me reprochez-vous ?

— Vous m'avez fait perdre des millions de dollars, vous avez failli m'envoyer en prison ! Mais vous allez réparer tout cela, petite idiote ! Vous serez mon passeport pour quitter la Turquie.

Rose, muette de stupéfaction, fixait Andréas d'un air incrédule.

— Maintenant, reprit-il durement, vous allez répondre à quelques questions. Comment avez-vous découvert la marchandise ?

— C'était... un accident. J'ai pris la statue pour mieux la regarder, et elle m'a glissé des mains...

— Vous mentez ! coupa-t-il. En quoi cette statue vous aurait-elle intéressée ?

— Je suis archéologue, expliqua-t-elle. J'ai travaillé cet été sur des objets de la même époque.

— Zoltan ne me l'avait pas dit. C'est pour cela qu'il n'a pas voulu vous laisser descendre dans la cave, l'autre jour. Comment a-t-il réagi quand vous lui avez parlé de la drogue ? Était-il étonné ?

— Non. Il devait savoir que cette sculpture était un faux.

— Vous croyez ? demanda-t-il. L'imitation était pourtant parfaite.

— Pas assez pour tromper un expert.

— Ainsi Zoltan était au courant, murmura-t-il pensivement.

— Je ne comprends pas...

— Moi, oui, l'interrompit-il d'un ton sec. Ce maudit Zoltan travaille certainement avec la police.

Il lâcha un instant le volant pour se passer la main dans les cheveux. Il semblait réfléchir intensément.

— Quel idiot j'ai été ! Je m'en doutais, mais j'aurai dû agir dès les premiers soupçons.

— Etes... êtes-vous en train de dire que Zoltan n'est pour rien dans ce trafic de drogue ? lui demanda Rose, abasourdie par cette révélation inattendue.

— Evidemment ! C'est moi qui ai caché la marchandise. Des millions de dollars d'héroïne pure !

Il se tut quelques instants, puis se mit à rire, d'un rire sarcastique, presque fou.

— J'aimerais voir la tête de Zoltan quand il apprendra que vous êtes à ma merci !

Rose garda le silence. Elle n'écoutait même plus Andréas. Malgré le danger qu'elle courait, une joie intense l'envahit. Zoltan n'était pas coupable ! La jeune femme avait envie de rire et de pleurer à la fois. Plus rien ne comptait, à présent, Andréas pouvait faire d'elle tout ce

qu'il voulait. L'homme qu'elle aimait n'était pas un criminel. Elle avait eu raison de lui accorder son amour.

Un sourire se dessina sur ses lèvres, effaçant la peur et l'angoisse de ces dernières heures.

— Vous comptiez faire passer cette drogue sous le couvert de l'exposition, dit-elle d'une voix étrangement calme.

— Une idée de génie, n'est-ce pas ? déclara-t-il avec exaltation.

Ils roulaient sur une voie rapide, maintenant. Andréas conduisait à toute allure.

— Votre coup de fil a été providentiel, reprit-il. Sans vous, je serais certainement en prison à l'heure qu'il est.

— Pourquoi m'aviez-vous conseillé de me méfier de Zoltan ? interrogea-t-elle.

— Parce que je le hais lui et ses semblables sûrs d'eux, honnêtes, et vivant entourés de femmes et de gloire.

Rose, horrifiée, regardait Andréas qui, peu à peu, se révélait dans toute sa méchanceté, toute son amertume d'homme raté.

— Personne ne s'est jamais intéressé à moi, poursuivit-il avec rancœur. Même quand j'étais enfant, on ne s'est jamais inquiété pour moi. Je passais inaperçu, comme si je n'existais pas.

— Je pense que vous vous trompez, murmura-t-elle.

Mais elle savait pertinemment qu'il avait raison. Il fallait qu'Andréas ait beaucoup souffert pour en arriver là. Son complexe d'infériorité était évident. En vendant de la drogue, il avait voulu montrer au monde entier de quoi il

était capable... capable de tuer des gens, de détruire leur vie, comme on avait détruit la sienne...

Comme s'il avait pu lire dans les pensées de la jeune femme, il reprit d'une voix triomphante :

— Personne ne peut plus m'atteindre. Depuis quatre ans je fais passer de la marchandise sous le nez des policiers. Mais qui soupçonnerait le doux, le gentil Andréas ?

L'amertume tordait sa bouche en un horrible rictus.

— L'autre jour, quand j'ai surpris la manière dont vous regardiez Zoltan — un regard de groupie sur son idole ! —, je n'ai pas pu m'empêcher d'intervenir. L'occasion était trop tentante ! Mettre le doute dans votre esprit, ravager votre bonheur béat, m'a procuré une joie intense ! Tout était plus juste ainsi.

— Vous êtes malade, Andréas, dit-elle calmement. Je vous en prie, il n'est pas trop tard encore. Rendez-vous à la police, avant d'aggraver votre cas.

— Vous parlez sérieusement ? s'exclama-t-il en éclatant de rire. Décidément vous n'avez pas plus de jugeote qu'un enfant ! Il n'est pas question que je reste en Turquie, vous m'entendez !

— Où m'emmenez-vous ?

— A l'aéroport.

— Je ne vous suivrai nulle part ! s'écria-t-elle dans un élan désespéré.

— Oh, si, vous me suivrez, Rose. Avec ceci, dit-il en désignant son arme, vous me suivrez jusqu'au bout du monde ! Ne vous inquiétez pas, je vous ferai oublier Zoltan.

Une fois au Maroc, je vous prouverai que, moi aussi, je suis digne d'amour.

— Au Maroc ? répéta-t-elle avec angoisse.

— A l'aéroport, vous resterez tout près de moi. Ce pistolet pointé dans votre dos, je suis sûr que vous vous tiendrez tranquille.

— Et si la police vous attend là-bas ? Si elle tente de vous arrêter ?

— Priez pour que cela n'arrive pas : vous seriez la première à mourir dans ce cas-là. Mais tout se passera bien. Nous prendrons deux billets pour Casablanca, comme deux amoureux qui partent en vacances. N'est-ce pas touchant ?

— Je n'ai pas de passeport, mentit-elle avec aplomb.

— J'ai tout prévu. Même ce mensonge, dit-il en la regardant d'un air menaçant. J'ai tous les papiers qu'il nous faut. M. et Mme Holt, d'Ankara, vont passer quelques jours au soleil !

L'aéroport était bondé. Andréas poussait Rose à travers la foule, un innocent sourire aux lèvres. Il avait posé son pardessus sur son bras, dissimulant ainsi l'arme qu'il pointait fermement dans le dos de la jeune femme. Curieusement, Rose n'était pas effrayée. Bien sûr, ses jambes tremblaient légèrement, mais l'idée que Zoltan n'était pas coupable la soutenait dans cette terrible épreuve.

— Par là, murmura Andréas.

Il la guidait vers les guichets de vente des billets, et la jeune femme ne songea pas une seconde à s'enfuir. Elle était tellement absorbée dans ses pensées que rien ne semblait pouvoir l'atteindre. Zoltan était libre, lavé de tout

soupçon ! Comment avait-elle pu croire un seul instant à sa culpabilité ? Pourquoi n'avait-elle pas suivi jusqu'au bout son intuition ? Peut-être avait-elle eu peur d'admettre la réalité : elle aimait Zoltan, d'un amour fort, vrai. Elle avait préféré se dire que Zoltan était coupable, cela lui donnait une raison de fuir ce bonheur auquel elle n'osait croire. Oui, une fois de plus, Rose avait agi par lâcheté, par peur de la vie...

Une douleur aiguë la tira de ses rêveries. Ils étaient arrivés devant le guichet, et Andréas, sans se départir de son sourire faussement aimable, serrait le bras de la jeune femme à lui faire mal.

— Deux billets pour Casablanca, s'il vous plaît, demanda-t-il, poli. Voici nos passeports.

— Merci, monsieur...

L'hôtesse jeta un coup d'œil sur les papiers.

— ... monsieur Holt. Désirez-vous des places « fumeur » ?

— Non, n'est-ce pas, ma chérie ? répondit-il en regardant Rose d'un air tendre.

— Euh... oui, acquiesça la jeune femme en sentant la pression du revolver s'accroître.

— Voulez-vous être placés près des hublots ? demanda l'hôtesse.

— Nous voudrions deux places à l'arrière de l'appareil.

— C'est l'endroit le plus bruyant, objecta l'employée. Madame préférerait peut-être...

— Nous savons parfaitement ce que nous voulons, coupa sèchement Andréas, perdant tout à coup son calme.

Il paraissait très tendu. Rose comprit qu'il pouvait soudain s'affoler et commettre l'irréparable. Elle sentit la main d'Andréas se crispier sur son arme. Un seul mouvement, et le coup partirait.

L'hôtesse n'insista pas et se tourna vers son ordinateur.

— Fauteuils 147, 148, annonça-t-elle bientôt. Cela vous va ?

— Parfait, dit Andréas.

Ils attendirent en silence jusqu'à ce qu'elle leur tende leurs billets et leur rende leurs passeports.

— Votre vol est prévu dans vingt minutes, porte 5. indiqua-t-elle. Je vous souhaite un bon voyage.

— Merci, fit Andréas avant d'entraîner Rose vers le hall bondé.

Il la serrait étroitement tandis qu'ils se frayaient un chemin parmi la foule des voyageurs.

— Souriez et restez naturelle, ordonna-t-il à voix basse. Au moindre faux pas, je tire, menaça-t-il.

— Je suis fatiguée, soupira-t-elle. Ne pourrions-nous pas aller au bar, boire une tasse de café ?

— Pas question. Nous irons nous asseoir dans la salle d'attente et nous n'en bougerons pas jusqu'au départ.

Il lui lança un regard à la fois doux et cruel.

— Zoltan vous manque ?

— Oui, répondit-elle calmement.

— Il sera furieux d'apprendre que vous êtes entre mes mains. Vous comptez beaucoup pour lui, n'est-ce pas ?

— Je pense que oui.

— Et pourtant vous avez douté de lui ! s'exclama-t-il. Mon plan était sans faille. Je savais qu'en cachant la drogue chez Zoltan, j'étais absolument couvert. Mais je n'aurais jamais imaginé que sa propre petite amie le soupçonnerait, lui. Je n'ai toujours pas compris votre réaction.

— Je ne la comprends pas moi-même, avoua-t-elle. Peut-être est-ce à cause de mes sentiments pour lui... Je l'aime.

— Vous l'aimez ! s'écria-t-il d'un ton méprisant. Qu'y a-t-il d'aimable en lui ?

— C'est un homme digne de ce nom, dit-elle simplement.

— Vous voulez insinuer que je n'en suis pas un ? interrogea-t-il en la regardant d'un air mauvais.

— Vous n'atteindrez jamais la mesure de Zoltan, affirma-t-elle tranquillement.

— Je vous ferai regretter vos paroles quand nous serons au Maroc, murmura-t-il avec rage.

— Vous prétendez que les gens vous ignorent parce que vous n'avez pas eu de chance, poursuivit-elle sans prêter attention à ses menaces. Mais il ne s'agit pas de cela. On vous méprise parce que vous *êtes* méprisable, médiocre et cruel. Vous n'êtes même pas capable d'imaginer ce que je ressens pour Zoltan, tellement votre univers est rétréci, petit.

— Taisez-vous, ordonna-t-il sourdement. Un mot de plus et je vous tue !

Mais Rose ne fit pas cas de la menaçante pression de l'arme dans son dos. Elle devait continuer à distraire Andréas : elle venait d'apercevoir Zoltan, à quelques mètres d'eux, prêt à intervenir. Son ravisseur ne devait surtout pas s'en douter, il fallait détourner son attention.

— Qu'est-ce qui vous a amené à vendre de la drogue, Andréas ? L'attrait de l'argent, ou l'idée de faire souffrir des jeunes gens innocents ?

— Je vous aurai prévenue ! gronda-t-il. Vous me paierez tout cela à Casablanca !

— Petite vengeance ! Aussi petite que vous !

Crispée à l'extrême, elle vit que Zoltan s'était rapproché et attendait maintenant le moment propice pour intervenir.

— Que se passe-t-il ? demanda Andréas, soudain suspicieux. Vous me semblez bien sûre de vous...

Il parcourut le hall des yeux et, au moment où son regard croisa celui de Zoltan, il était déjà trop tard. Zoltan avait bondi, poussant vivement Rose à l'écart.

Puis tout alla très vite. La jeune femme vit son agresseur par terre, le visage ensanglanté. Une expression de terreur figeait ses traits tandis qu'il sortait son arme et la pointait sur Zoltan. Rose repéra deux policiers qui avaient eux aussi dégainé leur arme. Mais elle sut que personne ne pourrait rien contre la farouche détermination d'Andréas. Il fixait Zoltan et une lueur de haine brillait dans ses yeux...

Sans réfléchir, Rose se précipita, s'interposant entre les deux hommes, faisant une barrière de son corps pour protéger Zoltan. Celui-ci lui cria de s'en aller, en vain.

Une détonation retentit. Rose eut l'impression que sa tête explosait. Le monde vacilla, puis ce fut la nuit totale.

Rose ouvrit à demi les yeux pour voir les dernières lueurs du soleil entrer dans la chambre.

Des lèvres douces, tendres, se posèrent sur les siennes.

— Ne vous levez pas encore, ma chérie. Vous êtes fatiguée.

— Zoltan ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras. Vous êtes sain et sauf ! Que s'est-il passé ?

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-il en souriant.

— Mais, le coup de feu...

— Grâce à vous, Andréas a manqué sa cible. Mais la détonation a été violente, et vous étiez si près que vous vous êtes évanouie. Voilà bientôt quatre heures que vous dormez.

— Zoltan, souffla-t-elle. J'ai eu tellement peur, je...

Il étouffa ses craintes d'un baiser. Puis la tint tout contre lui, la berçant tendrement. Elle ferma les yeux, heureuse, rassurée...

Quelques instants plus tard, il lui permettait de s'asseoir dans le lit et elle découvrit qu'elle était dans sa chambre.

— J'ai jugé préférable de vous conduire chez moi, dit-il avec une pointe d'humour. Comment vous sentez-vous à présent ?

— Bien, répondit-elle.

Elle le regardait, n'osant croire qu'il était bien là, qu'elle pouvait le toucher, l'embrasser... Elle avait tellement espéré vivre ce moment !

— Qu'est-il advenu d'Andréas ? s'enquit-elle.

Le regard de Zoltan se durcit.

— S'il vous avait fait le moindre mal, ce serait un homme mort, fit-il entre ses dents. Quand je l'ai vu vous menacer de son arme...

H prit une profonde inspiration, comme pour se calmer.

— La police a pu le désarmer facilement. Ils l'ont emmené pour l'interroger.

— Zoltan...

Elle secoua la tête, cherchant ses mots.

— J'ai été stupide. Dieu seul sait pourquoi je vous ai soupçonné. C'était en partie la faute d'Andréas. Il m'a affirmé des choses terribles à votre sujet...

— Cela ne m'étonne pas, l'interrompit-il. Cet homme ment comme il respire.

— Je le sais maintenant, mais à ce moment-là je ne pouvais pas me douter... Tout concordait étrangement. Les prédictions de Saraï m'avaient ébranlée. Oh, Zoltan ! Il faut me croire ! Je vivais comme dans un cauchemar ! Je vous aime tellement, et il s'est passé tant d'événements contradictoires !

— Rose, murmura-t-il en la prenant dans ses bras. Vous n'avez rien à vous reprocher. Vous n'avez fait que tirer des conclusions logiques. N'importe quelle personne sensée aurait agi de même.

— Vous ne pouvez pas imaginer combien j'ai souffert quand il a fallu vous dénoncer à la police, dit-elle d'une voix brisée.

— Vous avez eu raison de me dénoncer, déclara-t-il doucement. Je suis fier de vous, de votre courage, de votre honnêteté.

Il déposa un léger baiser sur ses lèvres.

— Mais, heureusement, vous m'avez tout de même prévenu ! reprit-il en lui souriant d'un air complice.

— Je ne pouvais pas supporter qu'on vous arrête, qu'on vous enferme. Je souhaitais que vous soyez libre, même si je devais ne plus jamais vous revoir...

— Rose, me pardonnerez-vous un jour d'avoir tant enduré à cause de moi ? l'interrompit-il en lui caressant tendrement la joue.

— C'est moi qui vous demande pardon, dit-elle d'une toute petite voix.

— Vous m'avez sauvé la vie, aujourd'hui, au risque de perdre la vôtre. Je ne l'oublierai jamais, Rose, dit-il gravement. Ma vie est entre vos mains... comme elle l'a toujours été. Il y a tant de choses que je voudrais vous dire...

Il se tut un instant, et la regarda avec une infinie tendresse. Puis, semblant se réveiller d'un long rêve, il s'exclama :

— En attendant, je crois que vous feriez bien d'appeler votre frère, à Chicago ! Il a téléphoné plusieurs fois pendant votre sommeil, et la crise cardiaque le guette s'il n'entend pas votre voix ! plaisanta-t-il. Je vais dans le jardin, rejoignez-moi ensuite...

Rose rassura Freddy, puis sortit retrouver Zoltan. Dans la lumière flamboyante du soleil couchant, il paraissait encore plus beau. Il lui sourit, et lui tendit la main. Lentement, ils se mirent à marcher.

— Bien sûr, j'étais au courant de tout, déclara-t-il. J'ai trouvé la drogue deux jours avant vous. Vous ne vous en doutez pas, Rose, mais cette affaire est l'aboutissement de longs mois de recherches et de filature. Ce n'est pas la première fois qu'Andréas est mêlé à ce genre d'histoire. Il est recherché par Interpol depuis assez longtemps.

— Il m'a dit qu'il était trafiquant depuis quatre ans, se rappela-t-elle. Il paraissait si doux, si innocent ! Ce fut un choc pour moi de découvrir sa vraie nature.

— Il a besoin de l'aide d'un psychiatre. Andréas est complètement détraqué, complexé par ses échecs.

Il soupira.

— Cette histoire est abominable, poursuivit-il en secouant la tête. Je déteste être mêlé à ce genre de situation, mais quand la police m'a demandé de l'aider, je n'ai pas pu refuser. Seul un expert en archéologie pouvait découvrir où se cachait la drogue. L'imitation de la tête de guerrier était parfaite. Brillante idée !

Il se tut quelques instants, l'air soucieux.

— J'ai découvert la supercherie un peu trop tard, reprit-il. De plus, la police ne voulait pas agir tout de suite. Leur plan était de laisser la marchandise arriver jusqu'à New York, pour arrêter les trafiquants chargés de la réceptionner.

— Alors, tout a échoué à cause de moi ! s'écria Rose.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura-t-il. Andréas n'a pas eu le temps de prévenir ses complices. L'opération se

passera comme prévu. Mais, heureusement, cette sombre histoire ne nous concerne plus, conclut-il en la serrant tendrement contre lui.

— Zoltan, murmura-t-elle, tremblante, je n'ose imaginer ce qui se serait passé si vous aviez été coupable.

— Vous ne m'auriez pas aimé longtemps, affirma-t-il, catégorique. Personne ne peut aimer un homme qui vit de la souffrance et de la mort des autres.

— Comment avez-vous su que j'étais avec Andréas ?

— Une sorte de pressentiment, dit-il en souriant. Quand je ne vous ai pas trouvée à votre hôtel, j'ai tout de suite compris qu'il vous avait tendu un piège. J'ai essayé de me mettre à sa place, pour deviner où il vous avait emmenée. Il avait tout intérêt à quitter la ville, très vite, avec vous comme otage. Voilà comment je vous ai retrouvée.

Il s'arrêta de marcher et la regarda intensément, amoureuxment.

— Quel long chemin nous avons parcouru ensemble, Rose ! murmura-t-il. Acceptez-vous de continuer ? Acceptez-vous de devenir ma femme ?

Le cœur de Rose se mit à battre la chamade. Incapable de prononcer un mot, elle fixait Zoltan, les yeux étincelants de bonheur.

Il l'attira contre lui et s'empara de ses lèvres avec une fougue, une passion qui semblaient ne pas avoir de limites. Rose s'abandonna à cette étreinte, perdue dans le monde magique de Zoltan. Un monde qu'elle ne quitterait plus jamais, elle le savait.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit-il d'une voix rauque, trahissant toute l'ardeur de son désir.

— Vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez, le taquina-t-elle.

Lentement, il reprit ses lèvres, puis fit pleuvoir une pluie de baisers sur son front, ses paupières, ses tempes, ses joues...

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime...